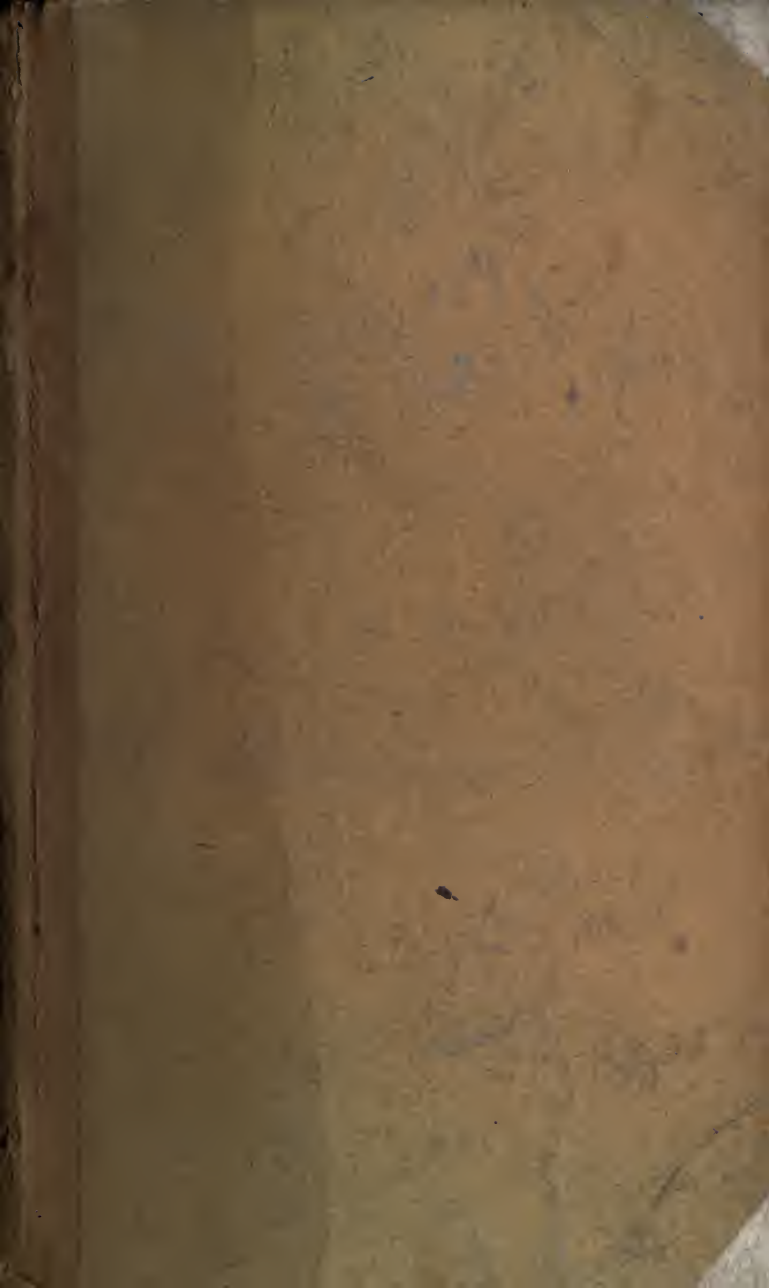




B. VII

37





L.F.C.
B5824

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE DES ROMANS; OUVRAGE PÉRIODIQUE,

*DANS lequel on donne l'analyse raisonnée
des Romans anciens & modernes, François,
ou traduits dans notre Langue ; avec des
Anecdotes & des Notices historiques & cri-
tiques concernant les Auteurs ou leurs
Ouvrages : ainsi que les Mœurs, les Usages
du temps, les circonstances particulières &
relatives, & les Personnages connus,
déguisés ou emblématiques.*

MAI 1787.



A PARIS,

209762
4. 3. 27

AU BUREAU, Place Saint-Michel, au
coin de la rue St.-Hyacinthe, pour Paris ;

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE,
Imprimeur-Libraire de l'Académie Fran-
çoise, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

HISTOIRE
DES SÉVARAMBES,

PEUPLE qui habite une partie du troisième Continent , communément appelé Terre australe , contenant une Relation du Gouvernement , des Mœurs , de la Religion & du Langage de cette Nation , inconnue jusqu'à présent aux Peuples de l'Europe.



LE plan de cet Ouvrage est vaste & bien conçu ; l'Auteur , plein de cette espèce de maxime d'Horace , *utile dulci* , cherche à

A ij

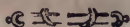
instruire , intéresser & amuser : il auroit atteint ce but , si son style avoit été moins lâche & moins languissant , s'il lui avoit donné plus de variété & de coloris , s'il ne s'étoit point appesanti sur de trop longs & de trop futiles détails , relativement aux Peuples dont il décrit les mœurs ; si ses idées n'avoient point été souvent bizarres & ses plans quelquefois d'une exécution impraticable. On doit encore lui reprocher d'être entré dans des discussions philosophiques trop rebattues , qui aujourd'hui ne sont plus des questions à résoudre ; cependant , en se transportant à l'époque où il écrit (ce qui paroît être dans le siècle précédent , & ce que nous prions nos Lecteurs de ne pas perdre de vue) on s'étonne de le trouver si éclairé & si avancé dans la législation & la philosophie , & en même temps si téméraire à l'égard de la Religion ; peut-être ces Ecrivains , dont on doit à ce sujet accuser la hardiesse , ont-ils été puiser chez l'Auteur des Sévarambes , ces idées hétérodoxes qui leur ont donné une sorte de célébrité ; on le verra s'attacher à montrer combien le gouvernement & la législation influent sur les mœurs ,

& même sur la constitution physique , & jusqu'à quel point il est important , en voulant éclairer , de laisser la liberté des opinions. Quelques tableaux de la religion des Peuples dont il fait l'histoire , ont laissé entrevoir une analogie trop frappante , & conséquemment condamnable , avec ce que nous avons de plus sacré : on a cru y reconnoître de coupables intentions ; aussi l'Auteur a-t-il essuyé des chagrins qu'il méritoit ; il sème sa marche pesante d'épisodes , qui , en ranimant l'attention du Lecteur , le disposent à revenir avec plus d'intérêt aux observations philologiques.

Nous n'avons guère de renseignements sur cet Ecrivain. Les Mélanges tirés d'une grande bibliothèque , nomment M. *Alletz* , qui , probablement , est le même que l'Auteur de l'*Histoire des Singes* & de plusieurs autres Ouvrages oubliés.

On sait que Platon parle d'un Continent , sous le nom d'*Atlantique* , peuplé de nations puissantes & éclairées. Thomas Morus & le Chancelier Bacon en parlent aussi. Christophe Colomb , à qui nous devons la plus grande peut-être des révolutions , ne tenta la dé-

couverte du Nouveau Monde , & ne fut long-temps le jouet des Cours d'Angleterre , d'Espagne & de Portugal , que parce qu'il croyoit à l'existence de plusieurs Contrées inconnues. Une foule de Voyageurs ont depuis successivement prouvé, en effet, combien il y en avoit encore de nos jours : M. Bougainville, le célèbre Capitaine Cook, dont l'Europe a déploré la fin malheureuse, nous ont appris que toute la terre n'étoit point connue; & sans doute M. de la Pérouse, qui, sous les auspices, & du propre mouvement de Louis le Bienfaisant (1), parcourt dans ce moment les mers du Sud, ne fera, selon les apparences, qu'ajouter à leurs découvertes; ce grand Navigateur seroit-il assez heureux pour atteindre les contrées australes? En attendant, nous allons exposer l'histoire de leur découverte & de leurs Peuples.



SIDEN, Flamand d'origine, étoit né avec un goût invincible pour les

(1) C'est le Roi, qui, en lisant les Voyages du Capitaine Cook, a conçu l'idée de faire entreprendre des Voyages qui étendissent les connoissances de la Géographie, & fissent mieux connoître les mers.

voyages ; cependant ses parents , qui le destinoient à la robe , contrarièrent d'abord ses inclinations ; à quinze ans , ils le forcèrent , pour ainsi dire , d'entrer dans la carrière épineuse du Droit ; les progrès qu'il y fit , & les succès qu'à sa vingtième année il remporta au Barreau , ne purent l'y retenir. Son goût pour la vie libre & indépendante ; son caractère loyal & vif l'entraînèrent loin du séjour ténébreux & oblique de la chicane ; la mort inattendue de sa mère le rendit libre ; il alla d'abord en Italie , où il obtint du service dans les armées ; sa bonne conduite lui mérita d'être envoyé , deux ans après , en Catalogne , avec un grade plus élevé ; des arrangements de famille le ramenèrent dans sa patrie ; l'ordre qu'il mit à ses affaires , lui fournit les moyens d'entreprendre de plus grands voyages. Il parcourut les provinces de la France , s'arrêta deux ans dans sa capitale , vit ensuite toutes les Cours de l'Allemagne & celles du Nord.

Une occasion pour les Indes Orientales , & l'espérance d'augmenter sa fortune ,

déterminèrent Siden à s'embarquer sur le navire *le Dragon d'or*, du port de 600 tonneaux, armé de 32 pièces de canon, avec 400 hommes, tant matelots que passagers; la destination de ce vaisseau étoit pour Batavia, où un des amis du jeune homme, nommé Van-de-Nuits, & son compagnon de voyage, avoit une habitation. Ils levèrent l'ancre du Texel le 12 Avril 1655, avec un vent frais; ils cinglèrent à travers le canal entre la France & l'Angleterre, atteignirent bientôt les Canaries, où ils prirent des provisions & doublèrent le Cap-Verd. En s'avançant sur ces vastes mers, ils trouvèrent des monstres marins dont la forme leur étoit inconnue, des poissons volants, qui s'élevoient dans les airs & traversoient quelquefois leur vaisseau. Le ciel peu-à-peu, varia pour eux ses aspects, l'étoile du Nord, la petite & la grande Ourse baissoient vers l'horizon; d'autres constellations dispa-roissoient, & d'autres inconnues reparoissoient. Leur marche fut heureuse jusqu'au second degré de latitude, où le Ciel perdit

tout-à-coup sa sérénité ; le vent s'éleva , le tonnerre gronda , des éclairs sillonnèrent les nues , & la mer agitée , en furie , battit & tourmenta horriblement le vaisseau ; bientôt les mâts , les vergues , les cordages & les voiles furent rompus & déchirés ; le fracas affreux des éléments , la pâleur & le morne silence des matelots , les cris perçants des passagers ébranlèrent le courage de Siden. Je me repentis , dit-il , d'avoir préféré , aux douceurs de la vie privée , aux charmes de la solitude , une vie errante & tumultueuse qui alloit terminer ma carrière presque au printemps de mes jours , loin de mes amis & de ma patrie ; cependant le vent baissa , mais sans leur laisser la liberté de gouverner , & s'étant soutenu ainsi cinq à six jours , il les dirigea vers le Sud-Est. Après plusieurs autres jours de brume , les étoiles parurent. Des observations firent juger qu'ils n'étoient pas éloignés de Batavia ; une nouvelle tempête les ayant accueillis , les porta dans des directions différentes , & réveilla toutes leurs alarmes. Au milieu de la

nuît , ils sentirent le vaisseau se heurter avec force contre un banc , & y rester attaché : alors ils se crurent perdus ; chaque vague , chaque coup de vent , sembloient amener le moment où les flots alloient les engloutir ; ils s'abandonnèrent entièrement à la miséricorde divine , & attendoient , en levant vers elle des mains suppliantes , l'instant prêt à terminer leur malheureux sort , lorsque le jour leur fit reconnoître que ce banc de sable tenoit à une terre , dont ils étoient peu éloignés ; cette vue rouvrit les cœurs à la douce espérance. La mer continuant à se retirer , à mesure que le vent diminuoit , permit d'envoyer la chaloupe avec douze hommes , pour reconnoître le pays , & y choisir un lieu où l'on pût débarquer & camper.

Ceux qu'ils avoient envoyés , rapportèrent que cette région paroissoit sablonneuse & aride , couverte seulement de buissons & d'arbrisseaux sauvages , qu'ils n'avoient apperçu aucun vestige d'habitations , ni de ruisseaux , ni de rivières. Malgré une description si peu attirante , il n'y avoit

point , dans leur situation , de contrée qui ne dût leur sembler délicieuse ! ils se hâtèrent donc d'y descendre , & de chercher un lieu propre à s'établir.

Ils choisirent un tertre , d'où , sans être vus , ils pourroient observer le côté de la mer & des terres ; plusieurs jours furent employés à y transporter les provisions , les effets ; ensuite une partie s'occupa à élever des retranchements , afin d'être à couvert des invasions soudaines ; d'autres travaillèrent à amener les débris du vaisseau , qu'on jugea hors d'état de remettre en mer ; ces matériaux servirent à construire deux pinasses , pour aller à Batavia ; on envoya aussi plusieurs détachements pour examiner le pays. Ceux qui s'avancèrent dans les terres , apportèrent un peu de bois , & quelques mûres sauvages , agréables au goût ; ceux qui côtoyèrent la rive , trouvèrent en abondance des huîtres & d'autres coquillages qui contribuèrent à économiser les vivres dont on n'avoit guères que pour deux mois. Chaque jour les courtes s'étendoient , chaque jour elles procuroient des

découvertes importantes ; ils trouvèrent des fontaines & une rivière, lorsque l'eau douce commençoit à manquer, & quelques oiseaux dont la chair étoit nourissante ; n'appercevant aucun vestige d'hommes & de bêtes dangereuses, ils se contentèrent d'élever une petite tranchée autour du camp, & de garnir de canons les endroits les plus foibles.

Dix-huit ou vingt jours après leur arrivée, la pinasse fut construite ; on la chargea de provisions pour huit hommes, pendant six semaines ; les matelots refusant de se confier à une navigation si hasardeuse, furent tirés au sort ; un vent de terre qui s'éleva, les fit aussi-tôt mettre à la voile, & bientôt ils la perdirent de vue, en demandant au Ciel qu'il favorisât leur voyage.

Alors tout l'équipage tint conseil pour déterminer la forme de Gouvernement qui convenoit dans ces circonstances. Après plusieurs débats, il fut résolu qu'on observeroit la discipline militaire sous l'autorité d'un chef & de quelques autres Officiers

inférieurs, dont la réunion composeroit un conseil souverain. L'assemblée tourna les yeux sur Van-de-Nuits, & s'accordoit à l'élire pour chef: il n'accepta point cette dignité, alléguant son inexpérience dans le métier de la guerre & dans l'art si difficile de gouverner; mais comme il remarqua l'embarras de toute l'assemblée, il proposa Siden, en rappelant qu'il avoit suivi les guerres d'Italie & de Catalogne, qu'il étoit instruit dans la Jurisprudence, & que ses voyages dans toutes les parties de l'Europe lui avoient encore donné des lumières & de l'expérience pour remplir dignement des fonctions si importantes. Siden alloit aussi refuser, quand les acclamations unanimes le forcèrent au silence, & le contraignirent de céder au vœu général; le lendemain il convoqua l'assemblée, désigna les Officiers qu'il se choisissoit, & fit prêter serment d'obéissance à tous les membres.

Alors le Chef s'occupa des moyens d'acquérir une connoissance plus étendue du pays, de trouver un lieu plus commode pour camper, &

sur-tout de se procurer des vivres : il ordonna à Maurice , Marin intelligent qu'il avoit nommé Amiral de la flotte , qui consistoit en un canot , une chaloupe & une pinasse , d'armer le canot & la chaloupe , de longer la droite du rivage , & d'envoyer le canot à la gauche : Moreton qui avoit été élevé au grade de Capitaine , eut ordre avec vingt hommes de côtoyer la mer en suivant le canot ; d'autres , au nombre de trente , commandés par un nomme Haës , s'avancèrent dans l'intérieur du pays ; Siden en prit quarante avec lui pour pénétrer d'un autre côté , tous ayant des munitions de guerre & de bouche pour trois jours.

Siden trouva dans l'espace de dix milles le terrain également sablonneux , aride & sans eau ; cependant cinq milles plus loin , la terre commença à devenir inégale , & à quelque distance il découvrit enfin un ruisseau d'eau douce ; la joie fut encore augmentée en appercevant plus loin des touffes épaisses d'arbres verts : il fit alors signal à la chaloupe qu'il n'avoit point perdu

de vue, de l'approcher, d'entrer à la faveur de la marée dans le ruisseau : elle s'avança jusqu'aux arbres où tous campèrent pour la nuit ; du poisson, des huîtres & des coquillages firent leur souper ; Siden, en Chef vigilant, eut soin de poser de bonnes gardes & de couvrir le feu sous des branches d'arbres ; le lendemain matin, il renvoya trois hommes au camp annoncer le fruit de leurs recherches & le dessein de les étendre plus loin.

Ils s'avancèrent en effet de l'autre côté du ruisseau, où ils remarquèrent que le pays devenoit plus montagneux. Après plusieurs milles de marche, ils découvrirent du sommet d'une montagne un bois de haute-futaie : cette vue ranima de nouveau les espérances : elle rappelloit à des malheureux des sensations & des idées chères à leur cœur ; tous doublèrent le pas pour y arriver ; en moins de deux heures ils eurent le plaisir de jouir de son ombrage ; cependant Siden ferra davantage ses gens, & doubla l'avant-garde, afin de mieux résister aux attaques imprévues des hommes

& des animaux. Après trois milles de marche, ce détachement découvrit la mer qui s'avançoit dans les terres & y formoit un golphe ; ses bords étoient couverts d'huîtres & de coquillages , plus loin d'un vallon ombragé d'arbres touffus, se fit entendre le murmure d'un ruisseau ; dans le même temps plusieurs de leurs gens qui avoient été envoyés d'un autre côté, annoncèrent qu'ils avoient rencontré une troupe de cerfs & qu'ils en avoient tué deux. L'agrément de ce lieu & les ressources qu'il offroit, décidèrent Siden à y faire transporter le camp, il retourna à cet effet à l'ancien : ceux qu'il avoit envoyés dans les autres parties du pays, n'ayant pas été aussi heureux, le confirmèrent encore dans sa première idée : ils avoient trouvé par-tout le terrain stérile, une grande rivière dont l'eau étoit faumâtre, des crocodiles qui faillirent les dévorer, & diverses espèces de bêtes féroces. La proposition de changer leur demeure fut acceptée unanimement. Aussi-tôt on fit conduire le canon & les bagages sur la flotille, & une partie de la

troupe alla par terre. A leur arrivée, ils construisirent le long du ruisseau des huttes , les prolongèrent jusques à la mer ; la pêche & la chasse purent alors suffire à leur existence & les tranquilliser sur l'avenir ; une Isle voisine leur fournit encore des tortues ; ils trouvèrent du sel pour leurs provisions dans les fentes des rochers où le soleil avoit évaporé l'eau ; il leur restoit quelques tonneaux de pois & de légumes ; jugeant que la saison peu avancée leur permettoit de risquer de les semer , ils défrichèrent le terrain en y brûlant les bois & les racines , en y traçant des sillons : ces semences vinrent à fouhait , & encouragèrent à étendre les défrichements.

Des dissensions domestiques vinrent bientôt altérer la tranquillité qu'ils commençoient à goûter. J'ai oublié de remarquer qu'ils avoient soixante & quatorze femmes : plusieurs étoient avec leurs maris , d'autres s'étoient embarquées dans l'espérance de trouver un meilleur sort sous un ciel étranger ; la plupart avoient été prises dans les lieux de débauche. Une dis-

cipline sévère ne put prévenir leurs liaisons licencieuses : une d'elles qui en entretenoit avec deux jeunes gens , refusa d'en recevoir un pendant la nuit : il soupçonna qu'il avoit un rival , il l'épia & le surprit dans les bras de sa maîtresse ; livré à toute la fureur de la jalousie , il les perça de son épée , & sans se donner le temps de la retirer , il s'enfuit ; on accourut aux cris : les deux amants furent trouvés nageant dans leur sang ; les questions ne purent instruire de l'auteur de l'attentat , le jeune homme l'ignoroit , & la femme eut la générosité de se taire. Afin de le découvrir , on ordonna à tout le monde de se mettre sous les armes ; on demanda à celui qui n'avoit point d'épée , ce qu'il en avoit fait , il répondit qu'il l'avoit prêtée à un de ses camarades dont il ignoroit le nom , qui étoit parti le matin sur la chaloupe ; il reconnut bien celle qu'on lui présenta pour être la sienne , & persévéra à dire que sans doute elle lui avoit été demandée dans l'intention de mieux cacher le crime qu'on méditoit. Siden ordonna de tenir ce

jeune homme en prison jusqu'au retour de la chaloupe; mais sur ces entrefaites, un de ceux qui avoient été ramasser des tortues dans une Isle voisine, s'étant amusé à nager, fut dévoré par un requin; le jeune homme instruit de cet événement, soutint que c'étoit celui qui avoit emprunté son épée; ne pouvant être convaincu, malgré de si fortes préventions, il fut mis en liberté quelque temps après.

Cet événement fit penser à prendre des mesures pour prévenir de si funestes désordres. Le nombre des femmes étoit beaucoup inférieur à celui des hommes; car ceux-ci étoient environ trois cents: afin donc de concilier cette disposition, on décida que chaque principal Officier auroit une femme, qu'il la choisiroit selon son grade, & on distribua les autres en diverses classes selon le rang des personnes; ainsi les Officiers inférieurs purent habiter avec une femme deux nuits de chaque semaine, les gens du commun eurent seulement une nuit. Quatre d'entre elles qui avoient leurs maris à Batavia, refusèrent d'adopter ces arrangements: elles furent sépa-

rées des autres ; mais ne recevant point de nouvelles de Batavia , & ennuyées de leur solitude, elles se relâchèrent bientôt de leur austérité. Si des religions & la politique ont cru la pluralité des femmes nécessaire, l'expérience apprit ici que la pitié des hommes étoit contre le vœu de la Nature ; car peu de celles qui avoient plusieurs maris, devinrent enceintes.

Les chasses fréquentes avoient éloigné les cerfs qui faisoient leur principale nourriture : Maurice fut chargé d'aller au-delà de la Baie examiner si le pays y étoit favorable ; ceux qu'il emmena y trouvèrent des troupes de bêtes fauves dont ils tuèrent plusieurs, & des espèces de cochons plus gros que ceux de l'Europe. Maurice vit que cette contrée étoit une Isle : à son retour il proposa d'aller reconnoître la terre qu'il avoit apperçue au-delà : on consentit facilement par la confiance qu'on avoit dans son zèle & ses talents ; il arma la pinasse, & prit des vivres pour huit jours. En attendant son retour, la première récolte des pois se fit : elle produisit cent pour un ; la

seconde ne promettoit pas moins, mais le temps fixé pour le retour de Maurice, arriva sans qu'il reparût. Les inquiétudes augmentèrent de jour en jour, & elles furent d'autant plus grandes, qu'il n'y avoit point eu d'orage depuis son départ; l'activité & l'habileté de ce marin rendoient sa perte irréparable. Privée de la pinasse, la Colonie ne pouvoit plus traverser la Baie pour aller aux Isles chercher du gibier & des tortues.

Depuis quinze jours, ils étoient agités de ces décourageantes réflexions, lorsqu'ils virent la pinasse s'avancer accompagnée de deux autres vaisseaux. Cette apparition dont on ne pouvoit soupçonner la cause, jetta la consternation dans le camp : tous coururent aux armes, on prépara les canons, on envoya vers le rivage observer les mouvements de la flotte, & s'opposer à sa descente; bientôt elle fut à la portée du mousquet; alors elle jetta l'ancre, tandis que la pinasse s'approcha jusqu'à la portée de la voix; Maurice parut : il exhorta ses camarades à ne rien craindre, & à lui en-

voyer le canot avec trois hommes seulement , ce qu'ils firent après quelques délibérations ; il y descendit avec un de ses gens , & un grand homme vêtu d'une longue robe flottante & portant un drapeau blanc ; dès qu'ils furent à terre , Maurice dit que cet homme étoit envoyé de la part du Gouverneur d'une Ville située à soixante milles au-dessus de la Baie , où il avoit reçu l'accueil le plus favorable ; en même temps , cet envoyé s'avancant vers Siden , & levant la main droite vers le Ciel , lui dit en Hollandois : *Le Dieu éternel vous bénisse ! le Soleil son grand ministre , & notre Roi glorieux , luise doucement sur vous ! & cette terre notre Patrie vous soit heureuse & fortunée !* Siden s'approcha en le saluant respectueusement ; comme on lui dit que Siden étoit le Général , il lui tendit la main , le baïsa , & lui dit en allant vers le camp : *Etranger , je connois vos malheurs , je viens sur la foi de votre mérite & de vos vertus : me commettre à vous avec la confiance que vous aurez en moi lorsque celui que nous vous ramenons ,*

vous aura instruit de ce qu'il a vu ; vous l'écouteriez plus librement pendant que je prendrai un peu de repos. Siden ne répondit que par une profonde révérence , & le laissant seul dans sa hutte , il alla à celle de Van-de-Nuits, où Maurice l'attendoit pour raconter ce qui lui étoit arrivé.

Le vent sous lequel ce marin avoit mis à la voile , l'avoit dirigé dans la Baie jusqu'à l'embouchure d'une rivière où il avoit mouillé ; le lendemain il profita de la marée pour la remonter ; son lit lui parut d'abord se rétrécir ; mais bientôt il le vit s'étendre en lac spacieux dont on pouvoit à peine distinguer les bords ; il étoit semé d'Isles ombragées d'arbres touffus & élevés. Ce coup-d'œil riant lui fit suspendre sa marche ; il jeta l'ancre au milieu d'elles avec le dessein de les visiter le lendemain. Le ramage des oiseaux & le parfum des fleurs augmentèrent son impatience, & le jour lui parut plus tardif ; mais quel fut son étonnement , lorsque les premiers rayons du soleil lui firent distinguer une flotte qui l'environnoit : lui & ses gens

coururent d'abord aux armes, décidés à perdre la vie. Des chaloupes les serrèrent de plus près, & s'avancèrent jusqu'à la portée du mousquet : une d'elles sortit de la ligne ; Maurice vit un homme tenant un drapeau, & par ses signes paroissant annoncer qu'il apportoit la paix : dès qu'il put être entendu, il salua Maurice, & lui dit en langue Espagnole, de se rassurer, qu'il étoit chez une Nation humaine & bienfaisante, qu'il venoit lui-même s'offrir pour ôtage : d'après ce début, Maurice consentit à le recevoir sur son bord avec un seul homme de sa suite, & s'adressant à celui qu'il reconnut pour être le Commandant, il lui demanda quelle étoit sa Patrie, & comment il avoit pu arriver dans ces contrées sur un si petit bâtiment ? Maurice répondit qu'il étoit Hollandois, que son vaisseau ayant été brisé sur les côtes, ils avoient construit celui-ci de ses débris ; après que cet étranger lui eut dit en langue Hollandoise, l'intérêt qu'il prenoit à ses désastres, il ajouta : Je fais que vous habitez parmi des Nations civilisées & éclairées ; mais celles où
la

la fortune vous a conduits , ne leur cède en rien , & bientôt une heureuse expérience vous montrera combien sur-tout les loix de l'hospitalité y sont saintement observées ; il lui apprit que cette heureuse région s'appelloit Spourounde , dépendante d'une autre Nation située au-delà des Monts nommés Savarambes , que la Ville où il alloit les mener n'étoit éloignée que de douze ou quatorze milles ; Maurice étoit trop inférieur en forces pour tenter de résister ; d'ailleurs celui qui parloit , montroit tant de franchise & de candeur , qu'il préféra de le suivre de bonne grace , abandonnant sa destinée à la Providence ; Maurice lui fit croire qu'ils étoient les seuls qui eussent échappé au naufrage , se réservant de s'expliquer avec sincérité , lorsqu'il auroit plus d'assurance en ses promesses ; cet homme commanda à sa chaloupe d'approcher , & fit servir à Maurice & à son équipage du pain , du vin , des dattes , des figues , des raisins & divers autres fruits.

Pendant qu'ils mangeoient , une autre chaloupe remorqua leur bâtiment

Mai 1787.

B

& les fit en peu d'heures sortir du Lac , & rentrer dans une rivière revêtue de quais. Bientôt ils virent la ville de Spourounde ; un bateau qui étoit meilleur voilier , avoit annoncé leur arrivée , & le peuple étoit accouru en foule le soir ; à leur descente , on les présenta aux principaux Magistrats , dont l'accueil gracieux ranima leur confiance ; ils traversèrent plusieurs rues vastes , alignées & bordées d'édifices uniformes ; ils entrèrent dans une maison spacieuse , entourée dans l'intérieur , de galeries à la manière de nos cloîtres , & ayant au centre un parterre en compartiments de gazon ; on les fit traverser plusieurs salles : dans l'une étoit une table servie splendidement de mets approchant de la manière Européenne ; leur conducteur les invita à s'asseoir , & fit les honneurs avec autant d'empressement que d'aisance. Après le repas , ils furent conduits pour passer la nuit dans des chambres où les lits étoient sur des tréteaux de fer , & où , le lendemain , on leur apporta du linge & des habits tissus de laine & de coton ; on les prévint qu'ils

alloient être présentés au Gouverneur ; les rues qui mènent à son palais , sont également larges & les maisons régulières ; une place vaste le précède ; des statues de bronze sont à l'entrée ; les salles sont ornées de sculptures & de peintures ; lorsqu'ils furent admis à l'audience , le Gouverneur étoit sur un trône , entouré de ses Conseillers ; il se leva , leur tendit la main qu'ils baïsèrent ; il leur fit dire par l'Interprète qu'il se félicitoit de pouvoir exercer l'hospitalité envers eux , & qu'il avoit donné des ordres afin de pourvoir à leurs besoins , en attendant leur départ pour Sévarende capitale des Sévarambes ; ensuite on leur permit de visiter la Ville , qu'ils trouvèrent encore au-dessus de l'idée qu'ils s'en étoient formée ; le soir , on leur présenta de jeunes femmes d'une beauté ravissante , vêtues légèrement de toiles peintes ; leurs cheveux noirs tomboient à grandes tresses sur leurs épaules ; le conducteur , observant leur surprise , leur dit : Ces femmes que vous voyez sans voiles , sont esclaves : elles vous sont destinées pendant le séjour que vous

ferez ici ; notre Législateur a défendu de regarder comme une chose criminelle ce besoin qui rapproche les deux sexes, & qui leur fait du plus important des devoirs, le plus doux des plaisirs : il ne voit de criminel dans l'amour que ses excès, & nous devons à son usage modéré, d'être exempts de ces crimes qui si souvent ont souillé & troublé vos contrées ; il s'étendit sur le droit qu'ils avoient de faire usage de ces esclaves : mais le feu de leurs regards les persuadoit bien plus éloquemment que sa longue harangue.

Rassuré par tant de témoignages de bienveillance, Maurice crut devoir avouer qu'ils avoient d'autres compagnons de naufrage, & indiquer le lieu où ils étoient : le Gouverneur aussi-tôt fit équiper cette flotte pour les y recevoir & les conduire à Sporounde.

Pleins d'étonnement & de joie de ce que Maurice venoit de leur raconter, ils ne balancèrent pas à s'embarquer ; les préparatifs furent promptement faits, & ils mirent à la voile ; le Gouverneur les reçut avec de grandes démonstrations d'amitié. Siden

eut sur-tout à le louer personnellement de ses déférences.

Aussi-tôt ils changèrent la distribution de leurs femmes & les laissèrent libres de leur choix ; quelques jours après , on les conduisit au Temple pour assister à la solennité du mariage , cérémonie qui se renouvelloit quatre fois l'année ; ils trouvèrent les jeunes gens couronnés de feuilles vertes & les filles de fleurs ; un instant après leur arrivée , un rideau qu'on tira , leur laissa voir un autel riche , chargé de guirlandes ; au-dessus s'étendoit un grand voile noir , pour représenter le grand Etre dont la nature est impénétrable aux humains ; à côté , un globe de crystal qui répandoit sa lumière , désignoit le Soleil , divinité secondaire de ces peuples , & sur l'autre bout s'élevait une statue colossale ayant plusieurs mamelles , dont elle allaitoit un grand nombre d'enfants ; c'étoit le symbole de la Patrie : ils virent les Prêtres , après avoir rendu leurs hommages à l'Eternel & au Soleil , s'incliner devant elle ; les filles choisirent leurs époux ; celles qui furent refusées ,

ayant abattu leur voile, furent reconduites dans un charriot couvert; ensuite des Prêtres portèrent le feu de l'Autel au milieu du Temple: les nouveaux époux se placèrent autour, & mêlant deux à deux leurs parfums, ils prirent le grand Etre, le Soleil & la Patrie à témoins de leurs serments.

Cette cérémonie fut préludée & terminée par des chants & un concert d'instruments plus mélodieux que ce qu'ils avoient jamais entendu en Europe; on les fit assister au banquet nuptial, dont la magnificence répondit à la solennité; ils virent aussi dans un vaste amphithéâtre des jeunes gens s'exercer à la lutte & à plusieurs exercices de force & d'adresse, & des femmes montrer une gaieté sans dissolution, ce qui sembloit caractériser les mœurs de leurs hôtes; le lendemain, ils allèrent encore au Temple. Bientôt s'avancèrent les nouveaux époux au bruit d'une musique vive & bruyante; ils portoient de longs rameaux verds où étoient appendues leurs couronnes enlacées de la guirlande de leur épouse: rangés ensuite autour

de la statue, tous la chargèrent de ces trophées, & les lui consacrerent comme un gage de leur reconnoissance & de leur dévouement au salut de la patrie.

Nos voyageurs partirent peu de jours après pour le pays des Sévarambes, remontèrent d'abord l'ariyère, & après trente milles de navigation, ils arrivèrent, au déclin du jour, à une petite Ville bâtie comme celle de Sporoude, & située aussi agréablement. Le lendemain, ils furent témoins de la punition de plusieurs criminels, & jugèrent par la nature de leurs peines de la douceur de cette Nation; six hommes furent condamnés pour crime de meurtre, aux travaux publics, & à recevoir de tous les autres le fouet. Des femmes coupables du crime d'adultère, furent soumises à une aussi longue punition que l'ordonnèrent leurs maris. Des filles qui s'étoient laissées surprendre avant le temps de leur mariage, eurent trois ans de punition; leurs séducteurs subirent le même châtimement: ils devoient ensuite les épouser.

Une des femmes les frappa par la

noblesse de son port, la régularité de ses traits & l'éclat de son teint; ses pleurs inondoient ses joues colorées; ses sanglots soulevoient & agitoient sa gorge plus blanche que l'albâtre; à la vue du bourreau, dont la main armée d'un fouet alloit flétrir & mutiler tant d'appas, tous les cœurs se ferrent; il lève le bras: une voix s'écrie: arrête, arrête; un homme s'étoit élancé de la foule: il se dit le mari de la coupable, demande à l'entretenir avant l'exécution: l'Officier commande alors au bourreau de se retirer, & le mari parla ainsi: « Vous savez, Ulisbe, qu'avant votre hyménée, je brûlai pendant trois ans pour vous des feux les plus purs, que nos nœuds, loin de les éteindre, n'ont fait que les ranimer, que chaque jour a vu naître de nouvelles preuves de ma tendresse, que mes moments heureux se sont comptés par ceux où je croyois avoir le bonheur de vous plaire: vous nourrissiez vous-même ces doux sentiments par des caresses toujours renouvelées, par des transports toujours plus brûlants, & lorsqu'ils se

multiplioient le plus , que vous y mêliez les serments les plus sacrés , mes yeux vous ont vu infidelle ; mais je dois le publier , vous m'aviez cru coupable quand vous m'avez outragé. Flanibas , le perfide Flanibas vous a réduite au crime , en vous persuadant que j'avois souillé sa couche. Depuis deux heures seulement , je le fais l'auteur de mes malheurs & de votre honte , & en vous revoyant moins criminelle , je me sens bien plus votre époux & votre amant. Hélas , il n'est plus en mon pouvoir de vous arracher tout-à-fait à la rigueur de nos loix , mais je puis les partager. Il se découvre en même temps & demande à être frappé au lieu de son épouse (car la loi permettoit aux hommes d'exempter ainsi les femmes de leur punition.) Arrête , trop généreux Bramistas , s'écrie l'épouse en sanglotant ! laisse subir à l'infidelle Ulisbe son supplice : elle n'est plus digne de tes regards , pas même de ta pitié : son sang seul peut laver ma honte : que dis-je ? quand il aura coulé , ta malheureuse femme ne fera point encore punifiée ; couverte pour toujours de l'op-

prôbré, elle ne doit vivre que de remords & de larmes. Sa parole, à ses mots expire, elle tombe sans connoissance, & on l'emporte au milieu de l'assemblée attendrie & fondante en larmes.

Siden & ses compagnons continuèrent leur route, & à la première Ville, ils quittèrent la rivière pour aller par terre sur des charriots à travers ces pays; ils traversèrent des cités & des hameaux, en s'élevant insensiblement vers de hautes montagnes qui terminoient l'horizon; arrivés au pied de ces montagnes, ils suivirent un chemin profond creusé dans les rochers, dont ils admirèrent les travaux immenses & l'industrie: plus loin ils le virent se prolonger sous une montagne où on les conduisit avec des torches l'espace de plus de trois milles; au sortir de cet antre, ils trouvèrent des traîneaux qui les aidèrent à glisser en montant sur des rochers dont la pente étoit presque perpendiculaire; des machines placées au haut de la montagne, tiroient ces traîneaux, & en faisoient en même temps descendre d'autres; de la hauteur ils purent con-

templer les vastes & riches contrées des Sévarambes , & ils descendirent par le même mécanisme qui les avoit fait monter.

Toutes les villes par où ils passèrent, les accueillirent avec les mêmes égards & le même empressement ; on leur donna des fêtes & des spectacles, on fit de grandes chasses d'animaux inconnus à l'Europe ; & plus ils approchoient de la capitale de l'Empire, plus l'aisance, le goût des Arts se faisoient sentir.

Ils rencontrèrent sur les bords d'un fleuve, une armée qui y étoit campée, & composée d'environ douze mille ames : ce qui les étonna le plus, fut d'y voir des femmes enrégimentées, former près du tiers, faire les évolutions militaires, & voltiger sur un cheval, avec autant de précision que les hommes ; elles ne leur cédoient ni dans l'adresse de tirer le mousquet ou le pistolet, de lancer le javelot ou le trait : comme eux, elles savoient franchir avec agilité un fossé, attaquer avec hardiesse un retranchement, emporter une redoute, escalader un mur ;

leur taille riche & svelte, leurs traits nobles & proportionnés, acquéroient un nouvel éclat sous leur armure guerrière; un juste qui prenoit toutes les formes du corps, les laissoit toujours libres dans leurs mouvements. O Européennes, qui pour vous embellir, vous tourmentez par des entraves, vous enveloppez d'étoffes roides ou volumineuses, donnez à vos cheveux les formes les plus bizarres, masquez les traits de la Nature sous des couleurs qui flétrissent les vôtres, que n'êtes-vous parmi ces guerrières pour apprendre à si peu de frais l'art d'emprunter de nouvelles graces, d'ajouter de nouveaux charmes à la beauté, de la prolonger & de la conserver! que n'êtes-vous parmi elles pour apprendre dans leurs exercices à vous garantir de ces maux, de ces infirmités & de ces langueurs vaporeuses qui vous obsèdent dans ces riches réduits si étroits, si clos, si chauds!

Siden remarqua qu'ayant l'usage des armes à feu, ils avoient cependant conservé celui des flèches: elles nous servent, lui dirent-ils, sur-tout

contre la cavalerie ; les chevaux , irrités par leurs blessures , jettent bientôt le désordre dans leurs rangs , & on peut en lancer plusieurs pendant qu'on charge & qu'on tire un coup de mousquet. Les Régiments des femmes étoient séparés de ceux des hommes : leurs communications étoient défendues sous des peines très-graves ; Siden vit trois jeunes gens qui avoient été surpris parmi elles , ils avoient la tête nue & les mains liées : on les conduisit ainsi entre deux haies de filles , pour y passer par les verges ; plusieurs d'elles , en les frappant , déceloient l'indignation contre ces violeurs de leurs enceintes : mais la main de la plupart , affoiblies par la pitié , ne laissoit tomber qu'avec regret leur verge meurtrière.

Là on les embarqua sur un fleuve qui conduit à Sévarende , capitale de l'Empire ; le bruit de leur arrivée les avoit devancés : le peuple accourut en foule à leur débarquement ; on les fit entrer dans une maison spacieuse & commode.

Des Officiers du Vice Roi du Soleil , (c'est le titre du Souverain) vinrent

en son nom les féliciter; quelques jours après, ils furent admis à son audience.

Le palais du Soleil, lieu de sa résidence, est situé sur une place spacieuse; il a cinq cents pas géométriques de front, & deux mille de circuit: on y entre par douze portes. La principale cour est entourée de riches portiques, & le portail est décoré de deux cents quarante colonnes de bronze ou de marbre; l'extérieur du palais est aussi revêtu de marbre d'un poli éclatant. Les salles étaloient tout ce qu'offrit jamais le luxe oriental: on y brûloit les parfums les plus suaves, & on y entendoit les instruments les plus harmonieux; après les avoir parcourues, ils apperçurent dans le lointain le Souverain élevé sur un trône d'ivoire; sa robe éclatante étoit d'un tissu d'or; son front étoit ceint d'une gloire étincelante, composée des plus riches pierreries; trente-six sénateurs, vêtus de pourpre, avec des écharpes d'or, siégeoient autour du trône; d'autres Officiers distingués par la diversité de leurs ornements, formoient plus loin une vaste enceinte.

Etrangers , leur dit le Monarque , après qu'ils se furent prosternés à la manière du pays , nos contrées fertilisées par l'astre à qui nous adressons nos vœux vous offrent un air toujours pur , des eaux toujours salutaires , des fruits toujours favoureux & nourrissans. Puissent ces biens vous rendre heureux & vous consoler de votre terre natale ! Puissions-nous à jamais nous applaudir de vous avoir admis au nombre des enfans du Soleil & de nos frères !

Siden & ses compagnons répondirent à cette courte , mais expressive harangue , par les démonstrations du respect & de la reconnoissance ; ensuite ils furent ramenés à leur demeure ; plusieurs jours furent encore consacrés à visiter les innombrables établissemens & les chefs-d'œuvres qui embellissent cette capitale ; après ce temps , Sermondas qui les avoit accompagnés depuis Sporounde , & leur servoit de conducteur & d'interprète , leur dit : Enfants du Soleil , car vous avez maintenant droit à ce glorieux titre , l'oisiveté est bannie de ce vaste Empire : notre Législateur l'a regardée

comme la source des maux qui troublent & corrompent les hommes, & il nous a fait du travail le plus important de ses préceptes; que chacun de vous choisisse dans nos ateliers ou dans nos champs ce à quoi il est le plus propre : vous y ferez occupés & non fatigués. Pour vous, ajouta-t-il, en s'adressant à Siden, qui avez été élu leur chef, vous le ferez encore ici, & vous y aurez le rang qu'ont les Osmanes ou chefs d'Osmalie. Tant que je serai auprès de vous, je continuerai avec le même zèle à vous instruire de nos mœurs, de notre culte & de nos loix; mais je dois sur-tout vous faire connoître le grand Législateur qui a élevé les principaux monuments qui sont votre admiration, qui a établi ce culte si sage & en même temps si imposant, ces loix si douces & auxquelles nous devons notre bonheur.

HISTOIRE de Sévarias, Législateur des Sévarambes, premier Vice-Roi du Soleil.

SÉVARIAS étoit Persan d'origine, descendant des Parris, familles

anciennes de la Perse , & qui , dans les différentes révolutions , malgré les conquêtes des Tartares , les efforts & les précautions du Mahométisme , sont demeurés attachés à leurs mœurs & au culte du Soleil. Ce fut près du Golfe Persique où Sévarias reçut le jour , l'an 1395 ; son père , nommé Alestan , grand-Prêtre du Soleil , savant dans les Sciences si anciennes parmi les Parris , & sur-tout dans l'astronomie , soigna d'autant plus son éducation , qu'il annonça de bonne heure ses heureuses dispositions ; il le confia à l'esclave Giovanni , Vénitien d'origine , & Chrétien de religion ; cet esclave , instruit dans les Lettres cultivées en Europe , fit faire à son élève des progrès rapides : dès seize ans il savoit la langue Italienne , entendoit la Latine & la Grecque , & déjà étoit nourri des Ecrivains qui ont immortalisé ces langues ; à une physionomie douce & majestueuse , il joignoit une taille haute & bien proportionnée , de grandes facilités pour les exercices du corps , où il excella bientôt ; ces brillantes qualités le rendirent l'objet

de l'amour de ses parents, de l'espérance des Parris, & de l'envie de leurs ennemis.

Un jour Alestan chassant dans une forêt avec son fils & les gens de sa suite, fut attaqué par un puissant Seigneur, son ennemi secret ; il alloit succomber, lorsqu'un autre Parris étant venu par hasard aussi chasser, accourut à son secours ; le jeune Sévarias fit des prodiges de valeur ; ayant poussé son cheval au milieu de la mêlée, il atteignit le chef, & le tua ; les assassins frappés d'épouvante, prirent la fuite ; Alestan sentit toutes les suites de cette victoire : il savoit combien la famille de son ennemi étoit puissante dans la Perse & à la cour du Sophi, combien d'ailleurs les Parris y étoient haïs : il ne douta point que cette circonstance ne réveillât contre eux les anciennes persécutions, & qu'il n'en fût la première victime ; il appella Giovanni, & lui parla ainsi » : Giovanni, vous savez quelle affection j'ai toujours eue pour vous ; vous avez été avec moi non comme mon

esclave, mon serviteur, mais comme mon ami, le dépositaire de ce que j'avois de plus secret; je ne m'en suis point repenti; fidèle Giovanni, mon fils vous doit ses progrès dans la vertu & dans les sciences; mais vous n'aurez rien fait pour cette jeune plante, si, lorsqu'elle commence à porter des fruits & à remplir notre espérance, vous ne la sauvez du danger qui la menace: je vous la remets entre les mains comme un dépôt sacré dont vous me devrez compte, ou plutôt à l'Eternel; fuyez ces lieux infortunés, où l'injustice opprime l'innocence, & menez mon fils dans tous les pays de l'Asie & de l'Europe, où vous pourrez vivre en sûreté, & jouir du commerce des gens éclairés & vertueux. Pour moi, après avoir mis ordre à mes affaires les plus importantes, je me déroberai à la vengeance de mes ennemis, & j'attendrai, en vivant inconnu, que mes amis & les circonstances m'aient facilité les moyens de reparôître ».

Sévarias se sépara non sans peine du meilleur des pères, & Alestan n'osa se

montrer que trois ans après; son fils avoit pendant ce temps, traversé les Etats du Grand-Seigneur, s'étoit embarqué pour l'Italie; mais ayant été pris par des Corsaires, il fut séparé de Giovanni qu'on ramena en Asie, & Sévarias fut conduit à Naples : son mérite l'y fit bientôt remarquer; un grand l'acheta pour le mettre auprès d'un de ses parents : il y soutint cette idée avantageuse, & après des persécutions que la passion d'une femme, tournée en haine implacable lui fit éprouver, il obtint sa liberté avec de grandes récompenses; il vint à Venise, & parcourut toute l'Italie, cherchant inutilement son cher Giovanni, repassa à la cour du Sultan, espérant en apprendre des nouvelles par les amis qu'il y avoit laissés: il fut enfin qu'il étoit esclave en Egypte : aussi-tôt il partit pour rompre ses fers, & dans l'espoir de le ramener en Perse; il eut le bonheur de réussir; mais ayant su la mort de son père, il se décida, après des arrangements d'affaires, à continuer ses voyages, à parcourir les antiques contrées que baignent le Gange

& l'Indus , à s'avancer jusqu'aux isles du Japon , & à pénétrer enfin dans le vaste Empire de la Chine.

Ses voyages furent longs & heureux. A son retour , il fut non-seulement rétabli dans tous ses biens , mais encore élevé à la dignité de grand Prêtre du Soleil, héréditaire dans sa famille; ses lumières & ses vertus répandirent un nouveau lustre sur sa dignité; il devint l'objet de l'admiration & du respect même des ennemis de son culte , & on venoit de toutes parts s'éclairer de ses lumières, le consulter sur les affaires les plus difficiles , & le prendre pour arbitre des différends.

Le Commandant d'un navire & un Négociant s'adressèrent un jour à lui, le dernier se plaignant que les denrées qu'il avoit confiées au Cominandant pour échanger dans les Indes, ne lui eussent pas rendu ce qu'il devoit en attendre , parce que le voyage n'avoit pas été effectué: le marin s'en excusoit sur ce que la tempête l'avoit jetté dans les mers du Sud, chez des Nations inconnues, d'où n'ayant pu

repartir que plus de huit mois après, il avoit consommé une partie de la cargaison pour exister & se pourvoir de provisions. Ces particularités excitèrent l'attention de Sévarias : il fit au marin plusieurs questions relatives à ces pays inconnus & aux Peuples qui les habitent. La taille des hommes & des femmes, lui dit-il, est prodigieuse, & cependant elle est bien proportionnée, leur caractère est doux & bienfaisant, leurs mœurs sont simples & pures : ils habitent sous des huttes & des cabanes, sont presque nus, les femmes y sont sur-tout belles, & n'ont point besoin du secours de l'art pour ajouter à leurs charmes ; ces Peuples n'emploient à la guerre & à la chasse, que le javelot & les fleches dont ils se servent avec une dextérité admirable ; leur climat est beau & salubre, la terre est fertile & infiniment variée dans ses productions ; avec peu de besoins & tant de moyens de les satisfaire, ils seroient heureux, s'ils n'avoient pour voisins d'autres Peuples inquiets & belliqueux, que des querelles de religion relatives

au culte du Soleil, ont encore rendus plus ennemis.

Ce tableau attesté des marins, compagnons du Capitaine, enflamma la curiosité de Sévarias; déjà il entrevoit la possibilité d'une révolution : aussi-tôt il forme le dessein d'aller lui-même reconnoître cette terre nouvelle, engage par les bienfaits & les promesses, les marins à le suivre, fait en hâte équiper deux navires pourvus abondamment d'artilleries, de munitions, de vivres, s'y embarqua avec tout ce qu'il put ramasser de Parris; son trajet fut long, il fut battu des tempêtes : mais enfin sa patience & son courage furent victorieux : il atteignit les contrées australes dans cette même baie où Maurice, en faisant ses découvertes, fut lui-même découvert. Avant son débarquement, quelques matelots vinrent annoncer au Peuple qu'un fidèle ministre du Soleil qui faisoit des sacrifices au grand Astre pour plusieurs de ses adorateurs, étoit arrivé sur leur côte avec des forces suffisantes pour les défendre contre leurs ennemis; qu'il sauroit avec un très-petit

nombre des siens , armés des foudres du ciel , dissiper les armées les plus nombreuses ; à ces nouvelles extraordinaires , le Peuple accourut en foule au rivage , portant à ses libérateurs ce qu'il avoit de plus précieux : la grandeur & la force des vaisseaux les effraya , & ils le furent encore bien davantage , en entendant le bruit de ces machines inconnues , en les voyant atteindre jusqu'aux oiseaux qui parurent dans les airs.

Dès que Sévarias fut débarqué , il prit connoissance du pays , examina les lieux où les Barbares descendoient de leurs montagnes pour dévaster les plaines ; s'y étant campé , il fit faire des retranchements & placer son artillerie vers les défilés , & il disposa plusieurs détachements de ses Parris en embuscades : ensuite il envoya un grand parti de Prestlarambes , (c'est ainsi que se nommoient alors ces Peuples ,) donner l'alarme aux ennemis jusques dans leurs montagnes , & les attirer à lui par des suites simulées ; les Barbares toujours impétueux dans leurs attaques , s'avancèrent en désordre

désordre jusqu'au camp de Sévarias, qui faisant gronder ses foudres, les frappa d'épouvante ; en fuyant tumultueusement, ils tombèrent dans les embuscades où d'autres tonnerres répandirent également la mort & l'effroi ; quelques-uns échappèrent à peine pour aller raconter les prodiges dont ils venoient d'être les victimes, & auxquels leur imagination ajouta encore.

Les Prestarambes qui voient dans Sévarias leur libérateur & leur dieu tutélaire, l'élisent leur chef au bruit des acclamations ; mais Sévarias dont les vues s'étendent déjà plus loin, leur dit que ces succès appartiennent moins aux Parris qu'au grand Dieu de la lumière dont ils étoient les ministres ; qu'ainsi c'étoit vers lui qu'ils devoient diriger leur reconnoissance.

Aussi-tôt on élève un Autel sur le champ de bataille : Sévarias se revêt des habits pontificaux, étale toute la pompe imposante des Nations de l'Orient, fait brûler des parfums & retentir son artillerie ; tandis que les peuples frappés de respect & de crainte, sont prosternés : il consacre au Dieu du jour

les dépouilles des ennemis , il s'avance ensuite vers le pays des montagnes : la terreur devance ses pas ; il trouve par-tout les habitations désertes, & ne rencontre d'obstacles que dans l'aspérité des rochers & l'épaisseur des forêts ; mais au-delà de ces régions montueuses , il vit les fertiles plaines de Stroukarambe s'étendre devant lui : des habitations serrées lui annoncèrent la richesse & la population de ces contrées.

Ces Peuples prennent son armée pour un parti des Nations des montagnes qui sans cesse faisoient ainsi des excursions chez eux : ils courent en hâte aux armes , & dans peu vingt mille hommes se présentèrent pour attaquer & repousser Sévarias ; mais ce Général , en grand homme , avoit su pour n'être point enveloppé , s'appuyer d'un côté par le fleuve , & de l'autre par des forêts ; il envoie les Prestarambes en avant, leur ordonnant comme dans le combat contre les barbares des montagnes , de plier, afin d'attirer l'ennemi à lui : cette manœuvre réussit avec le même succès ;

les Stroukarambes , emportés par la première ardeur , pénétrèrent jusqu'au corps des Parris qui s'ouvrant , laissèrent le feu de l'artillerie joncher la terre de morts : au bruit de ces éclats que répétoient au loin les vallons , & à la vue de ces éclairs qui brilloient au milieu des tourbillons de fumée qui portoient de toutes parts le trépas , ils croient la terre & les cieux conjurés contre eux ; les uns sont immobiles d'effroi , d'autres se précipitent pêle-mêle dans le fleuve , & le petit nombre trouve son salut dans la fuite.

Sévarias, qui aspiroit moins à gagner des batailles que des peuples , fit traiter les prisonniers avec humanité , veilla lui-même à la guérison des blessés , & peu de temps après , les renvoya sans rançon , leur disant qu'il n'étoit pas venu détruire , mais éclairer les hommes , leur apprendre à être heureux , & le culte qu'ils devoient au Soleil. Ces discours , la modération de sa conduite & les preuves effrayantes qu'il donnoit de la protection du Ciel , déterminèrent les vaincus à venir demander la paix aux conditions qu'impo-

feroit le vainqueur : quelques grains, des fruits, & les provisions nécessaires à mon armée, répondit Sévarias, sont le seul tribut qu'attend de vous celui que le père de lumière a conduit en ces lieux. Sévarias profite ensuite des premiers moments de la paix, pour parcourir le pays qu'il venoit de conquérir ; il revient dans la résolution de s'établir au lieu où il s'étoit déjà campé ; dès-lors il voulut préparer la révolution qu'il méditoit.

Ces Peuples, comme ceux d'au-de là des montagnes, habitoient seulement sous des huttes & des cabanes ; il crut d'abord devoir élever à leurs yeux, un monument qui conservât le souvenir de ce qui venoit de se passer, & contribuât à les réunir au même culte ; il leur dit que le Soleil demandoit qu'on lui bâtît un temple digne de lui, où ils viendroient implorer ses bénignes influences, qu'alors il ne cesseroit de se rendre favorable à leurs vœux, & d'éloigner les calamités qui affligent les autres contrées. Ces Peuples qui croient entendre le Dieu lui-même manifester ses volon-

tés, demande avec empressement à s'employer à la construction de cet édifice; mais comme ils ignoroient l'art de se servir de la pierre, on ne connoissoit pas encore de carrières, les premières recherches furent d'abord infructueuses. Un jour, Sévarias se promenant sur une montagne, s'avança vers un antre pour y prendre le frais: l'ayant examiné, il reconnut que l'intérieur étoit d'un rocher blanc, facile à tailler & propre à l'exécution de ses projets: alors il annonce que le Soleil lui a révélé qu'il trouvera dans les lieux même, les matériaux nécessaires à la construction de son temple. On fait de nouvelles recherches, qui réalisent sa prédiction. Pendant qu'il occupe les Stroukarambes à cet ouvrage, il les instruit aussi sur l'agriculture, il leur fait semer diverses espèces de grains, qu'il avoit apportés de la Perse, & substitue à leurs légers canots d'écorces d'arbres, des bateaux plus grands & plus solides, leur apprend à apprivoiser des espèces de cerfs, & à en tirer le même service que des chevaux.

Le temple s'élève avec rapidité , & il n'étoit pas encore fini, qu'il traça autour le plan d'une nouvelle ville , d'après le gouvernement qu'il avoit dessein d'y établir.

Sévarias, en développant toutes les ressources de la politique pour capter les Nations , employoit aussi les alliances du sang : il savoit combien étoit puissant ce moyen , sur-tout chez les Peuples encore rapprochés de la Nature ; que lui seul pouvoit faire disparaître les préventions nationales , mélanger les mœurs , & fondre ensemble des Nations différentes ; l'histoire lui avoit appris que des peuples avoient dû à ce moyen leur élévation rapide & leurs prospérités soutenues ; que le dédain, en les séparant des autres, avoit fait naître ces haines invétérées , ces guerres sanglantes & opiniâtres, dont la fin avoit souvent été leur propre destruction : ainsi il ne dédaigna point de faire épouser leurs femmes à ses Parris , d'en prendre lui-même : il donna encore aux Chefs des Nations quelques personnes qu'il avoit amenées.

Dès que le temple eut été terminé,

il en fit la dédicace avec une pompe qui imprima le respect & la terreur à ces Peuples, il déploya tout ce que l'art & la magnificence purent lui suggérer, & y parut lui-même avec tout l'éclat & la dignité du premier ministre de ce grand Dieu ; il avoit remarqué que, quoique ces peuples fussent sans arts, ils étoient cependant sensibles aux charmes de la poésie & de la musique, qu'ils avoient des chansons où ils célébroient les actions de leurs héros, les événements mémorables de leur histoire, que leur musique juste & cadencée avoit une sorte d'harmonie & d'expression : d'après ces observations, & l'étude qu'il avoit faite de leur langue bornée, mais douce & flexible, il composa pour la solennité cette hymne au Soleil, chantée encore de nos jours chez les Sévarambes.

Hymne de Sévarias au Soleil.

Toi qui fais jaillir la lumière & la vie, toi dont les foibles yeux ne

fauroient soutenir les regards, entends nos chants, reçois favorablement la solemnité que nous te consacrons à jamais. Qui est plus digne de nos hommages que celui par qui plusieurs mondes sont éclairés, qui répand le doux azur dans les cieux, qui fait briller sur les nuages la diversité des couleurs, qui dore les monts & les plaines, qui fait fuir les sombres & silencieuses ombres de la nuit ! Lorsque tu ouvres les portes de l'aurore, tout ce qui respire dans les airs & sur la terre s'anime à ta vue : l'oiseau te salue par ses chants mélodieux, l'éléphant se courbe majestueusement devant ta face rayonnante, le cerf bondit avec une nouvelle alégresse dans les forêts, les humains appelant dans les bras du frère de la mort, en sortent pour te contempler dans ta marche majestueuse : ils vont respirer les parfums que tu fais exhaler, admirer le spectacle imposant que tu donnes à l'univers, cueillir les fruits savoureux que sans cesse tu fais croître pour lui, quand la nuit répand ses crêpes funèbres sur nous.

Tout est dans le silence & dans le deuil ; l'espérance de ton retour peut

feul nous confoler de ne te plus voir ; si quelquefois ta lumière s'affoiblit , tout - à - coup la pâleur couvre tous les mortels : l'allégresse ne lui succède qu'avec tes rayons bienfaisants. Dans ta course rapide, tu parcoures toujours d'un pas égal l'immense voûte des cieux, & tes révolutions régulières nous marquent celles des heures, des jours, des saisons, des années. Lorsque tu t'éloignes de nous, l'hiver escorté de frimats, de neiges, de glaçons, fait taire les chantres de nos forêts & le murmure de nos fontaines, & l'humble insecte ne s'élève plus dans les airs, ne voyage plus dans le calice des fleurs & sur la surface colorée des fruits ; la Nature dépouillée de sa robe diaprée, se revêt alors de son manteau de deuil, & offre par-tout le silence de la mort ; mais dès que tu reviens, bientôt la terre se pare d'une nouvelle verdure, se parfume de fleurs & de fruits, (1) & l'insecte échauffé par

(1) On trouvera peut-être quelques idées

tes feux, reparoît sous ses brillantes métamorphoses. L'amour anime tous les êtres; il fait rugir le tigre redoutable, & soupirer la mélancolique tourterelle. Celui qui vit dans les eaux, qui s'élance dans les airs, qui marche sur la terre, qui sommeille sur la feuille immobile ou dans le creux des rochers, éprouve le besoin de s'unir à son semblable; la plante même dont tu fais bouillonner la sève, se penche vers celle dont elle cherche les poussières fécondantes; en recevant dans son sein ces germes reproductifs, elle tressaille encore comme pour te bénir.

Mais tu ne dispenses pas avec une

qui ne semblent guères appartenir au siècle de Sévarias; mais nos Lecteurs doivent faire attention que c'est un Persan qui parle, qui a recueilli & conservé les anciennes lumières de sa Nation, si avancée autrefois dans les Sciences & les Arts, & à laquelle nos Peuples modernes sont peut-être encore bien inférieurs.

égale mesure tes bienfaits à tous les Peuples ; quelques-uns , plongés longtemps dans les horreurs de longues nuits , ne voient jamais ton disque radieux qu'enveloppé de brumes humides. D'antiques glaces , rebelles à tes trop foibles rayons , bannissent pour toujours la saison des zéphyrs & des fleurs. D'autres , frappés de tes feux dévorants , ne foulent que des sables calcinés , ne voient que des reptiles venimeux , n'entendent que les lugubres hurlements des bêtes féroces.

Quelquefois aussi ta colère contre les impies , te fait frapper , des plus terribles fléaux , les lieux que tu te plais le plus à embellir. Tantôt , ranimant tes feux , tu dessèches & consumes l'ornement des guérets & des vergers ; tantôt , faisant souffler les aquilons , tu rassembles les nues , dont le choc fait retentir la foudre , sillonner les éclairs , & qui , changées en eaux , vont se précipiter en torrents , gonfler les fleuves , répandre de toutes parts le ravage & la désolation ; mais nous , qui toujours jouissons de tes heureux

aspects, pour qui tu ne disparois qu'afin de laisser aux humides rosées, aux pluies bienfaisantes, le soin de ranimer la verdure de nos prairies, nous te devons une reconnoissance signalée & des hommages plus répétés; nous devons les éterniser, quand tu nous prêtes tes foudres terribles pour soumettre nos ennemis, quand tu nous éclaires sur les Arts & les inventions qui peuvent ajouter à notre félicité.

Que d'autres se courbent devant leurs foibles & impuissantes idoles ! qu'ils se prosternent devant les folles imaginations de leurs esprits ! pour nous, nous ne cesserons d'admirer tes merveilles, de célébrer tes bienfaits & de suivre la lumière que tu nous montres.

SÉVARIAS eut à peine fini cette éloquente invocation au Soleil, que des voix lointaines firent résonner les voûtes du Temple d'accents enchanteurs : elles parurent se rapprocher peu-à-peu, & bientôt une voix plus douce & plus mélodieuse annonça au Peuple que le Dieu avoit écouté leurs

prières & exaucé leurs vœux , qu'il les choisissoit pour être ses sujets & ses vrais adorateurs , qu'il feroit leur Monarque comme il étoit déjà leur Dieu , qu'à l'avenir , nul mortel ne feroit digne d'être leur Souverain , & que Sévarias , son ministre bien-aimé , dépositaire de la puissance suprême , devenoit aussi l'interprète de ses volontés & le dispensateur de ses graces. Les chœurs se firent de nouveau entendre , & se perdirent insensiblement dans le lointain.

Pendant cette scène merveilleuse , que l'habile Sévarias avoit su préparer par des détours ménagés dans le Temple , & par ses connoissances dans la musique & l'accoustique , le Peuple confondu recevoit avec une aveugle soumission les ordres du Ciel , & proclamoit avec transport Sévarias Vice-Roi du Soleil.

Ce Persan , parvenu ainsi à la double puissance , s'appliqua alors à faire fleurir l'agriculture , à étendre la population par des loix simples , sages , & plutôt fondées sur la nature des choses que sur les préjugés.

Il remarqua que l'orgueil & l'ambition étoient la source des désordres qui affligent les sociétés; que les distinctions de naissances avoient entreteñu chez tous les Peuples des divisions intestines, nourri la mollesse & le luxe, porté les richesses des Etats dans les mains du petit nombre, pour laisser les plus utiles membres privés du nécessaire; que de-là les uns s'étoient dégradés par des besoins factices & des préjugés de vanité; les autres, par trop de privations, & la nécessité de ramper devant ceux qui possédoient tout; que de cette corruption des grands & des malheureux, s'étoit préparée & effectuée la ruine des Etats.

Sévarias bannit donc d'abord toutes distinctions attachées à la naissance: il ne laissa exister que celles des places & de l'âge. Remarquant aussi que l'amour de la propriété & des richesses excitoient l'avarice, l'injustice & l'envie, faisoient naître la disproportion des fortunes, & par conséquent celle des rangs, il voulut que toutes les terres & toutes les richesses ap-

partinssent à l'Etat; qu'il en fût le seul distributeur entre tous les membres : ainsi le pauvre ne fut point le plus surchargé du poids de la chose publique, n'eut point à gémir sous les concussions des traitants; le grand, à force d'intrigue & de corruption, n'eut point aussi à s'exempter d'un fardeau dont il tiroit plus d'avantage, & le luxe de sa table ne consumma point pour lui seul la portion d'un grand nombre : ainsi les citoyens égaux entr'eux, tranquilles sur leur existence, ne purent avoir d'autres vues & d'autre ambition que celles de se distinguer par plus de vertus, de lumières & de talents.

Ce Législateur partagea le jour en trois parties égales, destina la première au travail, la seconde à la récréation, & la troisième au repos. Il voulut que tous ceux qui seroient parvenus à un certain âge, que les maladies, la vieillesse ou d'autres infirmités ne pourroient justemen affranchir de l'obligation des loix, travaillassent huit heures du jour; les corps ainsi exercés par un travail modéré,

ne furent pas usés par des fatigues excessives ; libres de soins , de soucis , ils goûtèrent sans amertume les plaisirs , se livrèrent avec sécurité aux charmes du repos , ne connurent pas les fléaux de l'intempérance & de l'ennui.

Toutes ces loix ne furent que le développement de la loi naturelle : la Religion lui servit de lien pour unir davantage les hommes , leur montrer que rien n'est caché à la Divinité , qui étend ses récompenses & ses punitions au-delà d'une autre vie. Les mariages eurent pour but la multiplication de l'être que la Nature avoit créé le plus parfait ; ils prévenoient en même temps la fornication & l'adultère , crimes qui , en troublant la société , corrompent si promptement les mœurs.

La foible enfance fut confiée à la tendresse maternelle ; la Nature , en inspirant à la mère ses alarmantes sollicitudes , annonçoit que ce soin lui étoit particulièrement réservé ; mais à sept ans , les enfants devenoient ceux de la patrie ; elle se chargeoit alors

de les élever, de diriger leur éducation selon leur capacité & leurs inclinations.

Telle fut la grande révolution que Sévarias opéra en moins de cinq années dans les Régions Australes ; son règne dura trente-huit ans : ce long espace fut entièrement employé à perfectionner & à étendre le vaste plan qu'il avoit conçu : il bâtit plusieurs villes, qu'il distribua comme celles de Sévarende , en grands bâtimens quarrés , ayant au milieu un jardin , & pouvant , chacun , contenir mille ames : il fit creuser des canaux pour les communications , & pour fertiliser les campagnes ; il éleva un grand nombre d'édifices publics , qui tous eurent un caractère de grandeur ; il porta ses regards attentifs jusques sur la langue : il sentit combien peut influencer sur les hommes l'art puissant de la parole , combien la Nation qui le perfectionne acquiert d'ascendant sur les autres , combien un idiôme souple , fécond , facile & harmonieux invite les Peuples à se communiquer , à étendre leurs idées

& à les conserver pour les générations futures !

Après cette carrière de gloire, sentant ses forces s'affoiblir, il assembla les Osmaſionites ou Gouverneurs des Osmaſies, (c'est-à-dire, des maisons quarrées) leur annonça qu'il alloit abdiquer la ſuprême ſacriſicature & la vice-royauté, qu'ainſi ils euſſent à conſulter le Soleil pour ſe choiſir un ſucceſſeur. La conſternation devint générale; tous lui repréſentèrent que les Peuples, accoutumés à lui obéir, ne conſentiroient jamais de ſe ſoumettre à un autre, tant que le Dieu des Sévarambes conſerveroit ſes jours précieux; que les preuves de ſon génie, de ſa bienſaiſance les frappoient de toutes parts, leur rappelloient trop vivement ſa mémoire: Sévarias inſiſta; & pour vaincre leur opiniâtreté, il annonça que le Dieu qu'ils ont pour leur Roi, le commandoit lui-même. Alors les Osmaſionites éliſent quatre d'entr'eux, qu'ils font tirer au ſort: Khomedas fut celui ſur lequel il tomba. Loſqu'il alloit être proclamé, Sévarias lui parla ainſi :

« Vous étiez hier mon sujet, & aujourd'hui vous devenez mon Souverain : je descends volontairement d'un trône où vous montez sans obstacle. Puisse cet exemple mémorable laisser après nous des imitateurs ! puisse-t-il rappeler à tous les Sévarambes la soumission qu'ils doivent à l'astre qui nous éclaire & nous régit ! puisse aussi ma longue & heureuse carrière, en vous retraçant tout ce que j'ai fait pour les Peuples Austraux, vous montrer ce que vous aurez à faire, & que le premier rang est celui qui impose le plus de devoirs ! Comme le père du jour & de nos contrées, soyez immuable dans la carrière que vous suivrez ; comme lui, semez sur vos pas l'abondance & la prospérité, faites luire la justice pour le foible ainsi que pour le fort, sur-tout rappelez-vous que la gloire d'un véritable Prince consiste moins dans l'éclat de son diadème, que dans le bonheur d'assurer celui de ses sujets ».

Sévarias, après cette courte harangue, conduisit lui-même Khomedas à l'autel, pour recevoir ses serments :

&, le plaçant sur le trône, il le revêtit des ornements de Pontife & de Vice-Roi du Soleil, & lui rendit le premier ses hommages : ensuite il se retira dans une Osmaïe qu'il avoit fait bâtir à une journée de Sévarande, y vécut au milieu des siens en personne privée, & ne prit de part aux affaires publiques, que lorsque les chefs venoient, dans des circonstances difficiles, invoquer ses lumières.

Il passa seize ans dans cette paisible retraite, & sa mort fut calme comme ses jours avoient été heureux.

Huit Vice-Rois ont successivement régné sur les Sévarambes, depuis Sévarias : tous ont ajouté des établissemens à ceux de leur Législateur, ont fait de nouvelles loix, ont institué des solemnités pour le culte du Soleil, & ils ont tous aussi uni avec leurs noms celui de Sévarias : ainsi Khomedas s'appella Sévar-Khomedas, Minas, Sévar-Minas ; le nom de Prestarambe fut encore changé en celui de Sévarambe.

Loix, Mœurs, Coutumes des Sévarambes.

LE Conseil des Vice-Rois est composé de vingt-quatre Sénateurs, qui sont élus par les Osmaſionites, & les Osmaſionites ou Chefs des maisons quarrées le ſont par le Peuple ; les grands Officiers & les Gouverneurs des villes ſont encore choiſis parmi ces Osmaſionites ; toutes les places & les dignités étant électives, juſqu'à celle de Vice-Roi, chaque citoyen peut eſpérer d'y parvenir, ce qui eſt, parmi eux, leur plus puiffant mobile pour chercher à mériter l'eſtime publique.

Lorsque le Vice-Roi veut faire paſſer une loi, il la propoſe à ſon Conseil, où elle eſt diſcutée ; enſuite elle eſt envoyée à tous les Osmaſionites de l'Empire, afin qu'ils l'examinent auſſi : & d'après la pluralité des voix, le Vice-Roi la promulgue ; le Conseil du Vice-Roi a le droit de dépouſſéder tous ceux qui malverſent dans leurs fonctions ; le Vice-Roi lui,

même peut être déposé par le Conseil général.

Sévarias , en établissant parmi les Sévarambes l'égalité primitive , a détruit les premières causes de la corruption ; mais il l'a encore prévenue par les soins qu'il a donnés à l'éducation publique. Dès l'âge de sept ans , les enfants n'appartiennent plus à leurs pères , ils sont confiés aux Magistrats : alors on les envoie pendant quatre ans aux écoles publiques , & on les prépare à se former aux exercices du corps ; après ce temps , ils vont dans les campagnes s'exercer au premier des Arts , celui de l'Agriculture : ils y emploient quatre heures ; le reste du jour est pour leurs écoles ; à quatorze ans , ils choisissent un métier. L'éducation des filles est à-peu-près semblable. Les garçons , à dix-neuf ans , & les filles à seize , peuvent penser à se marier ; ils se rencontrent dans les chasses , dans les fêtes , dans les danses & dans les solemnités ; libres de leur choix , ils n'ont point à redouter les préventions d'états & les différences des fortunes : la fille du Sénateur n'y déroge pas en

s'unissant au fils de l'Artisan , & l'ambition ou l'intérêt des parents ne vient point troubler les plus heureux moments de la vie ; les filles qui n'ont point eu d'amants , peuvent , pour cesser d'être vierges , choisir dans les hommes publics qui seuls ont le droit d'avoir plusieurs femmes. Ceux d'entre les jeunes gens qui annoncent des dispositions extraordinaires pour les Sciences & les beaux Arts , ont une éducation particulière dans des maisons destinées à cet objet : c'est parmi eux qu'on choisit les voyageurs , qui , de sept ans en sept , ans vont parcourir notre Continent , pour y observer & en rapporter ce qui leur paroît de plus utile.

Les Sévarambes sont sur-tout sobres , ils ne connoissent point les excès de l'intempérance : il ne leur est pas permis de boire de vin ni de liqueurs fermentées avant d'être mariés : sans soucis pour leurs fortunes , ne se nourrissant que d'aliments sains , travaillant modérément , ils ont aussi le caractère plus gai que les autres Peuples , une santé plus robuste , une vieillesse plus

longue : leur conformation est aussi plus belle & leur taille plus haute. « Tout ce qui contribue à leur santé, » dit l'Auteur de cette Histoire, ne » contribue pas moins à la beauté de » l'un & de l'autre sexe; car, quoi- » qu'on n'y voie guères de ces beautés » fines & délicates, qui ressemblent » à des poupées de cire, on y voit » des hommes & des femmes qui ont » les traits beaux & réguliers, la peau » douce & unie, le corps dodu & » potelé, le teint passablement blanc & » vif, outre un air mâle & vigoureux » qui ne se rencontre que rarement » parmi nous ». Leurs habillemens sont simples, mais propres : ceux des Officiers sont plus riches, en raison de leur élévation ; ils mangent en commun, excepté dans le repas du soir, où il leur est permis de manger seuls & avec leurs amis.

Quoique leur vie occupée & la facilité des mariages contribuent tant au soutien des mœurs, il arrive cependant, comme on l'a déjà vu, quelquefois des exemples contraires : en voici encore une preuve,

Histoire

Histoire de Bémistar & de Bémiste.

BÉMISTAR, jeune homme, ami de Pensona, avoit une sœur nommée Bémiste à laquelle il ressembloit : il avoit sa physionomie, sa taille & sa voix ; Simadé, jeune beauté d'une autre Osmasie, toucha son cœur, & il en fut aimé ; leur amour fit naître l'amitié entre Bémiste & Simadé ; l'une recherchoit la sœur de son amant, & l'autre l'amante de son frère ; bientôt ces vierges furent inséparables : la chambre & jusqu'au lit, devinrent communs.

Bémiste aussi étoit aimée de Pensona, & elle l'aimoit ; ce fut pour cet amant un motif de se lier avec le frère de Bémiste ; & comme les deux amies, les deux amis n'eurent plus que le même appartement & le même lit. Bémistar, en entretenant facilement sa sœur, donnoit à Pensona les moyens de voir celle qu'il aimoit, & pendant que Bémiste recevoit les vœux de son amant, Bémistar, son frère, pouvoit plus librement entre-

tenir de ses feux l'adorable Simadé. Ces doubles intérêts multiplioient les rencontres de nos heureux amants : leurs jeunes cœurs s'enflammoient de plus en plus, & ils supportoient avec plus d'impatience le moment qui devoit les unir. Bémistar plus emporté dans ses desirs & plus entreprenant, osa espérer de tromper la vigilance des gardes de l'Osmanie de sa maîtresse, en se vêtissant des habits de sa sœur : il y fut encore encouragé par Pensona, qui espéra à son tour recevoir Bémiste dans ses bras : tous les deux alors pressent leur amante de consentir à leurs projets : d'abord elles résistent ; mais deux jeunes cœurs contre deux amants & contre l'amour, ne pouvoient faire aucune résistance : elles cédèrent donc, & on convint du jour, ce fut celui d'une solemnité, temps où l'on étoit occupé de la célébration de la fête : elle avoit sept jours, & pendant sept jours, Bémistar, sous les habits de sa sœur, partagea la chambre & le lit où reposoient les appas de sa bien-aimée Simadé ; & la tendre Bémiste sous les vêtements d'un jeune homme, se consolait de l'ab-

sence de l'amitié dans les bras de l'amour; le terme de la fête fut celui de leurs plaisirs; mais l'espoir si consolant pour les amants sensibles, restoit à ce double couple, & leur offroit un avenir encore plus enchanteur.

Cependant Bémistar ne put être heureux & constant : les charmes de Ktalipse allumèrent dans son cœur de nouveaux feux : sous le nom emprunté de Bémiste, il avoit cherché à mériter sa confiance, avoit encore su quel étoit de ses amants le plus favorisé, & dès qu'il eut repris les habits de son sexe, il se lia avec lui, lui fit confidence de son amour pour Simadé, & le flatta de lui rendre cette beauté ainsi que sa sœur Bémiste, favorable auprès de Ktalipse; l'amant reconnoissant remercie & supplie Bémistar de hâter ses bons offices : celui-ci, par un feint motif d'amitié, suggère à Simadé & à Bémiste de se lier avec Ktalipse : bientôt cette liaison fut formée, & Bémiste sur-tout passa souvent des nuits avec Ktalipse pour l'entretenir de ses feux.

Une autre solennité arrive sur ces

D ij

entrefaites : Bémistar alors reprend les habits de Bémiste & retourne auprès de Simadé ; au milieu de la nuit, quand tout est tranquille, il met dans les narines de Simadé, une simple soporifique, sort & va frapper à la porte de Ktalipse, qui, trompée par sa voix, croit ouvrir à Bémiste ; mais, qu'est-ce ? Elle sent les bras d'un homme la presser ; l'épouvante lui fait pousser des cris, & l'alarme se répand dans l'Osmasie. Bémistar s'échappe d'abord en se mêlant parmi les femmes. On interroge Ktalipse, elle dit qu'ayant cru ouvrir à Bémiste elle a reçu un homme. On court à la chambre de Simadé, qu'on trouve seule & profondément endormie : on ne peut l'éveiller, quoiqu'on sente les pulsations de son poulx & les battements de son cœur, enfin on découvre la cause de sa léthargie, ce qui augmente l'étonnement & les soupçons.

Simadé, effrayée à son réveil de voir au lieu de son amant, une multitude de femmes autour d'elle, s'évanouit & donne lieu à de plus grands soupçons. Pendant ce temps, de nou-

velles recherches font découvrir & reconnoître Bémistar, ce qui fait douter du lieu où peut être Bémiste : elle est en effet surprise dans les bras de Pensona; la double conviction de ce crime les fit condamner au Tribunal des Magistrats à la peine portée par les loix, qu'ils subirent, tandis que Ktalipse reçut la main de celui qu'elle avoit aimé, se conservant pure & exempte de la moindre foiblesse.

Si les Sévarambes ne sont pas pauvres, s'ils ne connoissent pas de besoins affreux & humiliants, ils n'ont point non plus ce faste qui insulte aux malheureux : on ne voit point de grands promener leur inutilité & leur ennui dans un char brillant, menacer sans cesse les jours de l'humble & utile Plébéien. Les litières sont destinées pour les infirmes & les Officiers âgés. Sans avoir non plus de palais somptueux & des jardins composés par les mains de la froide symmétrie, ils ont des édifices bien percés, bien aérés, où toujours on a su choisir des expositions commodes & salutaires, où le dessèchement des

marais a prévenu la contagion de l'air.

Les corps brûlés après la mort semblent par l'épreuve du feu avoir perdu tout ce qu'ils avoient de grossier, & ils sont loin de croire que pour honorer ceux qui ne sont plus, il faille laisser leurs cadavres porter la corruption chez les vivants.

Ils ont rarement besoin de Tribunaux pour juger leurs différends; des loix simples commandent également à tous les sujets de l'Empire, & il n'y en a point de distinguées selon les provinces & les rangs. Les Juges qu'un dédale de loix discordantes & contradictoires ne sauroient égarer, peuvent prononcer promptement sur les délits, & ils ne croient pas que le citoyen obscur mérite moins leur activité ou leur attention, que celui qui par des titres imposants ou par un plus grand crédit, fait fixer plus particulièrement les regards publics.

Les défenseurs doivent se borner à un exposé simple & clair des faits & des moyens; l'éloquence, la dangereuse éloquence qui éblouit au lieu d'éclairer, qui entraîne au lieu de con-

duire, qui ôte au vice ses formes hideuses, qui pare le mensonge des couleurs de la vérité, y est sur-tout interdite. Les défenseurs comme les interprètes des loix, ne doivent montrer que le calme de l'immuable raison; mais sur-tout ils se gardent d'employer ce langage audacieux qui blesse l'adversaire sans le convaincre, qui pour provoquer le rire de la malignité, s'arme de l'ironie tranchante, de l'équivoque à double face, & transporte dans le sanctuaire des loix, les tréteaux de Momus.

Là aussi on est avare du sang des hommes : le glaive de la justice, lent à frapper, n'atteint jamais que des têtes coupables. On préfère aux supplices, ces punitions qui rendent encore le citoyen utile à la patrie qu'il a outragée, & qui l'exposant fréquemment aux regards publics, rappellent fréquemment que les fautes d'un moment sont expiées par des châtimens de plusieurs années, & même de toute la vie.

Le Législateur qui a su distinguer & graduer tous les crimes, a su aussi différencier les punitions, & le citoyen,

convaincu que la loi n'est ni injuste, ni trop rigoureuse, ne tente jamais de dérober le coupable à ses coups.

Quoique les guerres soient rares chez les Nations australes, les Sévarambes ont cependant des corps de troupes : ces troupes sont composées de la Nation entière. Chaque citoyen depuis l'âge de quatorze ans, jusqu'à celui de cinquante, est soldat. Le métier de la guerre n'y est point exclusif ; on veut que celui qui défend la patrie de son sang, la serve aussi par ses talents ; on veut qu'en tenant aux drapeaux de la gloire, il tienne aux doux liens de l'hyménée, à ceux de la paternité ; ils craindroient que celui qui n'auroit point une épouse à défendre, des enfants à protéger, ne fût pas généreux citoyen ; ils craindroient qu'en le retenant toujours au milieu du tumulte des camps, son cœur ne se durcît ou ne se corrompît ; ils y ont des chefs, mais ces chefs ne sont parvenus aux commandements qu'après avoir successivement passé par les grades inférieurs, non d'une manière instantanée & simulée, mais

après avoir donné dans tout des preuves de conduite & de capacité; ces chefs que l'expérience a mûris, & que l'âge n'a point encore affoiblis, connoissent tous les devoirs de la discipline, & ils en sentent les bornes : ils savent jusqu'où il faut aller pour rendre le soldat exact à ses devoirs & réglé dans sa conduite, & où l'on doit s'arrêter pour ne plus faire du défenseur de la patrie un esclave, pour ne pas éteindre en lui la généreuse émulation. S'ils punissent, c'est toujours en respectant la dignité de l'homme. Celui qui marche à côté d'eux dans les champs de la victoire, n'a jamais vu que le bras de l'ennemi s'élever sur lui : jamais son corps n'a été couvert d'outrageantes blessures. Il est réservé, disent les Sévarambes, aux Nations barbares ou corrompues, de traîner le soldat à la gloire par le chemin de l'ignominie.

Leur discipline toujours douce, n'est point non plus sans cesse vacillante dans les couleurs, dans les formes d'habillements & de coëffures qu'ils adoptent; ils ne s'attachent point

au char de l'inconstante & bizarre mode; ils ne cherchent point ce qui est le plus agréable & le plus brillant à la vue, ni même le plus imposant : ainsi les habits des soldats, simples, justes & aisés, ne les gênent point dans leur marche, les enveloppent assez pour ne les pas laisser exposés aux intempéries des saisons & à l'humidité de la terre, quand ils n'ont point d'autre lit; ils ne consomment point encore les précieux moments du délassement & du repos, à une fausse propreté & à une vaine parure.

Les Cavaliers n'ont point pour leurs chevaux, (car les Parris en avoient amenés de la Perse), ces harnois lourds, embarrassants & dispendieux, qui gênent l'allure du cheval, souvent le blessent, & ajoutent plus à sa fatigue que le poids dont il est chargé. Le Cavalier ainsi plus libre dans ses mouvements, fait avec moins de peine monter & descendre, courir, franchir un fossé, prendre enroupe le fantassin. Un long travail ne lui a point dicté les pénibles &

roides attitudes de l'art : comme l'habitant des rochers de l'Arabie (1), il ne doit son aisance & ses graces qu'à la seule Nature. Oh ! si jamais l'Europe voit un ambitieux Prince marcher sur les traces des Sévarambes, bientôt la victoire fidelle à ses pas, saura donner des fers à ses rivaux.

Ces Peuples, dit l'Auteur de leur Histoire, en regardant le mariage comme la première source du bonheur, regardent aussi comme le plus grand des maux ceux qui sont mal assortis ; & quand les changements de goûts

(1) Les Arabes, qui n'ont point d'Ecole d'équitation, l'emportent dans cet art sur toutes les Nations du monde ; & ils sont tellement persuadés de leur supériorité, qu'ils se croient seuls dignes de monter leurs chevaux de race. La plus haute preuve de considération qu'ils puissent donner à un Etranger, c'est de lui offrir un cheval. C'est d'après eux que les Grecs, si sensibles au beau, imaginèrent les Centaures.

& de caractères divisent les époux, ils peuvent se séparer : des maris échangent entr'eux leurs femmes, si elles y consentent ; & les enfants restent à celles-ci, jusqu'à l'âge où la Patrie se charge de leur éducation.

Ils cultivent aussi les Arts libéraux : ceux qui s'y distinguent, obtiennent parmi leurs concitoyens une considération bien différente de celle qu'accordent ailleurs de grands protecteurs ; on y punit sévèrement ceux qui les prostituent au vice & à la corruption des mœurs. Le temple du Soleil offre en tableaux, une galerie complète de tout ce que leurs Vice-Rois ont fait de mémorable, & de tous les événements importants arrivés sous leurs règnes : au lieu de batailles, on y voit plutôt les monuments qu'ils ont construits pour l'utilité publique, les allégories des loix sages qu'ils ont établies, & l'histoire de leurs actions vertueuses ; on y remarque sur-tout un de leurs Vice-Rois tirant son épée, pour aller conquérir des Nations : une main sortant du ciel l'arrête, afin de montrer que les loix célestes de Sévarias avoient défendu les conquêtes.

Un autre tableau représente un événement tragique dont voici les détails.

Histoire de Foristan & de Calenis.

Du tems de Sévaristas, Vice-Roi, Calenis devint célèbre par sa beauté avant même d'avoir atteint sa quatorzième année ; tous les regards des jeunes gens se fixèrent sur elle , & parmi eux , Foristan , aussi aimable par les agréments de l'esprit , que par les graces de la figure , lui rendit des soins plus assidus : Calenis n'y fut point insensible , & l'âge fortifia ces premiers penchans ; un jour , elle fut emportée dans une grande chasse , à la poursuite d'un ours : elle alloit être dévorée par cet animal , qu'irritoit ses blessures , si l'attentif Foristan ne l'eût sauvée , en versant lui-même son sang. Quelque temps après , une maladie de langueur fit disparoître les attraits de cette jeune beauté , & avec eux , la foule de ses amans ; le seul Foristan fidèle redoubla ses soins : dans peu de temps cependant , le mal qu'on avoit jugé incu-

nable, céda, & Calenis reparut telle qu'une rose que ranime l'haleine rafraîchissante des zéphyrs. Les amants alors honteux de leur dévotion, n'osèrent disputer à Foristan une conquête sur laquelle son courage & sa constance lui donnoient tant de droits; mais lorsqu'il touche au terme où ses vœux alloient être comblés, il est forcé de partir pour l'armée; avant de se séparer, les deux amants se jurent de nouveau de s'aimer toujours, & des larmes furent le dernier gage de leur tendresse.

Foristan arrivé à l'armée, y servit la patrie pour devenir encore plus digne du cœur de Calenis; mais pendant ce temps, le Vice-Roi distingue un jour cette vierge parmi ses compagnes: il s'en approche, l'entretient, son esprit l'étonne autant que sa beauté l'éblouit: il lui offre dans ses premiers transports, de partager l'éclat du diadème. La loi permettoit au Monarque de choisir ses femmes parmi toutes les filles de l'empire: Calenis ne pouvoit donc prononcer le refus, sans se rendre coupable du crime de désob-

béissance ; son silence l'auroit décelée , s'il n'avoit été attribué à son embarras. On vint en foule la féliciter sur le rang où elle alloit être élevée ; mais au milieu des témoignages d'allégresse , elle seule paroît rêveuse & mélancolique ; une de ses amies l'ayant surprise versant des larmes , lui parle ainsi : Quoi , Calenis , vous semblez dédaigner l'auguste main qui vous est offerte ! Ignorez-vous que Sévaristas , notre Pontife & notre Monarque , est du sang de Sévarias , le plus sage des mortels , le premier des Ministres du Soleil ? ignorez-vous que la loi lui permet de choisir entre toutes les vierges de l'empire ? & puisque ses regards se sont abaissés vers vous , votre cœur , votre foi ne vous appartiennent plus , vous êtes à la Patrie & au Soleil. D'ailleurs balanceriez-vous , quand vous tenez dans vos mains les destinées de vos proches & de vos amis , quand celui même pour qui vous arrêtez vos pas au pied du trône , peut être élevé par vous aux plus éminentes dignités ? Si le Vice-Roi alloit être instruit de vos dédains , qui sait s'il ne feroit

pas ressentir toute son indignation à celui qui en est l'auteur? qui fait s'il ne l'étendrait pas sur tout ce qui vous est de plus cher par le sang? O Calenis, détournez des malheurs qui plongeroient à jamais vos jours dans les larmes & dans le deuil. Calenis émue, intimidée, flattée peut-être de s'immoler pour le bonheur de son amant & pour la prospérité de ses proches, se résout enfin au sacrifice; peut-être encore l'éclat du trône y fut-il aussi pour quelque chose. Le Monarque qui ne l'avoit pas revue de fois, sans sentir son amour augmenter, ordonne les préparatifs pour la solennité du mariage; la renommée le publie bientôt dans tout l'empire; le nom de Calenis se fait entendre au trop malheureux Foristan: il s'échappe & part pour Sévarende, y arrive le jour même de la solennité; déjà le peuple inondoit les portiques du temple: il se glisse dans la foule, & pénètre jusqu'à une colonne près de l'Autel de l'hyménée, & quand les deux amants entourés de toute la pompe royale, vont prononcer leurs serments, Fo-

ristan s'élance vers eux , en criant à l'infidelle Calenis : Arrête , perfide , & ne viole pas durant ma vie une foi que mes services & tes serments devoient rendre inviolables ; aussi-tôt il se perce d'un poignard , & tombe à leurs pieds nageant dans son sang : à cette vue , tous les spectateurs sont glacés d'effroi ; Calenis même , agitée par ses remords , saisit le poignard fumant , alloit s'en frapper , si Sévaristas n'eût lui-même arrêté sa main : Vivez , Calenis , lui dit-il , je vous rends à votre amant , s'il est temps encore ; voudrois-je , hélas ! acheter mon bonheur par le sang ou les larmes d'un seul de mes sujets ! On visite la blessure de Foristan , qui ne se trouve point mortelle ; le Monarque lui-même aida à mettre le premier appareil , & il lui promet que son courage & sa constance seront récompensés par la main de Calenis.

Religion & opinions des Sévarambes.

.. QUOIQUE cette Nation n'ait qu'un

culte extérieur , on y est cependant libre de le suivre , & même on permet de dire ouvertement ses pensées ; « car
» les Sévarambes , dit leur Historien ,
» ont pour maxime de n'inquiéter
» personne pour ses opinions particulières , pourvu qu'il obéisse extérieurement aux loix , & se conforme à la coutume du pays dans les choses qui regardent le bien de la société. Ainsi quand il s'agit de rendre justice à quelqu'un , ou de le recevoir dans quelques charges ou dignités , on ne s'informe pas de ses sentiments touchant la religion , mais de ses mœurs & de sa probité ; on n'exclut point non plus les Prêtres , ni les Ecclésiastiques du Gouvernement civil : on croiroit violer le droit naturel & civil ; un Prêtre , ajoute encore cet Historien , peut être en même temps dans les Ordres Ecclésiastiques & dans le gouvernement de l'Etat , quand même il auroit des opinions particulières sur la Religion , pourvu qu'au dehors il remplisse les devoirs

» de sa charge , & vive en homme de
» bien ».

Ainsi les Sévarambes qui diffèrent entr'eux sur la divinité, sur l'ame, & qui ont des controverses ouvertes à tous les citoyens , ne s'échauffent jamais pour des querelles de religion : l'ambition , l'avarice & l'envie ne peuvent sous ce voile sacré émouvoir les hommes entr'eux , exciter des rebellions & des guerres sanglantes ; on ne s'y fait point chef de secte , parce qu'on n'a rien à gagner à l'être ; on y dispute sans se haïr sur les opinions religieuses , comme en Europe on dispute sur la Philosophie.

Les Sévarambes croient le monde infini , & n'admettent ni vuide ni néant dans la Nature ; ils prétendent que les globes célestes ont une génération entr'eux , comme les animaux , que l'origine des uns vient de la destruction des autres , qu'une comète est un corps qui ressemblant d'abord à une étoile , s'est dilatée & grossie en s'enflammant , & ensuite se dissout par le feu.

Sévarias , descendu des anciens Par-

ris, avoit appris d'eux, qu'au-dessus du Soleil il existoit un Etre plus puissant & plus parfait. Giovanni, son gouverneur, lui avoit encore rendu cette vérité plus sensible : les étoiles fixes, lui disoit-il, étant à une distance immense du Soleil, ne peuvent en être éclairées : elles mêmes sont autant de soleils qui ont leur monde particulier, qui tourne autour d'eux : ainsi ils ne sont point du domaine du Soleil ; il existe donc un autre être qui les a fait mouvoir & les a rendu lumineux.

Les Sévarambes croient que le Soleil donne le mouvement à la terre, & à toutes les planètes de son district, & que tous ces orbes se meuvent par l'émanation de ses rayons, comme la roue d'un moulin tourne par l'impulsion de l'eau & du vent ; ils font aussi le Soleil la cause des vents, du flux & reflux de la mer, & ils disent que les âmes des hommes, comme celles des animaux, sont des émanations de ses plus purs rayons ; leurs grands esprits sont partagés sur l'immortalité de l'âme : mais l'opinion

générale admet des récompenses & des punitions après la vie. Sévarias pensoit que les ames alloient animer d'autres corps dans d'autres planètes plus ou moins rapprochées du Soleil, & plus ou moins favorisées de ce grand astre, & que de cette manière elles étoient récompensées ou punies.

Giovanni & ses descendants qui traitent ce culte d'idolâtrie, ont conservé les dogmes des Chrétiens; mais en les altérant, ils croient que Jesus-Christ n'étoit pas Dieu de sa nature, qu'avant son assomption ou association à la Divinité, il n'étoit qu'un Ange; ils n'entendent par le Saint-Esprit, que l'accord entre le Père & le Fils.

*Religion primitive des Nations
australes.*

Nous avons vu qu'au temps où Sévarias aborda ces contrées, les Peuples y adoroient aussi le Soleil. Un imposteur nommé des siens Omgas, & des autres Stroukaras, c'est-à-dire, imposteur, les avoit divisés sur leur culte, & avoit excité parmi eux

des guerres sanglantes : après sa mort , ses sectateurs le révérèrent comme un dieu , ils lui offrirent des sacrifices , & lorsqu'il s'élevoit des difficultés sur la religion ou sur le gouvernement , on le prioit de descendre du Ciel ; pour déclarer la voie qu'on devoit prendre : à cet effet , un de ses Prêtres entroit dans le creux d'un arbre , & de-là parloit en son nom.

Si de jeunes filles excitoient les desirs de ces faux ministres , ils annonçoient aux père & mère que le fils du Soleil avoit jetté les regards favorables sur elles , & qu'il daigneroit descendre en faire ses épouses ; un tel choix étoit pour les parents superstitieux , une distinction glorieuse , qu'ils recevoient toujours avec reconnaissance ; celle qui mettoit au monde un garçon , donnoit un Prêtre au Dieu du jour ; si c'étoit une fille , elle contractoit les alliances les plus illustres , parce que son mari devenoit gendre du Soleil.

A ce mensonge inventé pour satisfaire la dépravation , les Prêtres en ajoutaient un autre ; dont le but étoit

de satisfaire leur cruauté contre ceux qu'ils haïssoient ou qu'ils craignoient ; ils les demandoient de la part de Stroukaras , pour les immoler à la colère du Soleil , & appaiser dans leur sang le courroux de cet astre.

Ces Prêtres s'étoient prodigieusement multipliés, & avec eux leurs temples & leurs bocages : ainsi le Dieu rendoit tout à la fois divers oracles dans différents endroits. Un événement contribua cependant à diminuer leur crédit parmi le Peuple : les Prestarambes en ont conservé le souvenir.

Histoire d'Ahinomé & de Dionistar.

Sous le septième successeur de Stroukaras , vivoit non loin du bocage , une famille distinguée , qui , en paroissant suivre les dogmes de l'imposteur , avoit cependant maintenue le culte du Soleil dans sa pureté primitive. Une jeune fille de cette famille, nommée Ahinomé , étoit depuis longtemps destinée à Dionistar , jeune homme de la même famille ; le moment de leur union n'avoit été différé

que parce que l'ainée d'Ahinomé n'avoit pas encore d'époux ; cet obstacle alloit être levé & les deux amants touchoient au terme de leur bonheur, lorsqu'un des Prêtres épris d'une violente passion pour Ahinomé, la fit demander au nom du Dieu, par le collège. Ahinomé n'étoit pas extraordinairement belle ; mais sa taille, la noblesse de ses traits, un esprit élevé, un caractère ferme & capable des plus grandes choses, la dédommageoient des agréments passagers de la beauté : les mêmes inclinations se remarquoient dans son amant ; cette conformité avoit fait naître leurs liaisons & les avoit fortifiées. A la demande des Prêtres, le père qui connoissoit & redoutoit leurs fourberies, répondit que depuis longtemps Ahinomé étoit engagée à Dionistar, mais qu'il ne doutoit point qu'il ne sacrifiât sa passion au devoir & à la gloire de s'unir avec un Dieu, & qu'il demandoit seulement quelques moments pour l'y disposer. La famille éplorée à cette nouvelle, se réunit pour éluder les affreux projets de ces perfides Prêtres. Dionistar, en l'apprenant,

l'apprenant , vouloit porter le fer & le feu dans leur temple , la courageuse Ahinomé provoquoit encore son courroux en s'offrant de l'y accompagner : les parents trouvèrent plus prudent , de les engager à fuir au - delà des montagnes ; mais un d'eux dit qu'en plongeant dernièrement dans le lit le plus profond de la rivière , où elle côtoie un rocher élevé & inaccessible , il avoit découvert un antre assez étendu , & qu'y étant entré , il l'avoit vu s'élever insensiblement au - dessus du niveau de l'eau , & recevoir le jour par le côté opposé ; que la curiosité l'ayant conduit vers la lumière , il avoit trouvé un petit terrain , presque rond , d'environ un jet de pierre d'étendue , & entouré de tous côtés de rochers escarpés ; que ce terrain étoit couvert de différentes espèces de plantes & d'arbres dont quelques-uns produisoient des fruits ; qu'une source d'eau très-fraîche qui se jettoit dans la rivière , fournissoit une grande quantité de poissons , & que le plaisir de la pêche & les délices de la solitude qu'il y alloit souvent goûter , l'avoient em-

Mai 1787.

E

pêché jusqu'à ce moment de faire part de sa découverte ; il ajouta qu'il conseilloit à Dionistar & à sa maîtresse, de se retirer jusqu'à ce qu'ils pussent traverser en sûreté les montagnes ; tout le monde applaudit à ce projet. Ahinomé dit elle-même qu'elle seroit heureuse par-tout où seroit Dionistar, & que le désert le plus affreux devenoit pour elle un lieu de délices, dès qu'il la fauvoit de la dissolution de ces barbares prêtres. Leur départ ne fut différé que jusqu'au lendemain, temps nécessaire pour tout disposer.

Cependant le prêtre, toujours plus tourmenté de sa passion, craignit que la famille dont il soupçonnoit les sentimens, ne le privassent de l'objet de ses effrénés desirs, ou que Dionistar ne se hâtât de cueillir une fleur à laquelle il mettoit tant de prix ; il fit part de ses inquiétudes au collègue des prêtres, & les pressa de hâter le moment qui devoit le mettre en possession des charmes de la vierge Ahinomé. Cédant à ses instances, les prêtres ordonnent à leurs satellites d'aller l'enlever ; ils arrivèrent à la

maison du père d'Ahinomé , au moment où elle se dispoſoit à fuir : ils lui annoncent que le divin Stroukaras irrité de ſes délais , commandoit ſous les plus grandes peines de la lui amener à l'inſtant.

Ahinomé , à qui il n'accorde que quelques moments , dit à Dioniftar en recevant ſes adieux , ces paroles remarquables : Retenez votre colère , uſez de prudence & de jugement , & ſoyez aſſuré que je ne vivrai que pour vous , que la mort m'eſt préférable à une vie ſouillée ; mais au moment où le vent s'élèvera , fondez avec vos amis ſur le temple : j'y aurai alors mis le feu , pour augmenter la conſternation ; & prenant un air de tranquillité , elle fut en impoſer à ceux qui la conduiſirent , & aux prêtres qui la reçurent ; & ceux-ci ne doutèrent plus qu'elle ne cédât volontairement au deſir de leur Dieu. Quelques jours furent employés aux préparations ordinaires ; mais pendant ce temps , le vent s'étant levé , Ahinomé mit pendant la nuit , comme elle l'avoit promis , le feu à ſon lit & dans pluſieurs

endroits du temple; les flammes s'élevèrent bientôt & firent de très-grands progrès, avant que les prêtres ensevelis dans le sommeil, s'en aperçussent; un grand nombre fut consumé. Dionistar, attentif au signal, pénètre aussi-tôt dans le temple, avec ce qu'il a pu rassembler d'amis, frappe, égorge tout ce qui se présente à lui; il dirige ses pas vers les lieux où il croit rencontrer sa chère Ahinomé; ne la retrouvant pas, il croit que les prêtres l'ont immolée dans leur rage: sa fureur augmente, ses coups se précipitent, le sang coule de toutes parts, les prêtres épouvantés, cherchent en vain leur salut au pied de l'autel du Dieu: c'est là où Dionistar les poursuit avec un nouvel acharnement; où il veut laver de leur sang des lieux que tant de fois ils ont souillés de leurs abominations; enfin il apprend qu'Ahinomé respire encore, qu'elle s'étoit échappée pendant le tumulte: il sort alors du bocage pour fuir avec elle dans cet asyle inconnu.

Ils y devinrent époux, & dans cinq

ans, cinq enfants furent le gage de leur tendresse ; visités seulement par celui qui leur avoit appris cette retraite, ils y étoient heureux ; Dionistar s'occupoit à cultiver son petit terrain, & Ahinomé à nourrir & élever les doux fruits de leur union ; les légumes que Dionistar faisoit croître, les fruits qu'il cueilloit, & le poisson que lui fournissoient le ruisseau & la rivière, suffisoient à leur paisible existence ; ils avoient bâti une hutte vaste & commode, pour être plus aéré & moins à l'humidité que dans la caverne ; leurs jours toujours calmes, leur faisoient oublier le projet d'aller s'établir au-delà des montagnes, & ce n'étoit plus une peine pour eux de penser que peut-être ils passeroient dans cette solitude le reste de leur vie.

Mais, un jour, des jeunes gens emportés par l'ardeur de la chasse, gravirent quelques sur les rochers, qui s'élevoient autour d'eux : ils y apperçurent de la fumée : la curiosité les fit avancer : ils découvrirent le feu que Dionistar & Ahinomé allumoient pour préparer leurs aliments ; ayant long-temps examiné

ces deux époux , fans être vus & fans faire de bruit , ils racontèrent à leur retour ce qu'ils avoient vu ; d'autres personnes vinrent pour les observer ; parmi elles , plusieurs reconnurent Dionistar & Ahinomé. A cette nouvelle , la fureur des prêtres se rallume , ils ramassent les plus fanatiques de leurs sectateurs , & vont assiéger les époux solitaires : ils cherchent une issue pour pénétrer vers eux ; mais les rochers escarpés de toutes parts , leur rendent ce projet impossible : ils se bornent à décocher contre eux des traits qu'il ne fut pas difficile à ceux-ci d'éviter , en se retirant dans leur antre.

Les prêtres ne pouvoient concevoir comment ces amants avoient pu trouver les moyens de parvenir à un lieu que la nature sembloit avoir rendu inabordable ; occupés jour & nuit de leur vengeance , ils imaginent une machine faite de racines d'arbres , souples & liées ensemble , pour y faire descendre des hommes. Cinq de leurs satellites y furent placés : mais Dionistar & Ahinomé s'étant cachés der-

rière un rocher , tout près du lieu où ils descendoient , les percèrent en l'air à coups de traits , dès qu'ils les virent à leur portée , & achevèrent de les tuer , quand ils furent tout-à-fait descendus. La généreuse Ahinomé , avec un courage au-dessus de son sexe , combattit toujours à côté de son mari , & lui aida à repousser & à vaincre tous ceux qui osèrent encore tenter de descendre.

Cette glorieuse résistance , loin d'exciter l'admiration des prêtres , ne faisoit qu'ajouter à leur rage , & dans leurs imprécations abominables , ils invoquoient jusqu'au ciel contre eux. Souffrirez-vous , disoient-ils à leurs fanatiques partisans , que des impies qui ont violé le temple du grand Dieu , qui ont répandu le sang de ses sages & fidèles ministres , triomphent du Dieu lui-même ; si sa colère n'a point éclaté contr'eux , c'est qu'il vous a réservé cette vengeance , c'est qu'il a voulu juger de votre zèle & de votre amour pour son culte : mais craignez qu'en dédaignant de le venger , il ne vous frappe vous-même des coups que vous

deviez porter à ces sacrilèges profanateurs. Hâtons-nous donc de répandre un sang impur, de le faire fumer pour le Dieu qu'ils ont outragé. Ces paroles réveillent le zèle barbare des fanatiques, ils construisent à la hâte un grand nombre de ces machines mieux défendues, & les font descendre en même temps, afin que Dionistar & sa femme ne pussent suffire à la multitude de leurs ennemis. Les deux assiégés qui avoient prévu cette attaque, s'étoient retirés dans leur antre, en avoient comblé l'entrée de bois & de grosses pierres; leurs ennemis descendus sur le terrain, les cherchent en vain parmi les arbres & les rochers, & ils ne reconnurent qu'avec beaucoup de peine le lieu où ils s'étoient retranchés; ne pouvant y pénétrer, parce qu'ils manquoient d'instruments, ils remontèrent & en instruisirent les prêtres.

Ceux-ci, en apprenant comment leurs ennemis s'étoient encore échappés pour cette fois, conjecturèrent que le lieu où ils s'étoient encore retirés, avoit une issue extérieure; ils em-

ployèrent à cet effet plusieurs jours pour de nouvelles recherches sur ce côté de la montagne : mais elles furent également infructueuses, & il leur fallut faire descendre de nouveau des hommes avec des leviers, afin de pénétrer dans la caverne : ceux-ci ne réussirent pas mieux : les pierres & les bois y étoient tellement liés, que le passage fut impossible. Après tant d'efforts inutiles, on résolut de faire une garde continuelle, & en affamant ces malheureux, de les forcer à se rendre à discrétion.

Dionistar & Ahinomé ainsi assiégés, n'ayant que peu de vivres, prévirent qu'ils ne pourroient long-temps échapper à leurs ennemis, que leurs supplices seroient proportionnés à leur résistance, & qu'ils serviroient de triomphe à ces implacables prêtres. Quelques jours d'une vaine attente de secours de leurs amis, leur ôtèrent le dernier espoir : ils ne pensèrent plus alors qu'à mourir, mais d'une manière digne de leur courage, & qui tournât encore à la honte de leurs barbares persécuteurs.

Nous avons oublié de remarquer que leur caverne avoit encore une espèce de soupirail du côté de la rivière qui aboutissoit à l'éminence du rocher, escarpé & baigné de la rivière, dont le sommet se terminoit en plate-forme; ils avoient aussi fermé cette ouverture, dans la crainte de surprise de ce côté; l'ayant rouverte, ils portèrent sur cette plate-forme le bois qu'ils avoient en leur possession, & Dionistar s'étant montré à ceux qui gardoient la montagne, leur dit d'annoncer aux prêtres qu'il étoit résolu de se rendre : mais qu'il avoit auparavant à leur communiquer des choses de la plus grande conséquence qui les intéressoient tous, & qui lui mériteroient sûrement de leur part l'oubli & le pardon de ses injures. A cet avis, tout le collège, suivi d'une grande foule de peuple, vinrent auprès du rocher: Dionistar alors parut avec Ahinomé & le plus jeune de ses enfants qu'elle allaitoit encore, (les autres avoient été envoyés à leurs parents) : prêtres & sacrificateurs, dit Dionistar, en élevant la voix, c'est

nous qui avons incendié le temple que vous habitez, qui avons frappé les ministres de votre Dieu jusqu'au pied de son autel, qui l'avons inondé de leur sang, & jonché de leurs morts; mais jusques-là, qu'avions-nous fait? Ahinomé & moi élevés dans le sein de notre famille, nous y coulions dans l'innocence des jours calmes & heureux; contents du bonheur de pouvoir nous aimer, nous laissions les prêtres de Stroukaras gouverner le peuple au gré de leurs desirs, & dans l'attente de l'heureux moment où ils devoient nous unir, il ne nous est jamais échappé une seule parole qui pût les offenser. Hélas ! nous étions loin de connoître la haine & l'envie; mais au moment où nous semblions toucher au terme de nos vœux; c'est vous qui vintes changer nos douces espérances en affreux désespoir, qui au nom de Stroukaras, vintes arracher Ahinomé au plus tendre des amants. Ce Dieu que vous servez, a-t-il donc pu vous commander de violer ce que la justice, le sang, l'humanité ont de plus sacré? A ces paroles,

qui déjà excitoient l'émotion , les prêtres s'écrièrent qu'il insultoit le Dieu , & ordonnèrent de percer de traits l'impie harangueur. Dionistar & Ahinomé se retirèrent promptement dans leur antre ; s'y étant coupés les veines , ils reparurent bientôt , portant des tisons ardents , faisant ruisseler le sang autour d'eux , & montèrent sur l'espèce de bucher qu'ils avoient préparé : cette scene fit frémir d'horreur tous les spectateurs , & un morne silence succéda à la rumeur. Barbares , dit alors Ahinomé , j'ai su échapper à vos impudiques complots : je saurai encore me soustraire à vos implacables vengeances , bientôt nous ne serons plus qu'une froide cendre , qui sera même insensible à vos cruautés. Ce bucher va consumer aussi cet enfant , le dernier fruit de nos malheureux liens , ajouta-t-elle , en lui coupant les veines ; ah ! que n'y vois-je encore tous ceux que mon sein a nourris , je n'aurois pas à craindre qu'ils fussent souillés par ces sacrilèges ministres , ou immolés à leur barbarie.

Les flammes s'élèvent pendant qu'elle prononçoit ces derniers mots , sa voix s'affoiblit , expire , elle se renverse , embrassant & son enfant & son époux ; la fumée , les tourbillons de flamme les ont bientôt dérobés aux regards attentifs de l'assemblée , qui se retira pénétrée d'horreur.

Les prêtres , loin d'étendre leurs vengeances sur les proches de ces malheureux époux , les respectèrent , dans la crainte de soulever tout-à-fait le peuple , & depuis même ils se gouvernèrent avec plus de modération , ou plutôt plus de dissimulation.

Les ennemis du culte de Stroukaras regardent Ahinomé & Dionistar comme des illustres martyrs de la vérité , & plusieurs d'eux vont à certain temps de l'année visiter pieusement le rocher où ils consommèrent ce sanglant sacrifice.

Lorsque Sévarias subjuga ces contrées , il s'attacha à détruire les temples de l'imposteur Stroukaras , alors nombreux ; mais il n'employa ni la violence , ni la force : il savoit qu'elles ne subjuguent point les opinions , que les persécutions les propagent & les

fortifient; il n'eut pas recours non plus aux disputes, il savoit aussi qu'elles ne font naître que des subtilités qui égarent le commun des hommes & éternisent les erreurs. Ses moyens furent d'abord de bâtir un nouveau temple au Soleil, plus magnifique, plus imposant que tous ceux qui existoient alors chez ces nations, d'établir plusieurs solemnités, dont la pompe majestueuse devoit surtout agir sur les sens de ces hommes encore simples & peu avancés dans la civilisation; mais ce qui lui réussit sur-tout, fut de dévoiler la fourberie des prêtres des Stroukaras: il en fit surprendre plusieurs dans des creux d'arbres où ils rendoient des oracles, & les exposa au mépris & à la risée publique.

Culte du grand Etre, & opinions de leurs Savants.

LE grand Être, qui, comme nous l'avons dit, est représenté dans le temple par un voile noir, a aussi une fête qui lui est consacrée: elle se

célèbre tous les sept ans ; le temple est alors tendu de noir , les prêtres sont couverts de crêpes , & les cérémonies durent pendant sept nuits. On lui adresse des hymnes où l'on célèbre sa puissance , & sur-tout son incompréhensibilité. Pendant cette solennité , les savants se rassemblent pour parler de sa nature & de ses ouvrages ; comme Aristote , ils font la matière éternelle : mais il paroît qu'ils en font le grand Être , l'ordonnateur : il est uni d'une manière inséparable à la matière ; avec les Philosophes Grecs , Arabes , Indiens , ils supposent le monde universel , composé d'une infinité de soleils & de planètes , qui , après des révolutions , s'éteignent , se détruisent & se reproduisent sous d'autres formes & par différents mélanges ; qu'ainsi les globes , comme les animaux , les plantes , avoient leur jeunesse , leur virilité & leur vétusté. Notre globe , qui , comme les autres , a eu un commencement , aura aussi une fin : mais l'époque en est inconnue aux mortels. On ne connoît pas mieux

celle de sa naissance. « Les Egyptiens
» lui donnoient quatorze mille ans
» d'antiquité, les Brame des Indes,
» trente mille; les Chinois comptoient
» quatorze ou quinze mille ans dans
» l'ordre de la succession de leurs
» Rois ».

De la Langue des Sévarambes.

SÉVARIAS, prévoyant que ses loix rendroient les mœurs de ses peuples douces & réglées, voulut préparer leur langue à favoriser ces dispositions. Ce projet lui devint d'autant plus facile, que les Sévarambes ne s'étant point encore mélangés avec les autres nations, avoient conservé le caractère primitif de leur langue, n'y avoient rien admis des idiômes étrangers qui altérassent ses règles générales, & la chargeassent d'exceptions embarrassantes : déjà douce & expressive dans ses inflexions, parce que les peuples avoient de la sensibilité & de la vivacité, elle pouvoit le devenir encore davantage, en se saisissant de son génie & en le dirigeant sagement.

Ce fut ce que Sévarias fit en posant des règles simples & invariables, qui s'étendissent même sur les mots qu'on créeroit dans la suite, à mesure que de nouvelles idées l'exigeroient : ainsi, tandis que dans les langues modernes de l'Europe, chaque mot qu'on y ajoute, y jette une nouvelle confusion, parce que ce mot y est étranger par ses racines, par son orthographe, par sa prononciation & par les familles avec lesquelles il se mele ; dans la langue des Sévarambes, il n'est qu'un développement des principes du sage Sévarias, il tient toujours, par sa racine, à la famille d'où il émane ; & l'arbre généalogique, qui n'est jamais tronqué, ni surchargé de fruits étrangers, est aisé à remarquer, à détailler dans tous ses rameaux : ainsi, l'étranger, comme le naturel ; peut, en peu de temps, connoître & apprendre cette langue.

Sévarias, en distinguant les lettres en voyelles & en consonnes, avoit porté leurs figures représentatives jusqu'à quarante : il distinguoit dix voyelles & trente consonnes ; par ce grand

nombre , il jettoit plus de variété dans les sons , & par conséquent plus d'harmonie dans la langue. Ces sons sont accommodés à la nature des choses , & chacun d'eux ont leur usage particulier : il y en a qui peignent la dignité & la gravité , d'autres la timidité ou la douceur , d'autres les grands mouvements & les grands effets de la nature & des passions , &c.

Les lettres sont classées d'après la nature : ainsi , viennent d'abord les voyelles , distinguées en gutturales , palatiales , labiales ; les consonnes sont aussi subdivisées en gutturales , palatiales , nazales , gingivales , dentales & labiales. Comme celles des Grecs & des Romains , cette langue a des longues & des brèves , pour mettre plus d'harmonie & d'expression aux mots : on ajoute même des notes pour mieux marquer les inflexions de la prononciation , & mieux caractériser les impressions de l'ame.

Les verbes ont aussi ce caractère distinctif , qu'on ne retrouve dans aucune langue ancienne & moderne , c'est que la terminaison distingue tout-

à-la-fois le temps, le mode, la personne & le genre.

E X E M P L E.

Au masculin.

Ermana ,		Ermanach ,		Ermanas ,
J'aime.		tu aimes.		il aime.

Au féminin.

Ermané ,		Ermanech ,		Ermanés ,
J'aime.		Tu aimes.		Elle aime.

On sent combien une telle langue a d'avantages sur les autres pour la poésie, le discours & pour les sciences; tandis que l'esprit n'a point à lutter & à s'épuiser contre les difficultés de l'idiôme, il fait plus de progrès dans l'examen des objets, il entend plus promptement & plus nettement ce qu'on lui présente, & il le rend à son tour avec plus de facilité. Il doit en résulter plus de perfection dans les connoissances, & une poésie surtout bien plus parfaite, puisqu'elle n'est autre chose que l'art de peindre, par des mots, les objets sensibles &

intellectuels : avec de tels moyens, un peuple heureux, dont les moments de repos ne sont point employés à gémir sur les malheurs qui le menacent, a dû sur tout cultiver le plus sublime des arts ; il a dû aimer entendre à chanter la nature, quand elle est toujours riante pour lui, quand il n'a jamais à souffrir des glaces & des frimats des hivers, des feux brûlants de la canicule ; il a dû aimer à entendre célébrer la céleste amitié, lorsqu'il vit avec des hommes que l'avarice & l'ambition n'ont point rendu faux, perfides & barbares ; mais sur-tout il a dû se plaisir à ces chants qui rappellent les innocents plaisirs de l'amour, les charmes de l'union de deux cœurs, quand l'orgueil & la cupidité ne guident point les amants au pied de l'autel de l'hyménée, quand la corruption des mœurs n'ont point appris à se jouer des serments les plus solennels, à se montrer le corrupteur d'un sexe foible, & le défenseur de la fidélité violée.

Quinze ans s'étoient écoulés depuis l'arrivée de Siden dans ces heureuses

régions ; ses jours & ceux de ses compagnons avoient été tranquilles. Le bon air , une vie sagement laborieuse , l'éloignement des soucis que donne ailleurs la fortune & l'ambition , avoient fortifié leur tempérament : il sembloit qu'ils eussent rajeuni. La plupart étoient devenus pères , & Siden étoit du nombre ; leurs enfants élevés comme ceux des Sévarambes , avoient aussi été admis parmi les citoyens ; cependant le souvenir de la patrie se retraçoit toujours à la mémoire de Siden : le temps augmentoit en lui le desir de la revoir. Une sombre mélancolie succéda à son caractère naturellement gai , sa santé s'altéra & fit craindre pour ses jours. Pressé par Calmisas , un des principaux sénateurs , de lui confier le sujet de ses peines , il lui dit : Hôtes généreux , depuis que la Providence m'a conduit dans vos contrées , je n'ai pas été un seul moment sans avoir à la remercier des bienfaits dont elle m'a comblé ; mais plus j'ai été heureux , plus j'ai dû soupirer pour les lieux qui m'ont vu naître ; j'y ai laissé une épouse chérie

& des enfants : ils sont privés de mes secours , & peut-être y gémissent-ils dans la misère , peut-être y éprouvent-ils ces besoins affreux , dont vos mœurs heureuses ne donnent pas d'idée. Hélas ! si je pouvois les revoir , je leur apprendrois que le Soleil éclaire une nation vertueuse , où jamais l'infortune n'a fait répandre des larmes , où l'aisance ne s'achète point au prix du sang & de la honte , & je leur dirois , quittez des lieux qui souillent sans cesse les crimes des hommes : venez sous un autre ciel , couler des jours plus sereins , où la tranquillité de l'ame donne une vie exempte de ces infirmités qui aillent assiéger les malheureux mortels. Je fais , ô Calmifas , que vos loix ne permettent qu'à un petit nombre de sages , de sortir de votre empire , pour aller voyager chez les autres peuples du monde : elles ont craint que des communications trop fréquentes n'altérassent votre heureuse constitution ; elles ont craint qu'en faisant connoître à nos nations avides , les régions que vous habitez , elles ne vinssent y porter le trouble ;

mais en m'accordant mon retour dans ma première patrie , je laisse parmi vous deux femmes aussi vertueuses que belles , des enfants qui manifestent déjà les douces inclinations que vous inspirez à tous vos citoyens ; j'y laisse mon cœur enchaîné par tant de témoignages répétés de confiance & d'amitié ; enfin j'y laisse les serments de n'avoir plus d'autre patrie que celle des Sévarambes. Calmifas , touché de la situation de Siden , & persuadé de la vérité de ses dispositions , en rendit compte au Vice-Roi , qui d'abord s'opposa au desir de Siden : mais pressé par Calmifas & plusieurs sénateurs distingués , il consentit enfin à le laisser partir secrètement sur le premier vaisseau destiné pour la Perse. L'attente de Siden ne fut pas longue.

Il quitta Sévarende l'an 1671 , repassa les montagnes par où il étoit venu , revit le pays de Spourounde & les lieux où il avoit débarqué. Enfin un vent favorable s'étant élevé , il mit à la voile , & arriva sur les côtes de la Perse ,

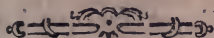
après une traversée de soixante-dix-huit jours ; de-là il alla à Hispahan , capitale des Persans ; après avoir visité une partie des principales villes de ce vaste empire , il s'embarqua pour Smirne , dans l'intention de profiter du premier vaisseau Hollandois , & de revoir enfin sa patrie.



ASPASIE,

A S P A S I E,

ROMAN D'AMOUR,

Traduit de l'Anglois.

UNE chaise de poste traversoit la belle vallée d'Evesham, & alloit un bon train, mais non pas assez pour empêcher que la figure d'une des deux femmes qui étoient dans la voiture, n'attirât l'attention d'un jeune homme qui voyageoit à cheval, & parcouroit la même route.

Un vieillard, courbé sur une pelle qu'il remuoit à peine, & d'une main tremblante, ayant vu la voiture venir vers lui, jette sa pelle pour l'examiner, & s'écrie : *C'est elle-même !* Le jeune homme s'écrie aussi : *Le charmant visage !* La glace de la voiture se baisse : une main aussi blanche que la neige, tend au pauvre ouvrier une demi guinée ; & d'une voix pleine de

Mai 1787.

F.

douceur , fouhaite les bénédictions du Ciel à l'infortuné septuagénaire. Les larmes du pauvre homme coulent avec abondance : il les essuie avec le pan de son habit , & regardant la pièce qu'il venoit de recevoir , il la presse de ses lèvres , soupire & la met dans sa poche.

Tout cela ne fut que l'affaire d'un moment ; mais quel moment pour une imagination dans sa première effervescence ! quelles impressions il avoit laissées ! Le jeune inconnu reverra toute sa vie de longs cheveux tombant sur les épaules en grosses boucles , & ne cachant qu'une partie du plus beau cou du monde. Comme une robe noire ajoutoit à la blancheur d'un teint délicat ! que des yeux bruns , parés des plus longues paupières paroissent susceptibles d'expression ! que de douceur , de tendresse ils annonçoient qu'ils pouvoient montrer ! Non , cette image ne sortira jamais de mon cœur , se dit le jeune homme en lui-même ; il élève la voix , & s'adressant au vieillard : Dites-moi , je vous prie , bon-homme , quelle est cette Dame qui vient de passer , & que vous

paroissez connoître? — Hélas! je crains bien de l'avoir vue pour la dernière fois; j'ai fait cinq milles aujourd'hui pour avoir ce bonheur. — Mon bon ami, venez vous asseoir sur ce banc; donnez-moi votre main: que je vous aide à marcher. Je vous prie seulement de répondre à quelques questions sur la jeune Dame: il n'y a aucune mauvaise intention dans le desir que j'ai de la connoître. Oh, non! soyez-en bien assuré. — Dieu vous bénisse! (répond le vieillard) je vous dois l'occasion de parler d'elle: je voudrois ne faire autre chose toute ma vie; & encore ne finirois-je pas sur toutes les louanges qu'elle mérite. Vous êtes donc tout-à-fait étranger dans ce canton, si elle vous est inconnue! Les jeunes, les vieux, tous n'ouvrent la bouche que pour la bénir. Il y a eu Dimanche quinze jours, oh! cela ne sauroit s'oublier: elle alla à l'Eglise de notre Paroisse pour la dernière fois: le village tout entier y étoit, & tous les yeux étoient mouillés de larmes, car nous savions que c'étoit pour la dernière fois, & nous l'aimons

tous. Plusieurs se ressouviennent de la naissance de son père, du jour de ses noces, de celui où la chère Miss vint au monde; depuis ses plus tendres années, elle nous a donné à tous des marques de sa générosité & de sa charité. O (il tire la demi-guinée de sa poche) toujours la même noblesse est restée dans son cœur, actuellement qu'elle a si peu! Bénédiction sur ce cœur! j'aurois voulu qu'elle m'eût donné moins, n'eût-ce été qu'un demi-sou, jamais je ne m'en ferois séparé; & maintenant il faudroit que je fusse bien plus pauvre que je ne suis, pour toucher à cette pièce. (A cette action, une larme sympathique coula le long de la joue du bon jeune homme). Pardon, si je vous afflige; mais je n'aurois pu m'en empêcher, quand le plus grand Prince de la terre auroit été présent. — Je vous remercie, au contraire, dit l'étranger, d'avoir ainsi éveillé en moi les plus doux sentimens qui m'aient jamais ému. Continuez; votre récit m'intéresse. — J'étois autrefois domestique dans ce château; ma fille a été la nourrice de Miss. Le

vieux Ecuyer, grand-père de ma jeune maîtresse, & de qui elle porte maintenant le deuil, avoit un autre fils que le père de la jeune Lady, & d'une année plus jeune. L'un sembloit posséder toutes les vertus qui font honneur au genre humain; l'autre réunissoit tous les vices. Ce sont là les vraies paroles de notre bon Recteur; lorsqu'un jour il parloit d'eux; jamais je ne les oublierai. L'un s'appelloit Henri il étoit adoré; l'autre se nommoit Richard, on le détestoit. L'honnête bon Recteur mourut, & recommanda sa fille aux bontés du digne Ecuyer Hanbury; Miss Elwood étoit son nom; elle avoit seize ans; les deux frères en devinrent extraordinairement amoureux; elle étoit si vertueuse, avoit tant de candeur, qu'elle auroit été facilement trompée par Richard, si son cœur n'eût été naturellement gardé par l'affection qu'elle portoit déjà à Henri; celui-ci fut assez heureux pour obtenir sa main. Richard dissimula son chagrin & sa haine, & ourdit en secret ses exécrables vengeances. Madame Hanbury devint en-

ceinte. Le méchant Richard conduisit une nuit, deux chevaux de chasse de M. Henri dans le jardin qui donnoit sous les fenêtres, & les faisant passer par-dessus les haies à coups de fouet, il les effraya de façon qu'ils galopèrent à travers un plant d'arbuſtes que Lady Hanbury chériffoit beaucoup; son projet n'étoit autre que d'alarmer son frère : il y réussit; car s'étant levé à la hâte, ainſi que tous les domestiques, il vint pour tâcher de chasser les chevaux du jardin. Alors Richard se plaignit de la peine qu'il avoit prise, ſans pouvoir réussir, & dit que le froid l'incommodoit beaucoup. Son frère, toujours bon à son ordinaire, le preſſa d'aller promptement ſe recoucher : ce monſtre n'avoit garde de ſe faire prier; il monta; mais ce fut à la chambre de ſa belle - ſœur qu'il ſe rendit : elle s'étoit éveillée au moment où ſon mari avoit quitté ſon lit : elle ne fut donc point alarmée d'entendre les pas d'un homme; &, croyant que c'étoit lui, elle lui demanda ſi les chevaux étoient en ſûreté : il ne répondit rien, & s'approcha de

la cheminée, où il y avoit une lampe : heureusement pour elle , un coin du rideau de la fenêtre étoit ouvert de façon que , comme il venoit d'éteindre la lampe , un rayon de lumière donna sur lui , & elle le reconnut : aussi-tôt , jettant un grand cri , elle sauta hors de son lit , & la porte d'un cabinet qui étoit vis-à-vis étant ouverte , elle s'y jeta & la referma promptement ; il ne put l'en empêcher , parce que la chambre étant obscure , il n'avoit pu voir sa fuite ; elle continuoit de crier ; Richard jugea qu'il étoit prudent pour lui de se retirer dans sa chambre.

La voix douce & chérie de Henri s'étant fait entendre , sa femme ouvrit la porte du cabinet ; & tombant dans ses bras , elle y resta évanouie. Dès qu'elle fut en état de parler , elle déclara ce qui s'étoit passé à son beau-père & à sa belle-mère. Le vieux Ecuyer , à ce récit , entra dans un accès de rage épouvantable : il vouloit tuer Richard de sa propre main ; mais sa femme étant parvenue à le calmer , il se contenta de lui écrire un billet ,

par lequel il lui marquoit qu'il eût l'instant même à sortir du château, pour n'y jamais rentrer. Il lui envoya un billet de 5000 liv., à prendre sur son Banquier, en lui signifiant que c'étoit la dernière chose qu'il recevoit de lui. La vieille Lady fut si accablée par cet événement, qu'en peu de jours sa douleur la conduisit au tombeau. La jeune Madame Hanbury mit au monde un enfant mort. Trois ans s'écoulèrent; alors elle donna des marques d'une nouvelle grossesse : elle étoit même très-avancée, quand elle éprouva le plus grand des malheurs.

M. Henri avoit la coutume d'aller se promener, tous les matins, dans les dehors du château, & il ne rentroit que pour dîner; ensuite, fatigué de l'exercice qu'il avoit fait, il se retiroit dans son cabinet d'étude, prenoit un livre, & quelquefois il s'endormoit dans son fauteuil. Souvent je l'avois remarqué, étant à travailler dans le jardin : mais, ce jour-là, j'étois occupé dans la melonnière, assez loin de la maison. Je ne pus m'imaginer ce qui arrivoit, lorsque je vis courir plu-

sieurs domestiques qui couroient tout effrayés, en criant : *M. Henri, M. Henri s'est tué lui-même.* Ah ! Monsieur, je ne pouvois le croire : un homme si bon, si aimable, doux, religieux, heureux avec sa femme qu'il adoroit, & qui étoit prête à lui donner un héritier, possédant une grande fortune : ô non, cela n'étoit pas, cela ne pouvoit être, je n'en croyois rien. Hélas ! pourtant il étoit vrai qu'on venoit de le trouver mort dans son cabinet.

Sa malheureuse femme ne put jamais se persuader que Henri, son bien-aimé Henri, comme elle l'appelloit, se fût rendu coupable d'une telle action; elle courut au cabinet, se précipita sur son corps, & le serrant dans ses bras, elle s'écria : Vengeance ! vengeance pour le meilleur des hommes ! Un seul a été assez infame pour le haïr, c'est lui qui a commis ce meurtre. Plusieurs personnes pensoient comme la pauvre Lady : mais on n'avoit aucune preuve que son beau-frère fût en Angleterre : on avoit appris au contraire qu'il s'étoit marié, & étoit allé en Amérique.

Cela n'empêcha point que la malheureuse Madame Hanbury ne fût persuadée, jusqu'à sa dernière heure, que l'infame Richard étoit le meurtrier de son mari : sa douleur la conduisit au tombeau six semaines après lui, & trois jours après la naissance de la jeune Lady que vous venez de voir passer.

J'ai entendu dire cent fois au vieux Ecuyer, que le soin de sa chère Lady avoit eu seul le pouvoir de lui faire supporter la vie.

—Arrêtons-nous, ... & disons que le vieillard voyant le jour baisser, avoit pris le chemin de sa chaumière ; que le jeune homme l'y avoit suivi, & qu'il avoit trouvé une famille sensible, reconnoissante, pleurant le départ de la jeune Lady qui vouloit les rendre tous heureux ; qui lui devoit céder en pleine propriété, & la chaumière, & un peu de terrain pour vivre à leur aise. Il apprit que le nouveau Seigneur n'étoit ni humain, ni généreux. Il offrit de faire pour eux ce que la Lady n'avoit pu terminer, & son offre fut acceptée.

L'Intendant fut averti pour le lendemain. Il fut exact au rendez-vous. Une demi-heure de conversation en apprit plus au jeune inconnu, sur la maison Hanbury, qu'il n'auroit pu faire en un jour avec l'honnête famille. Le marché fut conclu & signé, & le vieillard mis en possession. Avant de partir, le jeune homme lui demanda s'il avoit encore la demi-guinée de sa maîtresse ? — Oh ! sûrement. Vous feroit-elle plaisir ? — Oui, je ferois bien aise de l'avoir, & à peine achevoit-il ces mots, qu'il tira un billet de banque de dix guinées, & força le vieillard de le recevoir à la place. Ils examinèrent ensemble la demi-guinée, & voyant l'année où elle avoit été frappée, le bon-homme s'écria avec joie : Oh ! c'est justement celle où est née ma chère maîtresse ! Cette remarque plut à l'étranger. Il mit la pièce dans son porte-feuille, ainsi que le plan du château, qu'il avoit dessiné.

Mais tout ce que l'Intendant avoit appris au jeune homme, le confirmoit dans les soupçons que la jeune Lady étoit la victime d'un affreux

complot ; il partit , bien déterminé à faire tous ses efforts pour le découvrir. Cette réflexion lui échappa : on verra que je fais le bien pour le bien , car je suis entièrement défintéressé dans mes vues , en servant cette aimable infortunée. Comme il se trompoit ! son imagination l'avoit déjà séduit , & son cœur n'étoit plus libre ; tout ce qu'on lui avoit raconté , l'avoit pénétré d'un sentiment plus fort que celui de l'estime.

Le Lecteur ne connoîtra point encore ce jeune homme ; mais nous devons revenir sur nos pas , & lui apprendre les causes de la mort de M. Henri , le retour de Richard , son frère , & la ruine de la jeune Lady.

Richard , chassé du château , s'étoit rendu à Londres : il s'y lia avec la famille Arlington ; son projet étoit d'en épouser la fille , qui étoit jolie , & sur laquelle il avoit fait déjà une vive impression ; elle devoit avoir une grande fortune , & cela convenoit fort à la situation de Richard : mais Madame Arlington étoit encore belle , & même jeune , ayant été mariée à

seize ans. Les infirmités auxquelles son mari étoit sujet, l'avoient rendu une femme galante. Richard vit très-bien le rapport qu'il y avoit entre Madame Arlington & lui : il se proposa d'en profiter ; tromper une famille entière, n'étoit pour lui qu'un amusement. Madame Arlington & lui eurent de fréquents & secrets rendez-vous, & il affectoit en public pour sa fille, un dévouement sans bornes. Madame Arlington s'aperçut qu'elle portoit des marques de son commerce nocturne. M. Arlington mourut à propos, & cette mort rendit à sa femme une liberté qu'elle sacrifia à Richard. Le mariage fut tenu secret pendant quelque temps, & fut enfin déclaré. Qu'on juge de la douleur de Miss Arlington, aussi indignement trompée, & qui aimoit sincèrement Richard.

Richard, déjà père de deux garçons, se rendit avec sa femme au midi de la France : il y fit une espèce d'établissement ; mais l'avarice, & la haine qu'il avoit conservée contre son frère & sa belle-sœur, le tourmentant sans intervalle, il changea de nom, passa

en Angleterre & prit le chemin du château d'Hanbury ; il roda plusieurs jours dans les environs , avec l'espoir de rencontrer son frère ; mais ayant vu qu'il étoit accompagné dans ses promenades d'un domestique , il se résolut d'attendre un moment qui lui fût favorable. Un jour , il hasarda d'entrer dans le jardin où il n'appercevoit personne ; en s'avançant près de la maison , il vit son frère dans son cabinet , livré à un doux sommeil ; il entre doucement , & voyant un pistolet sur la cheminée , il le prend de préférence à celui qu'il portoit , & le tire à la tête de son malheureux frère , & prit la fuite sans avoir été apperçu ; la crainte d'être découvert , l'engagea à repartir , & à rejoindre sa femme , à laquelle il laissa ignorer son crime.

Occupons - nous maintenant de la jeune Lady , que nous nommerons Aspasie : c'étoient les graces , c'étoit la douceur , l'esprit , la gaieté , la bienfaisance réunis pour en faire une beauté accomplie ; ses jours étoient toujours pleins du bien qu'elle méditoit , ou qu'elle répandoit sur ses vas-

faux. Charlotte Bromley fut une de celles qu'Aspasie s'attacha particulièrement ; Charlotte étoit comblée de ses bontés , & n'en rougissoit point , parce que l'amitié les offroit avec un cœur si touché & avec si peu d'attention , qu'elle ne savoit si en effet Aspasie n'étoit pas plutôt la dépositaire de son patrimoine , qu'une amie généreuse. Un riche héritage remplaça Charlotte à la place dont l'infortune l'avoit fait descendre ; soixante mille livres sterlings lui tournèrent la tête ; un mariage projeté avec le Comte Derville , fils du Lord Carbeny , & enfin conclu , l'éloignèrent d'Aspasie , qui ne se prêtoit pas volontiers aux détails de la magnificence de Charlotte , ni à l'emploi trop varié & trop léger de tous ses moments.

Aspasie perdit de vue la Comtesse Derville , & eut à exercer sa bienfaillance dans son château. Richard son oncle , avoit deux fils : l'aîné réunissoit à une figure agréable , une taille avantageuse ; son père crut qu'il pourroit plaire à Aspasie , & par un mariage assorti , le remettre en possession

de toute la fortune du vieux Ecuyer son père; une grande fortune, une belle femme, n'étoient point à dédaigner: le fils adopta les projets de son père, & se concilia avec lui pour l'exécution.

Précipitons les événements; usons du droit que nous avons, de passer sur les détails & de rapprocher les catastrophes. Plaçons le fils de Richard, qui s'appelloit lui-même Richard, dans le château d'Hanbury. Le vieux Ecuyer s'est laissé fléchir par Aspasia, qui a sollicité pour son cousin & pour son oncle; toute la famille est rétablie dans le château, mais le vieux Ecuyer ne veut point consentir à assurer une partie de sa fortune aux enfants de Richard; en vain la bonne Aspasia le conjure & le prie: elle n'en reçoit que cette réponse. — Je vous regarde, ma chère Aspasia, comme ma seule & unique héritière, & vous devez posséder tous mes biens. Quant à mes petits-fils, je suis assuré qu'ils ne peuvent être en de meilleures mains que les vôtres, & que vous prendrez soin d'eux, s'ils s'en montrent

dignes; mais gardez - vous de rien faire , avant de savoir s'ils le méritent; leur conduite doit être la mesure de vos dons; de plus , je vous prie de vous souvenir qu'ils ne sont que les descendants de la branche cadette. — Je ferai donc moi toute seule leur bonheur , disoit Aspasia; cette pensée la consolait de l'entêtement du vieux Ecuyer.

Le jeune Richard avoit témoigné plus que le desir de lui plaire: il s'étoit expliqué, & avoit reçu une réponse qui lui enlevoit toute espérance; ce mauvais succès l'exposoit à la brutalité de son père , qui ne dissimula point devant Aspasia. — Quoi ! lui dit-elle un jour , vous traitez aussi mal votre fils , parce qu'il a de l'attachement pour moi ? vous avez tort de l'en blâmer , il n'est pas plus le maître d'éprouver de l'amour , que je ne le suis de n'en avoir jamais ressenti pour personne : mais vous auriez mieux fait, Monsieur , de garder le silence. — Le malheureux jeune homme n'en fut pas moins en butte à la haine de son père. Aspasia lui donna de l'argent

pour aller voyager. Richard avoit une fille, Maria Hanbury, dont l'ame se rapprochoit de la sienne, & qui étoit auffi fauffe que méchante; l'un & l'autre faisoient tous leurs efforts pour nuire à Aspafie, dans l'esprit du vieux Ecuyer, & pour la dépouiller de fa fortune.

Le hafard fervit Richard : étant entré dans le cabinet du vieux Ecuyer, il trouva les clefs du fecretaire, qu'il eut la curiosité d'ouvrir, & le testament de fon père tomba fous fa main; il le prit & le mit dans fa poche. Réfléchiffant fur la manière dont il pourroit annuller les volontés de fon père, il pensa que quand il brûleroit le testament, Aspafie n'en refteroit pas moins héritière, puisqu'elle étoit la branche aînée; il s'affocia avec un de ces hommes vils, qui facilitent tous les crimes, & qui multiplient les actes faux; on refit tout entier le testament, que Richard eut l'adrefse de replacer dans le fecretaire.

Le vieux Ecuyer mourut. Aspafie ne revint à elle que pour fentir avec plus d'amertume la perte qu'elle avoit

faite ; elle s'empressa d'écrire au Docteur Bernard , Recteur de la Paroisse , qui étoit absent , & que son aïeul lui avoit donné pour tuteur & pour conseil : la goutte retenoit le Docteur dans son lit , à Londres. L'ouverture du testament se fit : quelle surprise d'Aspasie , à cette lecture ! un legs de trois mille livres renfermoit l'étendue des bontés du vieux Ecuyer pour Aspasie. — Cependant, ma chère nièce , ajouta le méchant hypocrite , n'ayez nulle inquiétude , vous trouverez toujours en moi un bon protecteur.

Aspasie attendoit avec impatience une réponse du Docteur Bernard , à qui elle avoit écrit : c'étoit le seul ami qui lui restoit , & dans l'affligeante situation où elle se trouvoit , son cœur avoit besoin d'un appui. Le fils aîné de Richard étoit revenu au château ; le malheur d'Aspasie lui donna un mouvement de joie : il l'aimoit avec tendresse , & il ne pouvoit être heureux qu'en s'unissant à elle. Richard voyoit pour lui une grande sécurité à faire ce mariage , parce

que si jamais elle venoit à découvrir la fausseté du testament, elle seroit trop intéressée à ménager l'honneur de la famille, dans laquelle elle seroit entrée, pour en rien divulguer.

Mais Aspasia déconcerta ces projets, par un refus marqué. Elle avoit fait part de son infortune à son amie Charlotte, qui étoit Milady Derville, qui l'attendoit à Londres, ainsi que le Docteur Bernard, qui ne croyoit pas qu'elle pût rester avec sûreté au château d'Hanbury. Elle annonça son départ pour le lendemain, qui fut un jour de triomphe pour elle; les Paysans suivoient sa voiture, & la combloient de bénédictions. Le courage & la vertu furent seuls capables de soutenir Aspasia pendant la route, car son ame malgré elle, étoit déchirée par les réflexions les plus affligeantes; mais elle sentoit le besoin de rassembler toutes ses forces pour épargner la sensibilité de son ami malade & souffrant; elle en fut reçue avec toute la tendresse d'un père; il étoit dans son lit, toujours incapable de se lever, & n'ayant recou-

vert l'usage que d'une de ses mains. Quinze jours s'écoulèrent , pendant lesquels Milady Derville sollicita Aspasia de se rendre auprès d'elle : elle y consentit enfin.

Lady Derville étoit à table quand Aspasia arriva : celle-ci ne voulant pas qu'on la dérangeât , pria un domestique de la conduire dans son cabinet ; elle n'y fut pas quatre minutes sans entendre la voix de sa chère Charlotte ; Aspasia se jeta dans ses bras , le visage inondé de larmes : Charlotte les essuya avec tendresse , & en versa elle-même. Les détails d'intérêt , de situation , suivirent ces premiers moments. Charlotte finit par proposer à son amie de la mener à l'Opéra , mais elle désira de vouloir rester seule. Aspasia fit un léger souper , & se mit au lit où elle s'endormit profondément.

Comme Aspasia s'étoit couchée de bonne heure , il étoit naturel qu'elle fût sur pied bien plutôt que Lady Derville ; celle-ci se leva tard ; Aspasia se rappelant l'air de santé qu'elle lui avoit vu la veille , jugea

qu'elle ne le devoit qu'à sa toilette; elle lui demanda si elle n'étoit pas incommodée d'avoir veillé si avant dans la nuit? Bon, dit en riant Lady Derville, je me suis couchée bien plutôt qu'à l'ordinaire.

Le déjeuner fini, elle sonna pour qu'on fît venir la nourrice, voulant montrer sa fille à son amie; Aspasia étoit folle des enfants : elle ne put voir avec indifférence celui d'une personne qui lui étoit chère; il étoit de la plus jolie figure du monde : elle le prit dans ses bras & le caressa beaucoup. Oh ! dit-elle, si cet aimable enfant étoit à moi, il me tiendrait lieu de tout : il seroit mon Opéra, ma Comédie.... Mais il y a encore une personne dans la maison à qui vous devez me présenter. — Vous voulez parler de Mylord Derville? — Certainement. — Oh ! la chose n'est pas facile : il est absent dans ce moment-ci, & tous les jours, il a mille engagements, & j'ai les miens aussi : ce soir, je vous menerai faire une partie chez Milady Bedington, & delà souper chez la Duchesse de Neuport, où il y aura

une charmante musique. — Quoi ! deux engagements dans une soirée ? Vous voulez former promptement votre petite campagnarde. — Non , je veux vous accoutumer au monde par degrés ; & en conséquence , je vous dispense de faire ce matin des visites avec moi ; mais je vous rejoindrai à l'heure du dîner : vous y verrez les personnes qui doivent nous accompagner ce soir.

Aspasie suivit son amie , & parmi les personnes à qui elle fut présentée , elle eut lieu de remarquer Lady Anne Travers , tante de Mylord Derville , & le Colonel Howitzer , qui paroissoit rechercher Charlotte. Aspasie avoit déjà été un peu surprise de l'indifférence que son amie témoignoit pour son mari. Quand sera-t-il de retour , (lui avoit demandé Lady Anne). Je n'en suis point du tout instruite. — Est-ce qu'il ne vous écrit pas ? — Non assurément , & je ne le desirerois point. Comme je ne fais jamais si j'habiterai quatre jours dans le même endroit , il seroit fâcheux que ses charmantes épîtres fussent perdues. — Aspasie ne

trouva pas le Colonel Howitzer aussi merveilleux qu'on le prétendoit. — Vous êtes un peu difficile, lui dit Charlotte: rien n'est plus admiré que le Colonel. Je vous assure qu'hier à l'Opéra, j'ai été enviée par toutes les femmes qui l'ont vu avec moi, & il y en a plusieurs qui n'ont pu lui résister; je m'étonne que vous ne l'aimiez pas, car vous ne pouvez vous empêcher de convenir qu'il est d'une charmante figure, & qu'il a le meilleur ton.

Aspasie n'en convint point, & eut encore le bon esprit de distinguer M. Travers, quoique ses manières fussent dures & grossières, parce qu'elle avoit appris que sous cette écorce un bon cœur étoit caché, & qu'il faisoit d'excellentes actions, & que, s'il disoit quelquefois du mal des gens, il n'en faisoit jamais à personne; son esprit, ses connoissances rendoient sa conversation aussi intéressante qu'instructive. Aspasie pensa qu'elle ne pouvoit que profiter beaucoup dans sa société.

Une partie de bal ayant été liée pour le lendemain, Aspasie avoit laissé

Charlotte

Charlotte arranger sa parure , & étoit restée seule avec la petite Anna , fille de son amie. Elle étoit assise le dos tourné vers la porte , tenant dans ses bras cette jolie petite fille , & lui prodiguant les plus tendres caresses. La porte étoit restée entr'ouverte ; une voix , qui lui étoit étrangère , dit du ton le plus flatteur & le plus doux : Oh ! combien je suis heureux de vous voir ainsi occupée ! Aspasia se retourna avec vivacité , & fut frappée à l'aspect d'un jeune homme qui lui parut le plus beau de tous les hommes qu'elle eût vus de sa vie ; de son côté , il marqua un étonnement extrême ; il la salua d'un air embarrassé , en lui demandant si sa femme étoit dans la bibliothèque ? — Oui , Monsieur ; en même temps elle ouvrit la porte & appella son amie , en lui annonçant que Mylord étoit arrivé : — j'ai été bien trompé , Charlotte , j'allois courir vers cette Dame , croyant embrasser ma fille dans les bras de sa mère. — Vous voyez ma première , ainsi que ma meilleure amie : j'espère , Mylord , que vous serez content de

Mai 1787.

G

mon choix ; & vous, Aspasia, permettez que je vous présente mon mari : il fera , j'en suis sûre , aussi reconnoissant que moi , du plaisir que vous nous faites de passer ici quelque temps.

Aspasia les ayant laissés seuls pendant quelques instants , étant revenue dans la bibliothèque , Mylord Derville lui dit : J'étois fort impatient , Madame , de vous revoir & de vous assurer du desir que j'ai de faire plus particulièrement connoissance avec vous. Je viens de gronder Mylady de m'avoir laissé ignorer aussi long-temps son bonheur ; c'en est un bien véritable , qu'une amie comme vous.

Lord Derville étant parti , eh bien ! dit Charlotte , comment trouvez-vous mon mari ? — De tous les hommes que j'ai vus , il est le mieux fait. — Bon Dieu ! vous croyez cela : il est à la vérité fort bien ; mais je rencontre tous les jours , dans la société , des hommes au moins aussi agréables. — Vous m'étonnez : comment pouvez-vous parler de votre mari avec autant d'indifférence ? — Mais , ma chère , il parleroit de moi de la même manière.

Si j'osois vous dire que depuis dix-huit mois que nous sommes mariés, nous nous sommes très-peu vus. — Mais ne m'avez-vous pas marqué que vous espériez être extrêmement heureuse. — J'ai aussi tout ce qu'il faut pour l'être. — Quoi ! sans aimer votre mari, sans la possession de son cœur ! — Que vous êtes jeune sur cette matière ! toutes les femmes que vous avez rencontrées depuis votre arrivée ici, ne sont pas plus tendrement attachées à leurs maris que moi. Quand je vous écrivis au château d'Hanbury, je n'avois vu le mien qu'une fois, & ne lui avois pas dit quatre paroles ; ce sont nos pères qui ont tout arrangé, & c'est encore un bonheur de se trouver assez bien de part & d'autre pour n'être pas forcés de se prendre en aversion. — Ainsi votre père n'a consulté en rien votre cœur dans cette affaire ? — En rien : il m'a dit que cet établissement étoit convenable ; il m'a paru tel, & je l'ai accepté avec plaisir. — Mais, avant le mariage, vous étiez-vous informée du caractère de Mylord ? — Point du tout ; j'avois

G ij

seulement entendu dire qu'il avoit l'humeur agréable, & une figure qui pouvoit satisfaire mon amour-propre. Nous avons été une fois ensemble à l'Opéra, une autre fois au Bal, & je suis devenue Lady Derville. — Vous vous êtes mariée sans connoître ses sentiments pour vous. — Il n'a pas davantage connu les miens pour lui. — Mais quand vous avez été sa femme, n'avez-vous pas fait vos efforts pour gagner son cœur? — Mon Dieu, ma chère Aspasia, on voit bien que vous avez été élevée à la campagne : sans cela vous sauriez que nous ne pouvons pas espérer que nos maris deviennent amoureux après le mariage, au moins je crois que cela est bien rare. — Mes idées à moi sont toutes différentes, & je ne pense pas qu'un mariage puisse être heureux, sans une tendresse réciproque. — Eh bien ! vous vous trompez, mon exemple en est la preuve : nous vivons, Mylord & moi, dans la meilleure intelligence : il fait sa volonté, moi la mienne ; jamais nous n'avons de dispute : & si nous sommes privés de ces beaux sentiments que

vous semblez tant estimer , au moins nous n'avons aucune des peines que souvent ils procurent.

Un billet , qui fut remis à Aspasia , interrompit l'entretien : ce billet déconcertoit les projets du soir. Aspasia dit à son amie qu'elle ne pouvoit sortir avec elle. — Etablissons , dit Charlotte , que , pour telle raison que ce soit , jamais nous ne nous gênerons. — Cela est juste , dit Aspasia en riant : il seroit ridicule que les liens de l'amitié fussent plus embarrassants que ceux du mariage.

Quand elle fut seule , elle réfléchit long-temps sur celui de son amie ; mais elle avoit beau y penser , elle ne pouvoit comprendre qu'une institution si belle , si noble , si bien faite pour constituer le bonheur , pût être traitée avec autant de légèreté. De quelle félicité elle se prive , disoit-elle ! sûrement Mylord Derville est le plus aimable des hommes ; il est sensible , spirituel. Qu'il eût été doux de chercher à lui plaire , de gagner son cœur par la tendresse & les soins ! Ah ! si elle eût voulu , elle s'en fût fait adorer.

Non, Charlotte a beau dire, un mariage ne peut être heureux sans l'union des cœurs; cette idée, il est vrai, m'a conduite à près de vingt ans sans être mariée; mais je préfère rester fille toute ma vie, plutôt que d'être forcée à regarder avec indifférence le père de mes enfants.

Elle fut tirée de ces réflexions par une lettre qui lui annonça la mort du Docteur Bernard: c'étoit le seul ami qui lui restât sur la terre; sa douleur fut profonde, & les témoignages frappèrent Lord Derville, qui lui offrit tout ce qu'un bon cœur peut tenir, & qui, de concert avec Charlotte, la pressa de ne point quitter sa maison, que ses affaires ne fussent terminées. Aspasia consentit volontiers à rester, & à accompagner son amie à la campagne; la société y fut nombreuse; on joua la Comédie; Aspasia ne fut point fâchée de voir que Mylord Derville faisoit auprès d'elle le rôle d'un amant: accoutumée à l'aimer comme une sœur tendre, & comme le mari de Charlotte, elle ne voyoit aucun danger à cela.

Un incendie vint troubler leur plaisir : Mylord Derville fut éveillé un des premiers, & fut effrayé de voir le foyer de la flamme dans la salle de Spectacle, qui communiquoit à l'appartement d'Aspasie : il y courut, & il la trouva profondément endormie ; il ne put s'empêcher de la considérer un moment : jamais sa beauté ne lui avoit paru si touchante ; son cœur, vivement ému, lui permettoit à peine de respirer ; il l'appella deux ou trois fois d'une voix éteinte : mais ranimé par le danger, il lui prit les deux mains : alors elle s'éveilla, & voyant un homme auprès de son lit, elle jeta un cri ; il se mit à genoux : Au nom du Ciel, levez-vous promptement, tout le pavillon est en feu, je vais me retirer dans la chambre de la nourrice, ne perdez pas un instant à m'y suivre.

Aspasie, encore endormie, & ne sachant si c'étoit un rêve ou une réalité, fit deux ou trois fois le tour de sa chambre, avant de trouver de quoi s'habiller ; Mylord Derville l'appellant encore, elle jeta sur elle la première robe qu'elle trouva, & sortit

de sa chambre : il la reçut dans ses bras , & l'ayant conjurée de calmer ses frayeurs , il la prit par la main avec sa petite *Anna* , & la conduisit au bas de l'escalier , où trouvant une porte , ils passèrent dans la cour. Là , il rendit mille graces au Ciel , qui lui avoit permis de sauver ce qu'il avoit de plus cher au monde. On parvint à arrêter les progrès du feu , que Mylord Derville regardoit avec indifférence. Tout ce que j'aime , se dit-il , oui , tout ce que j'aime est en sûreté. Charlotte se mit à rire d'un accident qui finissoit si bien.

Dans le nombre des acteurs ou des amis qui étoient réunis au château de Derville , étoit Sir James Hawley , qui brûloit secrètement pour Aspasie , & qui avoit enfin chargé Mylord Derville de sonder les intentions de son aimable amie ; Derville fit tout ce qu'il put auprès d'elle : il n'en reçut qu'un refus constant , & ce n'étoit pas le premier ; il osa lui dire : Depuis deux mois vous avez rejeté les meilleurs partis ; vous avez vu tous les âges , toutes les conditions s'empresser autour

de vous : comment est-il possible que votre cœur soit resté toujours tranquille ? Il s'éloigna à ces mots, & se promenant à l'autre bout de la chambre : Quel droit ai-je, se dit-il, de lui faire une pareille question ? puis-je même souhaiter qu'elle y réponde ? Dans la position où je suis, l'ignorance est un bien.

Il se rapprocha d'Aspasie, toujours fort ému, & prenant sa main : Soyez tranquille, mon aimable amie : les secrets de votre cœur seront sacrés pour moi ; jamais je ne chercherai à les connoître malgré vous. — Aspasie ne savoit que répondre ; mais voyant Mylord Derville fort agité : Tout ce que je puis vous dire, reprit-elle, c'est que je ne m'engagerai à aucun homme avant d'avoir pris votre avis. Je crois cependant ne jamais me marier, ou il faudroit que ma façon de penser changeât beaucoup.

Les liaisons que Charlotte avoit avec le Colonel Howitzer, paroissant trop intimes, Mylord Derville se permit de lui dire, qu'il étoit étonné qu'elle prît assez peu de soin de sa réputation,

pour se montrer par-tout avec un homme comme le Colonel, & que cela suffisoit pour la ternir. — Je crois, répondit Charlotte avec beaucoup d'humeur, que ce sont ceux qui devroient réformer leur conduite, qui s'occupent de celle des autres. Ce reproche ne blessa en aucune manière Mylord Derville : son cœur étoit pur, il n'avoit jamais manqué à sa femme. Quant au sentiment qui remplissoit son ame, il étoit involontaire; mais ses regards & ses actions avoient toujours été trop circonspectés pour pouvoir donner à Charlotte le moindre soupçon ou la plus légère inquiétude. D'ailleurs l'indifférence qu'elle avoit pour lui, l'assuroit qu'elle n'avoit pu se livrer à des remarques sur son attachement pour Aspasia; mais il se trompoit, le Comte de Carbeny, son père, avoit aiguillonné Charlotte, & avoit inspiré de la jalousie à Sir James Hawley, en lui faisant entendre que son fils aimoit Aspasia, qu'il en étoit aimé, & qu'il ne s'étoit chargé de ses offres auprès d'elle, que pour les faire refuser plus sûrement. Sir James ne

vit que de la trahison dans la conduite de Derville, & jura de ne jamais le revoir. L'ingrat ! dit-il, je lui laisse des remords. La jalousie animoit le Comte de Carbeny, qui se promettoit de mettre tout en usage pour parvenir à la possession d'Aspasie.

Mylord Derville consentit à une promenade sur mer, avec Aspasie & Charlotte ; mais quand il fallut s'embarquer, Charlotte feignit de craindre la mer, & Aspasie se laissa vaincre à la curiosité d'aller à bord d'un bâtiment. Combien de temps nous faudroit-il pour aller à Dieppe, demanda Mylord Derville au conducteur de la chaloupe ? — Avec le vent qui commence, on pourroit y être en douze heures. — Qu'en dites-vous, Aspasie ? voulez-vous que nous allions faire un tour en France ? — Elle ne fit aucune attention à cette proposition, mais le vent parut l'inquiéter : les matelots la rassurèrent. Elle reprit sa conversation. Mylord lui fit la description du lac de Geneve, lui demandant si elle avoit lu l'Héloïse de Rousseau ? — Oui, & j'ai fort ad-

miré son éloquence. — Alors il lui rappella les roches de Meilleries où Saint - Preux sur le lac avec Julie , avoit été tenté un moment de se précipiter avec elle dans les flots. Il rendit ce passage en françois , avec toute la chaleur d'un amant , & jettant un bras autour d'elle , il la serra involontairement contre son cœur : ce mouvement inattendu lui causa de l'effroi. Je lis le françois , lui dit-elle , mais je n'aime ni à le parler , ni à l'entendre ; ce reproche le fit rentrer en lui-même ; il baissa la tête & se tut.

Le vent cependant devenoit plus fort ; Mylord Derville inquiet , dit aux matelots , qu'il étoit temps de regagner la terre. Tout exercés qu'ils étoient , ils firent longtemps des efforts inutiles : la terreur d'Aspasie devint extrême , le tonnerre se faisoit entendre avec violence , & les vagues à chaque instant les couvroient d'eau , la force du vent empêchoit de ramer ; le mouvement de la chaloupe étoit si vif , que Derville étoit forcé de retenir Aspasie dans ses bras ,

il la pressoit contre son sein, & s'écrioit : Dieu ! mon Dieu , sauvez-la , que les flots m'engloutissent , mais qu'elle soit en sûreté ! — Calmez-vous , lui disoit-elle , voilà la terre : bientôt nous y toucherons ; n'est-il pas vrai , Monsieur , disoit-elle au conducteur , ne sommes-nous pas très-près d'aborder ? — Tant près que nous sommes , répondit il , nous ne pourrions jamais l'atteindre , car je ne pense pas que le bateau puisse tenir contre cette mer. — Dieu ! s'écrie Aspasia , se jettant à genoux , les mains élevées vers le Ciel , qu'allons-nous devenir ? — Elle perdit presque tout sentiment : — nous mourrons , disoit Dervillé , mais nous mourrons ensemble. — Il pressoit de ses lèvres son visage pâle , cherchant à lui rendre la vie ; il lui ôta son collier , son mouchoir , pour qu'elle pût respirer plus facilement.... Dieu ! qu'elle étoit belle ! Enfin ils abordèrent à douze milles du château ; il déposa Aspasia dans une chaumière , & lui prodigua des secours qui furent efficaces. Dans les transports de la joie , il osa imprimer un baiser sur

ses lèvres ; la modeste Aspasia en fut effrayée , & s'apercevant du désordre de ses habits , pour l'amour de Dieu , Monsieur, laissez-moi ! retirez-vous ! — elle se mit à pleurer. — J'excite donc votre indignation ! que je suis malheureux ! Ah ! si vous aviez pu voir mon désespoir jamais homme n'a autant souffert ; croyez que si j'en avois été le maître , je vous aurois caché l'excès de ma tendresse : mais en quoi peut-elle vous offenser ? n'est-elle pas aussi pure que son objet ? qui peut m'être plus cher que l'honneur de Miss Hanbury ? Si j'ai pu l'affliger un moment , qu'elle dise un mot , & pour jamais je me bannis de sa présence. Oui , Madame , votre bonheur , votre tranquillité , voilà ce que le malheureux Derville veut vous procurer , même aux dépens de sa vie. — Aspasia touchée du repentir qu'il montrait , lui pardonna , le priant de ne point oublier à l'avenir ce qu'il lui devoit , ce qu'il se devoit à lui-même ; il jura de lui obéir.

Ils reprirent la route du château , où leur arrivée rassura tout le monde ,

excepté Charlotte, qui témoigna un médiocre intérêt à la santé de son amie; elle avoit revu le Colonel Howitzer, & Derville lui avoit enfin fait entendre qu'elle eût à ne point se trouver à une fête où le Colonel devoit lui donner la main. Charlotte vint conjurer Aspasia de fléchir son mari: elle s'y opposa, parce que les motifs de Derville étoient purs. Je ne puis m'empêcher de vous le dire, lui répondoit Aspasia, vous avez choisi des amis qui ne sont pas dignes de vous. Vous allez troubler la paix domestique: — la paix domestique! quelle ennuyeuse chose! faut-il donc ne voir que son mari, pour être une femme estimable? en un mot, le monde entier ne m'empêcheroit point d'aller à la fête. Je vous remercie cependant de votre médiation; mais comme je n'aurai peut-être plus la même occasion de m'expliquer, je dois dire, & la justice m'y engage, que jamais Mylord ne m'avoit maltraitée avant votre séjour ici: je n'avois éprouvé que bonté de sa part; mais depuis que vous possédez son affection, les moindres choses me

rendent criminelle. — En disant cela, elle fortit. — Arrêtez, arrêtez, Charlotte Aspasia resta frappée d'un coup de foudre. Dieu ! étois-je donc réservée à cette humiliation ! — Elle refusa de voir Derville, se jeta toute habillée sur son lit, en attendant Charlotte, qu'elle vouloit détromper, avant de s'éloigner d'elle, & de Mylord Derville qu'elle avoit résolu de ne plus écouter. J'aurai, se disoit-elle, j'aurai avant de partir, la satisfaction de réunir le mari & la femme.

Charlotte ne revint point ; elle quitta Londres avec le Colonel ; on ne put savoir ce qu'elle étoit devenue. Aspasia s'étoit établie dans l'hôtel de Lady Anne Travers, où la vertu & la tranquillité régnoient sans nuage. Le Comte de Carbeny, père de Mylord Derville, essaya de troubler cette paix par une proposition de mariage, qu'Aspasia rejetta, & qui aigrèrent un vieillard trop amoureux pour se rendre justice.

Une semaine s'étoit à peine écoulée depuis la déclaration du Comte, qu'elle reçut la lettre suivante :

« O ma chère , mon adorable
» Aspasia , comment vous expliquer
» les souhaits les plus ardents de mon
» cœur ? comment vous dire tout ce
» qu'il sent ? daignez-y lire , voyez
» ses souffrances ; depuis le moment
» qui m'a séparé de vous , j'ai été
» le plus malheureux des hommes. Ah !
» tandis que nous sommes innocents ,
» devons-nous souffrir de la censure ?
» que le méchant soit opprimé , mais
» que ma sensible amie jouisse de
» la félicité.

» Mon père m'a fait part de ses mau-
» vais succès auprès de vous : c'est avec
» peine , je vous assure , qu'il a sup-
» porté vos refus. Hélas ! combien de
» malheureux vous avez faits en peu
» de temps ? sans doute je les plains ,
» mais malgré moi , votre indifférence
» pour eux a fait naître l'espoir dans
» mon cœur. Oui , la plus aimée des
» femmes , j'ose me flatter d'un peu
» de retour. Jusqu'ici votre confiance ,
» votre amitié ont été le seul soutien
» de ma vie. O ! faites plus , rendez-
» moi le plus heureux des hommes !
» Vous le savez : je ne puis plus re-

» garder Mylady Derville comme ma
» femme : elle a par sa conduite perdu
» tous ses droits , & j'espère qu'il
» me sera facile d'obtenir un divorce.
» Ah ! belle Aspasie , si votre ame
» brûle des mêmes feux que la mienne,
» pourquoi retarder l'instant de notre
» félicité ? Vous voyez ce que mon cœur
» vous demande ; oui , venez parta-
» ger mon sort ; fuyons dans une terre
» étrangère : fût-ce dans un désert ,
» Aspasie l'embellira ; là , nous atten-
» drons que la loi me permette de
» vous donner le nom de Mylady
» Derville ; mais jusques-là voudriez-
» vous sacrifier le bonheur dont
» peuvent jouir deux cœurs fidèles ?
» Je ne vous demande point de me
» répondre. Vendredi prochain , je
» ferai à vos pieds.

DERVILLE.

— Dieu ! s'écria Aspasie après cette lecture , c'est à présent que mes malheurs sont à leur comble ; j'ai trop vécu : il falloit mourir une heure avant cette lecture , j'aurois eu la consolation d'estimer , de chérir jus-

qu'à mon dernier soupir celui que je croyois estimable ; il ne me reste aucune consolation dans le monde ; toute illusion est détruite , & je suis bien punie de ma folle confiance !

Comment supporter la présence d'un homme qui avoit eu l'indignité de lui faire des propositions si offensantes ! — Après beaucoup de réflexions , elle se détermina à quitter Lady Travers , & à lui dire qu'une affaire fort importante l'obligeoit de partir sur le champ ; elle envoya chercher une chaise , & aidée de Catherine , sa femme de chambre , elle fit promptement ses malles ; mais où aller ? elle voyoit le monde entier devant elle , sans savoir de quel côté tourner ou fixer ses regards ; elle prit la route de Londres , & indiqua à tout hasard au postillon la rue d'Oxford. Catherine lui ayant dit qu'elle connoissoit un honnête Marchand dans Piccadilly , elle s'y fit conduire.

La voiture alloit un si grand train , que l'essieu cassa , & la roue s'étant entièrement détachée , la chaise fut renversée , le peuple s'amassa ; Aspasie perdit la tête ;

la femme de chambre qui avoit été blessée , fut portée dans une maison où on la secourut ; elle resta dans la voiture , s'écriant , mon Dieu ! que vais-je devenir ! Tout-à-coup elle apperçut Mylord Derville qui étoit de l'autre côté de la rue ; sans savoir ce qu'elle faisoit , elle entra dans un cimetière , le traversa & marcha long-temps au hasard : elle étoit si troublée , qu'elle ne voyoit rien : cependant l'attention de chaque passant étoit fixée par sa beauté.

Elle se trouvoit sur une place , & elle alloit prendre une voiture pour se faire mener à Piccadilly , ses pieds s'embarraquèrent dans sa robe & elle tomba. Une femme bien vêtue vint à elle , mon Dieu ! ma chère Madame , n'êtes-vous pas blessée ? John , vite au secours de cette Dame : portez-la doucement dans la maison. Apsie revenue un peu à elle , fut très-sensible à la tendre compassion qu'on lui montrait ; cependant quand la Dame joignit à ses attentions des questions nécessaires, comme de savoir d'où elle venoit , & où il falloit en-

voyer pour donner de ses nouvelles , elle eut le cœur déchiré ; mais trop vraie pour feindre , elle répondit en peu de mots , & ce peu de mots faisoit comprendre toute sa misère. Alors avec une abondance de larmes , elle répétoit : hélas ! où puis-je aller ? où puis-je envoyer ? La tendre hôtesse pleuroit aussi , & sembloit partager sa triste situation. Vous devez remercier le Ciel , ma belle enfant , lui dit-elle , de ce que vous êtes tombée dans de si bonnes mains ; sûrement je ne vous perdrai pas de vue , jusqu'à ce que je vous aie replacée au milieu de vos amis. Mon Dieu ! quelle eût été votre situation , si vous aviez été entraînée ailleurs que chez moi !

Le Lecteur n'imagine point dans quelles mains Aspasia avoit eu le malheur de tomber : c'étoit chez une de ces femmes qui sont la honte de leur sexe , & qui tiennent maison ouverte de débauche. Elle procuroit aux Seigneurs de Londres , vieux & jeunes , des plaisirs à prix d'argent ; elle connoissoit le vieux Comte de Carbeny , à qui elle fit part sans délai de sa

bonne rencontre. Le porteur du billet se trompa, & remit à Mylord Derville le billet qui étoit pour son père. Derville n'étoit point accoutumé à de pareils messages. Un instinct plus puissant que ses réflexions le déterminâ malgré lui, & il vint au rendez-vous.

La malheureuse prostituée conta à Mylord la manière dont Aspasia étoit tombée en sa puissance, & lui dit qu'elle paroissoit fort innocente & même un peu farouche. Cette connoissance ne fit qu'ajouter au desir qu'il avoit de sauver cette victime. Aspasia avoit vu à travers les croisées Mylord Derville, & quand on vint lui annoncer qu'un beau jeune homme demandoit à la voir: — Non, non, je ne puis descendre, dit elle, cela est impossible. — Si vous saviez comme il est doux, poli. — Je fais cela, mais je vous prie, ma bonne fille, obligez-moi, dites, mon enfant, que la fièvre m'a reprise, que je n'ai pas même la tête libre; mes esprits sont vraiment très-abattus. — La servante n'eut pas de peine à le croire.

L'infame hôtesse fut furieuse de ce contre-temps, mais Derville la rassura en lui promettant de revenir le lendemain; il la pria de ne point faire voir Aspasie à personne pendant son absence : elle s'y engagea. Quand elle fut seule, elle monta dans la chambre d'Aspasie, vous connoissez donc Mylord Derville? — C'est lui qui m'a fait quitter ma paisible retraite, il est la cause de tous mes chagrins : c'est pour le fuir, que je me suis mise dans un si grand danger! — Vous êtes donc une vieille connoissance. Ceci est une reprise ; dites-moi, je vous prie, combien de temps avez-vous vécu avec lui? — J'étois, Madame, l'amie de Mylady, logeant dans sa maison : il m'est affreux de dire, quoique tout le monde connoisse sa conduite, que c'est la raison qui m'a obligée à la retraite. — Et je vous prie, quelle cause vous fait refuser de recevoir Mylord, ou telle autre personne que je souhaite que vous voyiez? — Je ne peux vous entendre, reprit Aspasie d'un ton fier; & n'imagine point ce qui vous en-

gage à me parler d'une manière aussi extraordinaire ; quoique j'aie à me plaindre de Mylord , je ne pense pas qu'il soit capable de vous avoir rien dit à mon désavantage. — Pour moi , je crois que vous me trompez tous deux. — Je suis fâchée de voir que les obligations que je vous ai , & dont j'avois espéré conserver la mémoire , soient en partie annullées par le changement de votre conduite. — Annullées ! non , non , Madame , je prendrai soin que vous me payiez ces obligations avant de nous séparer , je vous en donne ma parole , & demain j'espère que vous recevrez Mylord d'une manière satisfaisante. — Ni demain , ni jamais : & par quel pouvoir , Madame , pourrez-vous m'y obliger ? Je compte bien , avant demain matin , quitter cette maison , & prendre moi-même des informations de ma femme-de-chambre ; car j'ai tout lieu de penser qu'il n'y en a point eu de faites. — Faites ou non , je ne vous laisserai point partir , que je ne sois payée de toute la dépense que vous m'avez occasionnée. — Ah ! Madame ,
soyez

foyez fans crainte : vous ferez payée ,
amplement payée ; mais je ne prétends
point être votre prifonnière. Que vous
faut-il , Madame ? je fuis prête à vous
fatisfaire ; mais que je quitte prompte-
ment cette maifon , dont je croyois , il y
a une heure , que la maîtrefle étoit un
ange. — Et que la croyez-vous à
présent , lui dit cette femme har-
die , en mettant les poings fur les
côtés ? Afpafie dédaigna de répondre.
— Pour l'amour du Ciel , Madame ,
payez-vous de ce que je vous dois :
voilà cinq guinées , & que je m'en
aille fur le champ. — Vous vous mo-
quez , ma petite amie , avec vos cinq
guinées : ce n'eft pas dans une mai-
fon comme la mienne , qu'on s'ac-
quitte avec une pareille fomme. Si
le diable ne s'étoit pas mêlé de nos
affaires , le Comte de Carbeny auroit
reçu fa lettre , & toutes chofes fe-
roient plus avancées ; mais , dès demain ,
vous ferez à Mylord Derville , ou au
Comte ; m'entendez-vous actuelle-
ment , ma jeune innocente ? — Hélas !
oui , je vous entends , vous êtes
un monftre.... ne me réduifez point

Mai 1737.

H

au désespoir : je serois capable de tout. Dites-moi ce que je vous dois , & n' imaginez point de me retenir un moment de plus ici. — L'hôtesse un peu étonnée de cette fermeté , lui répondit que les choses seroient bientôt arrangées ; qu'elle alloit lui chercher son mémoire ; & que si elle ne l'acquittoit pas sur le champ , elle la feroit conduire en prison. En disant cela , elle sortit de la chambre.

Aspasie qui avoit de la fermeté , jugea que si sa méchante hôtesse avoit connoissance de plusieurs billets de banque , qu'elle portoit sur elle , elle lui feroit des demandes exorbitantes , qui la réduiroient dans un état misérable. Il lui parut plus avantageux de se mettre sous la protection des loix. D'ailleurs une prison telle qu'elle fût , lui sembloit moins affreuse que la maison où elle étoit. Elle se décida à n'offrir que les cinq guinées qu'elle avoit déjà montrées.

Le compte montoit à vingt-cinq livres sterlings : j'imagine , lui dit l'hôtesse , que ceci pourra alléger votre bourse : du reste il ne tient qu'à vous

de n'en rien payer , acceptez mes propositions. — Aspasia ne fit aucune réponse. — Vous êtes donc déterminée à en venir à l'extrémité : eh bien , j'ai là un Officier de Justice qui va faire son devoir : je crois que cela abaissera un peu votre orgueil. — Comme il vous plaira ; mais je ne puis avec ce que je vous ai montré , payer vingt-cinq guinées : il est vrai que j'ai des effets , mais vous savez que j'ignore ce qu'ils sont devenus.... Tenez , Monsieur Vard , voilà une jeune Demoiselle que je vous recommande ; elle me doit le montant de ce mémoire ; je lui ai offert la plus belle occasion pour l'acquitter ; c'est une petite sotte qui ne mérite pas d'être heureuse. Nous ne sommes point étrangers l'un à l'autre , M. Vard , & vous m'entendez. — Ecoutez-moi , à mon tour , M. dit Aspasia avec une dignité qui en imposa à l'Officier , je suis Angloise , & de bonne famille : je puis donc prétendre à la protection des loix ; mais si je suis maltraitée par quelqu'un , soyez sûr qu'il sera tenu de rendre un compte sévère de sa conduite. Si , comme le

dit Madame , je suis votre prisonnière , conduisez-moi dans un endroit sûr , & je vous rendrai mille graces de m'avoir tirée de ce lieu infame. — Venez , venez ma belle Demoiselle : vous n'avez rien à craindre avec moi. — Qu'on fasse avancer un carrosse , je suis impatiente de partir. — Quand ils furent en marche , elle demanda à l'Officier combien de temps elle resteroit chez lui. — Hélas ! Madame , si dans vingt-quatre heures , vous n'avez pas acquitté le mémoire , vous serez conduite à Newgate. — Je vais faire tous mes efforts pour éviter ce malheur.

Revenons à Mylord Derville. Un avis inféré par Catherine , dans la feuille du jour , lui avoit appris le malheur d'Aspasie , & quelques discours de M. Travers lui laissèrent croire qu'elle étoit tombée entre les mains de l'horrible créature qui lui avoit écrit la veille. Ils coururent vers cette maison ; mais Aspasie venoit d'en sortir ; ils apprirent où elle étoit. M. Travers se fit conduire , pendant que Derville alloit chercher Catherine.

Ma bien-aimée , mon angélique Aspasia , s'écria M. Travers aussitôt qu'il l'eut apperçue , le Ciel vous rend donc à mes vœux ! mais quelle raison vous a déterminée à nous quitter ? — Si vous connoissiez mes motifs , vous approuveriez ma démarche. — Oui , mon enfant , je suis sûr que vous prenez toujours pour guides la raison & la prudence.... dites-moi , comment mon neveu a-t-il pu vous offenser ? je viens d'apprendre que vous aviez refusé de le voir. — Votre neveu , Monsieur , peut se rendre compte de la raison qui m'oblige de renoncer à le voir , non seulement dans ce moment-ci , mais pour toujours. Ne m'obligez pas de m'expliquer sur ma conduite.

Catherine étant arrivée , Derville fut contraint de se retirer sans avoir vu Aspasia. Elle se rendit à Rendon en Mildefex , chez une sœur de Catherine , où elle se proposoit de vivre en paix. Sa bourse étoit épuisée , à peine avoit-elle de quoi fournir six mois à sa subsistance ; mais que cette inquiétude en la comparant aux autres,

étoit légère ! être injuriée par l'amie de son enfance, trompée sur le compte d'un homme en qui elle avoit mis toute sa confiance , voilà ce qui troubloit son repos. Elle faisoit les plus grands efforts pour éloigner le souvenir de Mylord Derville. Oui, disoit-elle , je dois l'oublier ; ah ! sans doute il me méprise. Cet amour si tendre , si respectueux , qui me portoit à le plaindre , n'étoit qu'une vile passion. Ma ruine , mon deshonneur , voilà ce qui pouvoit le satisfaire ; à quel point je me suis trompée !

Aspasie revenant un soir de sa promenade , trouva Catherine , qui lui apprit qu'il étoit sûrement arrivé un grand malheur à Madame Wal-tier ; (c'étoit le nom de son hôtesse) qu'elle avoit reçu par la poste une lettre qui avoit paru la jeter dans le désespoir le plus grand , & qu'elle étoit partie sur le champ. Le lendemain , son hôtesse revint , Aspasie la gronda de se fatiguer à un point si excessif. — Oh ! qu'importe le corps , quand l'ame est à la torture , & qu'on a le cœur brisé ; la

mort seroit pour moi une faveur : je ne vais plus vivre que pour le désespoir & l'infamie. Elle apprit à Aspasia, que son fils unique étoit dans les prisons de Kingston, renfermé comme faussaire. Aspasia lui ayant demandé si elle n'avoit point d'amis, cette femme lui présenta une lettre que son fils adressoit à Richard Hanbury, oncle d'Aspasia. Un homme prêt à être condamné, en liaison avec mon oncle, se dit-elle tout bas, le Ciel peut le punir, mais moi je dois plutôt voiler sa conduite, que de chercher à la découvrir; qu'il jouisse de ma fortune, la pauvreté ne peut m'effrayer : en conservant une conscience pure, je ne serai jamais à plaindre.

Dans le même temps, son hôtesse reçut une lettre de son fils, qui la prioit de venir le voir promptement, & que, puisqu'elle avoit le bonheur d'avoir Miss Hanbury dans sa maison, il supplioit instamment cette Dame de se rendre avec elle dans sa prison, ayant à lui révéler des choses de la plus grande conséquence. Aspasia se rendit à la prison, & elle ne put s'empêcher de lui dire

en le voyant : mais vous étiez dans un village, près du château d'Hanbury, peu de jours avant la mort de notre bon maître ; vous vîntes pour des affaires que vous aviez avec ce méchant Richard. — O mon fils ! lui dit sa malheureuse mère , pour l'amour du Ciel , confesse tous tes crimes : dis-nous si tu n'as pas contribué à la ruine de cette digne Miss. La vie est peu de chose ! j'espère que tu es résigné à ton sort , quel qu'il puisse être ; mais songe à l'éternité : songe qu'avec un sincère repentir , tu peux mériter la miséricorde du Tout Puissant. — Si les remords les plus vifs peuvent apaiser le Ciel , j'ose espérer qu'il me pardonnera. C'est avec joie que j'ai appris que vous aviez Miss Hanbury dans votre maison , & que je pourrois sans délai lui remettre sa fortune ; oui , c'est par moi qu'elle en a été privée , puisque j'ai été l'instrument dont s'est servi le plus vil des hommes. Je ne me plains point de mon sort , il est juste que les loix me punissent : je remercie Dieu au contraire de ce qu'il me

donne le temps & les moyens, non-seulement de me repentir, mais de rendre à la plus vertueuse des femmes tout ce qui lui appartient justement.

Alors il raconta à Miss Hanbury, qu'ayant eu le malheur de faire connoissance avec son oncle, il l'avoit initié à tous ses mauvais desseins; que c'étoit lui qui avoit fait ce testament qui la deshéritoit. Il ajouta que Richard, par une négligence qui sans doute fut une permission de la Providence, lui avoit laissé le testament, & que lui, il l'avoit soigneusement gardé, non à bonne intention, mais pour pouvoir le forcer dans l'occasion à lui donner l'argent dont il pourroit avoir besoin; que jusqu'à ce moment il n'avoit point été dans le cas d'en faire usage; mais qu'ayant été pris pour un faux billet de banque, d'une somme considérable, qu'il avoit fait, l'existence malgré ses crimes lui avoit encore paru désirable, & qu'il avoit écrit à Richard pour qu'il vînt à son secours; qu'il rendoit grâces à Dieu, de ce que les choses avoient tourné

autrement , & que loin de craindre en ce moment la mort , il la desiroit. Voilà , Madame , dit-il à Aspasia , le testament de votre grand-père , renfermé dans ce porte-feuille ; ayez la bonté de faire venir quelques personnes honnêtes , devant lesquelles je puisse faire ma déposition , & vous remettre dans vos droits.

On envoya aussi-tôt chercher le Ministre de Kingston , qui , avec deux autres personnes qu'il amena , reçut la déposition du prisonnier. Aspasia écrivit la même nuit au fils de son oncle , pour le prévenir de cet événement extraordinaire , & l'engager à ne pas attendre avec sa famille , que la Justice se rendît au château d'Hanbury. Elle auroit bien voulu empêcher qu'on décernât une prise de corps contre son oncle ; mais la chose étoit impossible ; elle n'eut que le temps d'envoyer promptement un exprès au château d'Hanbury , afin de lui donner celui de s'évader.

Richard n'eut pas plutôt appris ces fatales nouvelles , qu'il se donna la mort. Les gens de Justice arri-

vèrent comme il rendoit le dernier soupir. Aspasia fut bientôt rétablie dans tous ses droits, & elle ne différa point de revenir au château d'Hanbury, sa première & sa plus chère habitation. Elle apprit à M. Travers & à sa sœur, l'événement extraordinaire qui l'avoit remise en possession de ses biens. Elle s'informa de tous ses amis, & même de toutes ses connoissances : mais le nom de Derville ne fut pas même prononcé.

Il falloit un objet à Aspasia, pour pouvoir reposer son ame aimante. Caroline, fille de M. Brandon, Recteur du voisinage, devint son amie, & elle trouva dans la sensibilité de cette aimable & nouvelle compagne, un dédommagement à ses peines secrètes. Un hasard singulier vint porter le trouble dans son cœur. Caroline savoit dessiner, & faisoit avec la plus grande vérité les ressemblances. Son porte-feuille étoit rempli de portraits, qui jettèrent Aspasia dans la dernière surprise ; c'étoit celui de Mylord Derville & de Sir James Hawley : Aspasia rougit en voyant

celui de Sir James. Caroline pâlit, en lui demandant si elle le connoissoit. — Oui, je l'ai vu quelquefois : — voici celui d'un ami de Sir James, de Mylord Derville, un des hommes les plus charmants que j'aie jamais vu : il possède les qualités les plus estimables ; il est impossible de ne pas l'aimer... Mais, ma chère Aspasia, qu'avez-vous ? vous trouvez-vous mal ? — Je ferai mieux dans un instant, j'ai besoin d'être seule quelques minutes. — Pardonnez, Miss, mais il m'est impossible de vous obéir, de vous laisser dans l'état où vous êtes. Je ferai tout pour soulager votre cœur. Apprenez-moi quelles sont vos peines ; répandez vos douleurs dans le sein d'une amie qui ne peut vivre, si elle ne vous voit heureuse. — Dites-moi, Caroline, savez-vous que Mylord Derville est marié ? — Me pardonneriez-vous, aimable Aspasia, d'oser lire dans votre pensée ? Vous croyez que je n'ai pu voir toutes les qualités de Derville sans éprouver des sentiments qu'il est bien fait pour inspirer, & cette idée ajoute encore à vos peines secrètes. — Il est

vrai : je crains pour vous le malheur que j'éprouve, car je ne puis plus vous cacher l'excès de ma foiblesse ; c'est l'image de Mylord Derville qui trouble seul ma paix & mon bonheur. — Cet aveu que vous daignez me faire, mérite toute ma confiance, & c'est avec joie que je vais vous ouvrir mon ame toute entière. Mylord Derville s'est attiré toute mon admiration sans doute : mais il étoit réservé à Sir James Hawley de me faire connoître une passion qui sans doute fera à jamais mon malheur, puisqu'elle est sans espérance. —

Cet aveu rassura Aspasia, qui sentit son cœur délivré d'un grand poids. Elle essaya de consoler Caroline : — Nous avons, lui dit-elle, les mêmes sentimens, & par conséquent les mêmes peines, & nous devons nous réunir pour les combattre. J'ai plus que vous des raisons d'oublier celui qui trouble mon repos. Hélas ! depuis long temps le charme est rompu, & l'image que je m'en étois formée, ne peut plus exister. — Je ne prétends pas, lui dit Caroline, justifier Derville des

torts qu'il a avec vous; cependant vous le savez, personne ne possède de plus excellentes qualités. — Il est affreux que je sois la seule privée du plaisir de faire son éloge, mais puis-je jamais oublier son offense? Alors elle dit à Caroline qu'elle en avoit reçu une lettre si contraire aux loix de l'honneur, qu'il étoit impossible que rien l'en justifiât jamais.

La santé d'Aspasie s'affoiblissoit; Caroline pensa que le changement d'air étoit le meilleur remède; elles partirent pour Bristol. Aspasie faisoit, tous les jours, des promenades dans les montagnes, souvent elle montoit à cheval, ou alloit en cabriolet avec sa chère Caroline. Un jour, elle aperçut une femme appuyée contre un arbre: son aspect l'effraya, car elle étoit d'une si grande pâleur, qu'on pouvoit croire qu'elle alloit expirer; mais à peine l'eut-elle fixée, qu'elle se sentit défaillir; Caroline lui fit promptement respirer des sels qu'elle avoit heureusement sur elle. L'inconnue n'eut pas plutôt rencontré les yeux d'Aspasie, qu'elle s'écria, en détournant sa

tête : c'est elle ! c'est elle ! — C'est ma malheureuse Charlotte , s'écria Aspasia ! ô mon infortunée amie ! parlez-moi : ne voulez-vous donc point me reconnoître ? — Ne me donnez point des noms si chers , je ne mérite ni attention , ni pitié de votre part : le Ciel est juste. — Non, non, ma Charlotte par son repentir mérite toute ma tendresse ; je veux par mes soins lui rendre la santé ; la paix & le bonheur peuvent encore être son partage. — O jamais , jamais. —

On porta la malheureuse Charlotte jusqu'à une chaumière , car elle ne put aller plus loin ; les cordiaux semblèrent la rendre un peu à la vie. Le Médecin en désespéra , & le lendemain , elle pria Aspasia d'écrire à son père & d'obtenir son pardon , pour qu'elle mourût avec plus de tranquillité. J'ai un enfant , dit-elle : ce sera toujours un malheur pour lui d'entendre prononcer le nom de sa mère. Hélas ! j'ai aussi un mari que j'ai offensé , que je n'aimai jamais.... Tout ce qui auroit dû m'être cher & sacré , je l'ai

sacrifié à l'être le plus vil qui soit sur la terre. Demain, si j'en ai la force, je vous conterai ma triste histoire, & vous verrez combien je fus coupable !

Le lendemain, elle fut en état de tenir parole. — Vous avez vu toute la préférence que je donnois au Colonel Howitzer : ce sentiment étoit si peu ménagé, qu'il auroit eu tort de s'arrêter ; car je suis persuadée qu'une femme mariée n'est jamais séduite qu'autant qu'elle veut l'être. Je n'ai pas besoin de vous dire tout ce qui précéda ma fuite : j'y fus forcée par l'état où je me trouvai. La manière froide dont je vivois avec mon mari, depuis la naissance d'Anna, ne pouvoit me permettre de lui en imposer. Je déterminai le Colonel à passer en France ; mais ce que je me pardonne le moins, ce sont les choses dures que je vous adressai en partant. Je vous proteste que j'étois loin de les penser : votre vertu m'étoit trop connue ; je fus bien aise de faire un éclat, & de persuader au public que si je

m'abandonnois à une démarche imprudente, c'étoit votre liaison avec mon mari qui m'y forçoit.

J'emportai une somme considérable, sans compter plusieurs bijoux. Les dépenses excessives du Colonel eurent bientôt épuisé ma bourse, & il cessa de feindre de l'attachement. Comprenez-vous quelle fut alors ma situation? Je payois déjà bien cher l'excès de ma faute. Nous n'avions plus d'argent : il fallut quitter Paris; je me trouvai très-mal dans un petit village près de Blois, & j'y accouchai d'un enfant mort. Le Colonel prit cet instant pour m'abandonner dans ma convalescence : je ne vis pour toute ressource, que de vivre dans le désordre. Je restai quelque temps avec un jeune Officier Irlandois, mais son départ me replongea dans la misère; ma santé n'avoit jamais été bien remise; l'hôpital fut mon asyle; j'y fus long-temps fort mal, & j'eus tout le temps de déplorer ma conduite criminelle. Le remords étoit enfin entré dans mon cœur. Ayant recouvré un peu de forces, je me déterminai à

m'embarquer pour aller trouver mon père, & mourir après avoir obtenu mon pardon. Des personnes bienfaisantes me donnèrent de l'argent : il servit à payer mon passage, & je continuois ma route à pied quand je vous ai rencontrée. O vertueuse Aspasie, pouvez-vous oublier le mal que je vous ai fait, & être assez généreuse pour me pardonner ?

Aspasie lui prodiguoit les plus tendres caresses ; mais le Médecin annonça qu'elle avoit à peine deux jours à vivre. L'express qu'elle avoit envoyé à Londres venoit d'arriver, & apporta à Charlotte le pardon de son père & de Mylord Derville : il ajouta que Mylord & Lady Anne Travers alloient le suivre. Je meurs contente, reprit Charlotte, mais je ne desire pas les revoir, je ne pourrois supporter leur présence ; je sens que je m'affoiblis, & sans doute demain je ne serai plus. Il lui prit en effet une convulsion si forte, qu'on n'en espéra plus rien. En sortant de cette crise, elle tendit la main à Aspasie :... vous m'avez procuré toutes les consolations que je pouvois espérer :

je n'ai plus qu'une prière à vous faire : soyez la mère de ma fille ; mais soyez-la réellement ; que Mylord Derville trouve en vous la félicité dont il mérite de jouir ! ne refusez pas de faire le bonheur du plus digne des hommes. En achevant ces mots , sa tête se renversa sur le sein d'Aspasie , & elle expira.

Le sort malheureux de Charlotte pénétra Aspasie d'une vive douleur , & ramenoit nécessairement sa pensée vers Mylord Derville ; elle le plaignoit , & ne pouvoit s'empêcher d'admirer ses bonnes qualités. Comment est-il possible , disoit-elle , qu'un homme dont la raison & l'honneur ont toujours réglé les actions , se soit rendu si coupable envers moi ? Cette lettre , cette fatale lettre , fera toujours mon malheur.

Peu de jours après , Caroline reçut une lettre de Sir James Hawley , qui ne vouloit plus vivre que pour l'aimer & la rendre heureuse , & qui se hâtoit d'accourir ; il suivit , en effet , sa lettre de très-près. Caroline n'opposa

aucun retard ; les arrangements relatifs au mariage furent bientôt convenus : la dot fut le seul point de difficulté. Aspasia vouloit doter son amie. — Caroline , répondit Sir James , est la femme de mon choix ; son cœur & sa main valent pour moi tous les biens.

Un matin, Sir James dit à Aspasia qu'il n'avoit plus qu'un souhait à faire dans le monde , & qu'il étoit tout entier pour elle : — C'est de Mylord Derville que je veux vous parler ; je l'ai vu dans un état qui vous eût fait pitié. Je dois mourir , me dit-il , des rigueurs de la plus aimée des femmes , & mourir sans savoir en quoi j'ai pu l'offenser. Je le pressai de me raconter par quelle fatalité il avoit encouru votre indignation ; il m'a juré , par tout ce qui est sacré au cœur de l'homme , que son affection pour vous avoit toujours été aussi pure que tendre , & que son cœur n'avoit jamais pu former une idée qui vous fût injurieuse. — Il faut qu'il soit sans délicatesse , puisqu'il se persuade que je puis lui pardonner la lettre qu'il m'a

écrite , lettre si offensante , que je n'ai point osé la montrer à ma plus tendre amie.

La conversation fut interrompue par l'arrivée de Lady Anne & par M. Travers. Sir James ramena à dessein l'entretien au point où on l'avoit laissé la veille. Aspasia, poussée à bout, fut obligée de montrer cette lettre fatale qui avoit fait son malheur, & devoit jeter sur le reste de sa vie, l'amertume & la tristesse. Lady Anne eut à peine regardé l'écriture, qu'elle s'écria : cette lettre infame n'est point de Mylord Derville ; jamais ce ne fut son écriture. — Que dites-vous ? quel méchant auroit pu — Je ne le connois que trop. Faut-il qu'il avilisse le nom sacré de père ? mais je remercie le Ciel , puisque mon neveu est innocent. — Est-il possible ? ah ! ne m'en laissez pas douter ; que je puisse lui rendre mon estime, ma tendresse : oui, que tous les biens de la vie me soient ôtés ! je ne demande que cette heureuse certitude : elle fera seule ma félicité. —

Lady Anne lui prouva que la lettre

étoit de l'écriture du Comte de Carbeny , père de Mylord. Le fait ayant été bien éclairci , Aspasia ne pouvoit contenir toute sa joie. M. Travers demanda ses chevaux , sa voiture , prit la route de Londres. Je ne laisserai pas mon neveu , dit-il , livré plus longtemps à son chagrin ; certes , non , & assurez - moi que vous le recevrez bien.

Nous nous presserons plus que le Romancier , & nous nous hâtons d'amener , au château d'Hanbury , M. Travers & Mylord Derville ; faisons-le tomber bien vite à deux genoux devant Aspasia , & qu'il lui dise : ce seul moment efface toutes mes peines. — J'ai trop souffert , lui répond-elle , en vous croyant coupable , pour ne pas me trouver heureuse dans l'instant où je puis vous rendre mon estime , je ne puis pas dire mon cœur : hélas ! vous l'avez toujours possédé , malgré les vains efforts de ma raison.

L'arrivée de Mylord Derville , & la nouvelle de son prochain mariage avec Aspasia , furent bientôt répandues dans tout le canton ; ils reçurent

de toutes parts les compliments les plus tendres & les plus sincères. Aspasia étoit trop aimée pour qu'on ne partageât point son bonheur.

Nous prions maintenant nos Lecteurs de revenir sur les premières pages de notre Extrait ; nous avons à lui faire connoître ce jeune homme qui s'étoit écrié , en voyant Aspasia qui donnoit l'aumône à un vieillard : *Le charmant visage !* & qui avoit emporté ce charmant visage tout entier dans son cœur. Eh bien ! ce jeune homme , c'est Derville : c'est-là qu'il avoit commencé d'aimer ; c'est lui qui avoit consacré ce moment , en rendant heureuse une honnête & pauvre famille ; son secret ne lui étoit jamais échappé. L'occasion , nous l'avons déjà dit , qui sert si bien l'amour , l'avoit rapproché d'Aspasia par des coups inattendus. Eh ! si un peu de hasard n'entroit dans les rencontres amoureuses , que seroit donc l'amour ? nous n'oserions le prononcer : il perdrait plus de la moitié de sa félicité.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le volume de la *Bibliothèque Universelle des Romans*, pour le mois de Mai de la présente année. J'ai trouvé que le fonds des Ouvrages qui composent ce Recueil, étoit intéressant, que les analyses étoient bien faites, & les notes curieuses. A Paris, ce 30 Juin 1787. SÉLIS, Censeur Royal, Professeur d'Eloquence, des Académies de la Rochelle, Orléans, Amiens, Berlin, &c.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS;

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue, avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

JUIN 1787.



A PARIS,

AU BUREAU, Place Saint-Michel, au coin de la rue St.-Hyacinthe, pour Paris;

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Française, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

ALPHABET

THE ALPHABET

OF THE ENGLISH LANGUAGE

AND THE PRINCIPLES OF GRAMMAR

AS THEY RELATE TO THE

TEACHING OF THE ENGLISH LANGUAGE

IN SCHOOLS AND COLLEGES

AND IN THE TEACHING OF

THE ENGLISH LANGUAGE

IN THE TEACHING OF

THE ENGLISH LANGUAGE

IN THE TEACHING OF

THE ENGLISH LANGUAGE

IN THE TEACHING OF

THE ENGLISH LANGUAGE

IN THE TEACHING OF

THE ENGLISH LANGUAGE

IN THE TEACHING OF

THE ENGLISH LANGUAGE

IN THE TEACHING OF

THE ENGLISH LANGUAGE



BIBLIOTHEQUE

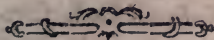
UNIVERSELLE

DES ROMANS.

L'INNOCENCE

RECONNUE;

PAR le R. P. RENÉ DE CERIZIERS,
*de la Compagnie de Jésus, dernière Edition,
revue par l'Abbé RICHARD,
Censeur Royal, petit in-12, imprimé
à Troyes en 1723.*



LE P. Ceriziers, Jésuite, est peu connu des Biographes; mais le Peuple, & même les âmes sensibles, qu'on doit toujours distinguer du vulgaire, connoissent & lisent avec plaisir sa *Vie de Sainte Geneviève de Brabant.*

Nous avons cru , en faisant l'Extrait de cet Ouvrage , devoir supprimer les détails de plusieurs merveilles qu'on y donne pour très-authentiques. Fidèles à notre plan , nous abrègerons ce qui ne contribueroit pas à entretenir l'intérêt , la première des qualités qu'on exige dans les productions de ce genre ; & des prodiges qui exciteroient la discussion , nuïroient sans doute à notre projet.



CLOVIS n'étoit plus ; & ses indignes successeurs dormoient en paix sur le trône des lis , lorsque l'illustre maison de Brabant s'accrut d'une jeune princesse qui reçut à sa naissance le nom de Geneviève ; le Ciel l'avoit comblée de ces dons charmants , si capables d'influer sur le sort des femmes , & si rarement la source de leur bonheur. La grace & la beauté sont les bienfaits de la nature ; l'humble piété , la douce bienfaisance , la pudeur naïve & la vraie modestie furent les heureux fruits d'une éducation soignée ; Geneviève réunit à tous les

attraits qui font chérir son sexe , ces vertus aimables qui le font adorer ; ses premières années s'écoulèrent en paix dans les tranquilles occupations que dirigeoient les tendres soins d'une mère attentive. Aucune ombre de chagrin n'avoit altéré la sérénité de ses beaux jours , & la moindre atteinte des passions n'étoit entrée dans cette ame , le sanctuaire de la candeur *virginale*. Geneviève , à sa dix-septième année , faisoit les délices de ses parents & l'admiration de la province. Son esprit étoit plutôt sérieux qu'enjoué. Son humeur égale & douce avoit une légère pente à la mélancolie tendre qui caractérise & décèle les ames sensibles. Elle aimoit le repos , la méditation , la solitude. Peu empressée de plaire , elle fuyoit les regards du monde : plus éloignée d'aller au-devant des applaudissements , elle ne songeoit pas même à les mériter ; faire le bien étoit son unique desir & son unique satisfaction.

La beauté , jointe à la vertu , ne peut rester inconnue : bientôt la renommée prit soin de répandre les

louanges de la jeune Geneviève depuis les bords de l'Escaut jusqu'aux rives du Danube : la belle princesse de Brabant étoit devenue le sujet de tous les entretiens, & l'objet de tous les vœux.

Parmi les chevaliers jaloux de lui rendre hommage, que sa réputation appelloit en foule à la cour de Brabant, on distinguoit Sifroi, né d'un sang noble; au pays de Trèves, & l'un des premiers seigneurs du Palatinat : une grande fortune relevoit en lui le mérite d'une naissance illustre; on vantoit son extérieur, à la fois intéressant & majestueux, sa générosité, sa douceur & sa bravoure signalée par de hauts faits d'armes; il possédoit, en un mot, tous les avantages qui pouvoient former un chevalier accompli.

Voir Geneviève, en devenir éperdument épris, brûler de lui offrir avec son cœur sa main, ce fut pour Sifroi l'affaire d'un moment; il attache sa gloire à céder à son amour, & il se détermine à faire la demande de la princesse.

Il seroit plus doux sans doute de lui plaire, plus flatteur d'en être

aimé, d'en recevoir l'aveu de cette bouche plus vermeille que le bouton de rose, ou de l'obtenir par un regard de ces beaux yeux où régnoit l'enchantement même; mais Geneviève est si modeste, si timide! c'est la fleur du matin que n'ont point encore altérée le plus léger souffle du zéphyr, le moindre rayon de soleil; Sifroi craint d'alarmer la pudeur; il craint d'effrayer une âme nouvelle & aussi pure que le jour; il n'ose parler de sa tendresse à celle qui l'a fait naître; moins embarrassé de s'adresser aux parents, il va trouver le père de Geneviève, & lui déclare qu'il sollicite la main de sa fille.

La demande du prétendant est accueillie. Sifroi, sans être un prince souverain, n'étoit pas un parti à dédaigner. Le prince de Brabant flatté de son alliance, accorde à ses desirs la belle Geneviève, qui suit en rougissant, & non sans laisser tomber quelques larmes, sa mère à l'autel; elle est enfin dans les bras de l'heureux Sifroi. Des fêtes, des tournois, des

danfes , des festins remplirent les jours qui suivirent cet hymen formé sous les auspices les plus flatteurs.

Il fallut enfin quitter la cour de Brabant. L'aimable épouse du Comte Sifroi accompagna son mari dans le pays de Trèves. *Saint Hidwige*, alors pasteur de cette grande ville, étoit parent de Sifroi : il accueillit les nouveaux mariés, leur donna sa bénédiction, & le jeune couple se rendit dans une terre où le comte faisoit sa résidence.

Une espèce de château fort, bâti sur une colline, sembloit commander à une vaste plaine, décorée par les riches présents de la nature, & les diverses habitations des vassaux, plusieurs tours élevées terminoient les différentes façades ; un fossé rempli d'eau vive, environnoit ce séjour comme d'un rempart difficile à franchir ; un pont-levis sur-tout qui ne s'abaissoit qu'avec peine, défendoit l'entrée ; un vaste parc qui sembloit être l'asyle de la douce rêverie, attenoit aux jardins, dont les extrémités

étoient baignées par les eaux d'une rivière poissonneuse, & couverte en tout temps de cygnes apprivoisés.

Telle étoit l'antique & noble demeure que Sifroi avoit reçue de ses peres : c'étoit , pour ainsi dire , le berceau de sa maison ; ce fut donc là qu'il conduisit l'aimable compagne que son cœur avoit choisie.

Ce couple fait pour connoître le bonheur, menoit une vie simple , innocente, telle qu'on nous représente le partage de l'âge d'or ; leurs jouissances n'étoient ni bruyantes, ni multipliées : aussi leurs peines, s'ils en éprouvoient, n'étoient pour un si beau ciel que des nuages passagers. Sifroi chassoit, montoit à cheval, appaisoit les querelles de ses vassaux, jugeoit & terminoit leurs différends. Geneviève de son côté présidoit à l'administration domestique, maintenoit l'ordre par une vigilance soutenue, goûtoit les douceurs de la vie champêtre ; elle cherchoit les malheureux, les visitoit, les soulageoit par ses bienfaits, & les réjouissoit par sa présence, autant que par l'intérêt qu'elle leur témoignoit ;

c'étoient là ses occupations, ses plaisirs. Les deux époux voyoient donc leurs jours s'écouler sans les compter ni les regretter, bien sûrs que le lendemain avec les mêmes devoirs ameneroit la même satisfaction.

Le temps qui fuit parmi les mouvements d'une vie agitée, laisse des traces de son passage : les grands plaisirs, les vives douleurs le marquent & le fixent dans la mémoire ; celui qui s'écoule dans le repos, au sein de l'innocence ; s'échappe d'un vol insensible. Le bonheur devient une habitude : c'est un doux sommeil qui porte le calme dans l'ame, & auquel on s'abandonne sans trop se rendre compte de ses touchantes sensations.

Deux années sont écoulées depuis que Geneviève & Sifroi sont dans cette espèce d'enchantement ; à peine songent ils que leur félicité ait eu un commencement : mais la trompette s'est fait entendre, toute l'Europe est en armes.

Abderam, Roi des Maures, passé d'Afrique en Espagne, a fait la conquête des riches provinces de ce beau

royaume; son ambition ne s'arrête point aux Pyrénées : elle menace du joug le vaste empire des Gaules, & porte l'effroi jusques dans la Germanie. Déjà la crainte ou la perfidie l'ont rendu maître des provinces méridionales de la France; il a traversé en brigand la Guienne, la Saintonge, le Limousin & le Poitou, à la tête de quatre cents mille Sarrafins; il s'approche de la Loire; il va mettre le siège devant Tours.

Charles-Martel rassemble à la hâte le petit nombre de guerriers que la France peut opposer à cette effroyable multitude : douze mille chevaux, soixante mille hommes de pied se rangent sous sa bannière. Charles connoît la valeur Françoisë : il espère beaucoup de ses troupes; il attend plus encore du Dieu qu'il sert & dont il brûle de venger la cause.

Sifroi rougiroit de s'endormir au sein des voluptés, tandis que tout digne chevalier vole au combat pour le salut de l'Europe & pour le maintien de la religion; de si grands intérêts ont éveillé son courage : il convoque

ses hommes d'armes ; son équipage s'apprête ; le jour du départ est fixé.

Geneviève voit en soupirant disposer l'appareil de la guerre ; elle orne d'une riche broderie l'habillement de son époux ; elle attache à son casque un panache éclatant de plumes ondoyantes ; son cœur s'ouvre aux alarmes, à la crainte, à la douleur : un nombre de jours se succéderont , & elle ne verra point son mari ; l'image des périls certains , car elle n'a plus la douceur de douter , l'épouvante ; mais le devoir & l'honneur ont parlé , il faut obéir.

Le moment fatal est arrivé ; le comte, après les plus tendres caresses, les adieux les plus touchants, rassemble en présence de Geneviève tous les domestiques : il leur recommande l'obéissance & les égards pour sa bien-aimée ; prenant ensuite son favori par la main, il le présente à la comtesse : — Madame, je laisse à Golo le soin de vous distraire & de vous tromper sur les maux de l'absence ; sa fidélité & son desir de plaire à ses maîtres me sont connus Adieu ! Madame : je

vole où la gloire & la religion m'appellent; puissiez-vous ne point voir troubler votre bonheur, & par les soins de Golo adoucir les rigueurs d'une séparation qui sans doute sera encore plus cruelle pour un époux dont tous les vœux ne seront que d'être rendu promptement à tout ce qu'il aime !

Sifroi s'éloigne, à ces mots, & marche à grandes journées vers les rives de la Loire, où il doit trouver l'armée François.

Le camp de Charles-Martel étoit placé de manière que ses soldats avoient à dos les eaux du Cher & de la Loire, quatre cents mille Maures en face, & la victoire pour toute ressource.

Le comte arrive peu de jours avant la bataille qui devoit décider du sort de la France. Tout respiroit l'ardeur d'en venir aux mains. Le soldat fier de combattre pour une si belle cause, sous un chef invincible, s'enflammoit par ses discours, préparoit les haches, affiloit le tranchant des épées, ajustoit l'arc & la fronde. Charles visitoit les quartiers, distribuoit également l'or

& la louange , & donnoit à tous l'exemple du courage & de l'activité.

Le signal est donné. Le général parcourt les rangs ; il élève la voix , rappelle aux François leur antique vaillance , leur présente leur pays , leurs femmes , leur religion ; de longs discours feroient superflus. L'impatience brille dans tous les yeux : elle éclate , & l'on demande à grands cris la bataille.

Charles n'hésite plus ; il invoque le Dieu des armées ; on crie France & Saint Martin , & l'on marche droit à l'ennemi.

Cette immense armée de Sarrafins étoit fans ordre , fans discipline , surchargée d'un attirail de femmes , d'enfants , d'esclaves enlevés dans les provinces conquises. Hugues avec les Gascons , va par l'ordre de Martel attaquer le bagage , pendant que le général lui-même charge le front de l'ennemi. Le Sarrafin avare veut conserver son butin , se divise & se débande pour courir au secours des équipages. La voix des chefs n'est plus entendue ; le désordre & la confusion

se sont mis dans les rangs; Charles en profite en guerrier habile : il presse , enfonce , & disperse ceux qui lui font face; sa valeur & le destin de la France l'emportent. Abderam veut en vain rallier ses troupes effrayées : atteint d'une flèche lancée au hasard, il tombe , & sa mort est le signal d'une fuite générale. Le vainqueur furieux, massacre tout ce qui s'offre à ses coups; trois cents soixante-quinze mille Maures périrent; dit-on, dans ce combat fameux, qui décida de la fortune de l'Occident, & le délivra pour jamais de ce déluge de barbares qui sembloit devoir inonder nos contrées.

Charles, sur le champ même de bataille, reçoit les félicitations de son armée, & rend, à son tour, à la bravoure des soldats, les louanges qui sont dues au mérite, dans quelque rang que le sort l'ait placé.

Mais le reste des Maures s'est rallié sous Accupa, l'un de leurs rois, & l'on apprend qu'ils se sont emparés d'Avignon. Charles se décide à les poursuivre, & ne veut point prendre

de repos qu'il n'ait chassé de nos climats la race entière de ces infidèles.

Sifroi, dans la bataille, s'étoit distingué de tous les autres chevaliers; il avoit reçu du général les éloges les plus flatteurs; mais comblé d'honneurs & de gloire, il sembler n'en point jouir: son cœur gémit profondément d'une cruelle absence; il voit avec douleur qu'elle va se prolonger, qu'il est obligé de suivre Charles à la conquête d'Avignon; Sifroi enfin ne sait plus quand il pourra rejoindre sa moitié chérie; il veut du moins lui faire savoir le succès de nos armes; il députe un écuyer qui doit assurer Geneviève de sa tendresse, & lui remettre un anneau précieux enlevé à un roi Maure qu'il a tué de sa propre main.

A quoi s'occupoit Geneviève pendant l'absence de son époux? Elle passoit ses tristes jours dans la solitude, dans les larmes: elle comptoit les heures, les instants même, depuis que son cher Sifroi l'avoit quittée, pour courir aux combats; elle calculoit combien encore il devoit s'en écouler avant que son mari fût ramené

dans ses bras. *Laufroi* arrive, & la douce allégresse entre avec lui dans le château. Mille cris répètent : notre maître se porte bien ! les Chrétiens sont vainqueurs ! on embrasse *Laufroi* ; on court avertir la comtesse, qui vient palpitante de joie recevoir ces heureuses nouvelles. Hélas ! quelle amertume se mêle au plaisir qu'elle a ressenti ! de nouveaux dangers attendent son mari : cette vie précieuse sera encore exposée ! des sièges, des batailles se préparent sous les murs d'Avignon & de Narbonne ; une année, une année entière s'écoulera peut-être avant la fin de la guerre. La tendre Geneviève se réjouit & s'afflige à la fois : elle comble *Laufroi* de présents & de caresses ; à son départ, elle lui remet un magnifique baudrier sur lequel se voyoit le chiffre de *Sifroi* entrelacé avec le sien : elle-même a mêlé ses beaux cheveux au tiffu d'or & de soie, pour tracer ce symbole d'amour qu'elle a souvent arrosé de larmes. « Cher *Laufroi*, dit-elle à l'écuyer attendri, ne quittez point Monseigneur ; veille sur ses jours :

» je t'en conjure ! Ah ! tu ne fais pas , tu
» ne fais pas combien sa vie m'est pré-
» cieuse ! donne-lui ce gage de ma ten-
» dresse : il le portera pour l'amour
» de moi ; & quand tu le verras cou-
» rir aux dangers , quand il exposera
» sa tête aux coups des Sarrafins ,
» rappelle - lui Geneviève ; dis - lui :
» Mon cher maître , pensez à madame ,
» & ménagez votre vie , si vous ne
» voulez faire mourir trois personnes
» à la fois ».

Laufroi , de retour vers le comte ,
le rejoint près d'Avignon.

Geneviève reprend sa vie solitaire ,
l'espérance la soutient , & la vertu ainsi
que la piété la consolent. Hélas ! femme
infortunée , le crime & la trahison
veillent autour de toi !

Le perfide Golo , cet intendant ,
favori du comte , qui lui a confié
ses plus chers intérêts , Golo a osé
jetter les yeux sur la femme de son
maître ; scélérat adroit & réfléchi , il a
dissimulé sa passion criminelle tant que
Sifroi est resté auprès de son épouse.
Depuis le départ du comte , la crainte
d'un retour trop prochain le retenoit

encore : il voit que son absence se prolongera , la résolution du perfide est conçue , déterminée ; sa coupable ardeur s'enhardira jusqu'à éclater.

Geneviève , nous l'avons déjà offerte sous ces traits , avoit cette beauté douce qui gagne les cœurs , qui semble appeller les hommages ; mais la vertu , l'imposante innocence , brilloient sur son front ; le respect & la crainte venoient s'opposer aux transports que l'aspect de tant de charmes auroit pu faire naître ; on pouvoit , en l'approchant , former des desirs : mais osoit-on arrêter sur elle ses regards : il étoit impossible de s'abandonner aux promesses flatteuses de l'espérance.

Golo entre , un jour , dans l'appartement de la comtesse , décidé à se jeter à ses pieds , à lui découvrir ses sentiments : il s'avance , se rassure jusqu'à lever les yeux , voit dans ceux de Geneviève tant de modestie , dans son maintien tant de dignité , que tout son courage s'évanouit ; il tremble , cherche un prétexte , balbutie quelque excuse & se retire tout confus.

Le hasard lui fournit enfin l'occasion de se déclarer.

Dans une galerie du château, étoit une suite de portraits des aïeux de Sifroi & de leurs épouses ; le comte avoit fait venir un peintre pour travailler à celui de Geneviève, & l'ouvrage venoit d'être achevé ; le tableau, mis en place, attiroit tous les regards ; c'étoit moins la fraîcheur des couleurs & l'éclat d'une riche bordure qui le faisoit distinguer au milieu de tant de portraits, que la régularité des traits & le charme inexprimable qui résultoit de leur ensemble ; Geneviève elle-même se plaisoit à le considérer ; &, après l'avoir considéré avec attention, elle appelle Golo, pour lui demander son avis. — Ah ! madame, (lui dit l'amoureux intendant, voyant que la suite de la comtesse étoit trop éloignée pour l'entendre) si ce peintre eût eu mes yeux, il vous eût faite cent fois plus belle, ou plutôt telle que vous êtes. Geneviève, déconcertée par un compliment qui lui paroît franchir les bornes, ne fait que répondre. Golo, profitant de son

silence , continue : Examinez les traits charmants que cette foible image vous présente , & jugez , par le plaisir que fait une peinture inanimée , de la vive impression que produit en nous l'original.... Vous semblez étonnée , madame ! croyez-vous que je n'aie pas les yeux assez bons ou le cœur assez sensible pour rendre à la beauté l'hommage qu'elle mérite ? &... condamneriez-vous , madame , les effets d'une passion dont la cause est si belle ? — Vous aimez donc , Golo , lui dit la comtesse , feignant de prendre le change ? — Oui , madame , j'aime , j'idolâtre la plus aimable la plus adorable créature qui soit sous le ciel. — Et... ne peut-on savoir à qui s'adressent vos vœux ? Je desire fort que ce soit à quelqu'une des personnes sur qui je peux avoir de l'influence : je l'engagerois de tout mon cœur à vous être favorable. — Vous n'avez point daigné m'entendre , madame ! Eh ! qui puis-je aimer au monde que la charmante Geneviève ? Je l'adorerai toute ma vie , quand elle rejetteroit mon hommage.

Geneviève , indignée de tant d'im-

puissance, rougit de honte & de colère : elle prend enfin la parole : Insolent serviteur ! rendez grace à ma modération, qui m'empêche de châtier votre coupable audace, & qu'il ne vous arrive jamais de m'oser tenir de semblables propos.

Golo s'éloigne, la rage dans le cœur ; il a déjà médité sa vengeance ; mais avant de l'exécuter, il veut hasarder encore une tentative auprès de la comtesse.

Vers le soir d'une belle journée, Geneviève se promenoit seule dans un parterre voisin du château ; Golo l'aborde sous un prétexte ; & , après l'avoir entretenue quelques moments de choses indifférentes : Madame, (ose-t-il lui dire) enfin je le vois : vous voulez ma mort, & je suis prêt à la subir, puisque vous n'avez pour moi que du mépris ; mais que j'aie du moins la consolation de mourir par votre ordre : prononcez mon arrêt, & je vous prouverai, en l'exécutant, la vérité d'une passion qui méritoit d'être mieux reconnue.

Golo, (lui répond la comtesse) prétendez-vous abuser de mon indulgence ?

je veux bien vous en avertir : la patience a son terme. Si vous êtes encore assez hardi pour me parler de votre méprisable passion, j'en instruis sur-le-champ monseigneur, qui vous punira comme vous le méritez.

L'insensé domestique frémit de fureur ; il dissimule pourtant ; mais il jure en son ame la perte de la vertueuse comtesse, & il ne tardera point à y travailler.

Un cuisinier de Sifroi, par son intelligence, par sa sagesse & sa probité, s'attiroit les bontés de Geneviève, qui le distinguoit des autres serviteurs ; cette espèce de prédilection, avoit éveillé la jalousie : Golo, qui s'en étoit apperçu, se promet aussi-tôt d'en tirer parti ; la grossesse de Geneviève lui fournit un prétexte qu'il saisit avidement ; il affecte pendant quelques jours un air observateur & sombre ; on l'interroge, il ne rend que des réponses mystérieuses ; enfin, assemblant les principaux domestiques, il leur dit, en soupirant :

Mes amis, on trahit notre bon maître, & le crime est si public, que nous en serions complices, si nous

souffrions plus long-temps ce scandale. Ne voyez-vous pas (ajoute-t-il à ces gens étonnés) que madame la comtesse est enceinte? Sa conduite, ses regards, ses discours, tout ne vous révèle que trop qu'un misérable cuisinier souillé le lit de monseigneur. Pour moi, je pense que le malheureux a fait usage de quelque charme pour séduire madame; car je ne puis imaginer que, sans quelque sortilège, notre maîtresse eût daigné abaisser les yeux jusqu'à cette abjecte créature. J'ai voulu prendre votre avis sur cet objet; le mien, je ne vous le cacherai pas, est de jeter ce serviteur criminel dans un cachot; & de peur que madame ne l'en retire, il faudra se résoudre à lui faire garder à elle-même son appartement, avec les plus doux traitemens que puisse espérer une pareille coupable; cependant je donnerai avis à monseigneur du zèle & de la vigilance que nous avons apportés dans cette affaire. Je ne doute pas assurément, qu'il n'approuve notre conduite.

Tout, dans le château, étoit vendu à l'intendant, ou trembloit sous lui ?

on

on applaudit à son projet, & dès le lendemain même, on le mit à exécution. Drogan, l'innocent cuisinier, est donc plongé dans une prison obscure ; à peine daigne-t-on lui en apprendre le motif : il proteste de son innocence, il prend le ciel à témoin : on est sourd à ses cris.

Le traître Golo a le front d'entrer dans l'appartement de la comtesse, & de lui reprocher le crime dont il l'a faussement accusée ; Geneviève recule d'horreur & d'indignation ; sa colère n'effraie point le scélérat ; enfin ses pleurs ne touchent ni l'infame intendant, ni ses vils complices : elle est conduite à la tour, où les cris de l'infortuné Drogan percent les voûtes & viennent déchirer son cœur.

Personne, personne ne l'ose visiter ; & dans ce château où, la veille, elle commandoit en souveraine, aucune voix ne s'élève en sa faveur. Golo seul entre dans la tour, mais c'est pour accabler continuellement sa victime des récits de son odieuse passion, pour joindre les menaces aux prières,

Juin 1787.

B

pour se répandre en injures , pour se jeter ensuite aux pieds de celle , qu'un moment après , il insultoit de nouveau.

Dans l'extrémité du malheur , la foiblesse verse des larmes , la philosophie se roidit & se soutient avec effort , la piété seule s'élève vers un meilleur ordre de choses : elle se résigne en paix à la volonté du Tout-puissant qui l'éprouve ; elle fait que ses maux seront passagers , & que sa récompense sera éternelle. Geneviève , en proie à la plus horrible persécution , ne daigne pas même dissimuler : elle méprise hautement les promesses de son tyran , encore plus ses menaces , & l'accable de tout le poids de son indignation.

Au bout de quelques jours , une femme est introduite auprès de la comtesse , c'est la nourrice de Golo , sa vile confidente , l'infame ministre de ses plaisirs : elle vient mettre en usage cette dangereuse séduction qui fait si bien plier son sexe à des suggestions empoisonnées ; elle emploie tour-à-tour la flatterie , la pitié , la crainte & l'espérance : un regard foudroyant

où le mépris se mêle à la colère, est l'unique réponse de Geneviève.

Cependant le chagrin & l'insomnie ont avancé le terme de la nature : la comtesse ressent les douleurs de l'enfantement ; une seule femme, c'étoit la fille de la nourrice de Golo, lui rendoit quelques services ; elle accouche, aidée de son secours ; & l'enfant, enveloppé dans des lambeaux qu'offre le hasard, reçoit de sa mère le nom de Bénoni-Tristan.

La malheureuse Geneviève a, en quelque sorte, une nouvelle existence & un nouveau surcroît de maux : ce n'est plus pour elle qu'elle gémit, c'est pour la malheureuse créature qu'elle vient de mettre au monde, qui est née dans les larmes, que la honte, la misère & l'infamie attendent, elle recueillera les tristes fruits de la calomnie qui l'a flétrie, même avant sa naissance.

L'auteur, le barbare auteur d'une si cruelle destinée, ému cependant de quelque compassion, veut essayer d'obtenir par la douceur ce que la violence n'a pu lui procurer ; il se présente devant la comtesse : son air est humble,

sa démarche timide , ses genoux tremblants : il parle avec soumission ; avec respect même. Vains artifices : son aspect ne peut inspirer que l'horreur ; la comtesse , loin de lui parler , détourne les yeux , & toute la fureur du monstre s'est réveillée.

Sifroi ignoroit encore ce qui se passoit dans son château ; Golo prend le parti de l'en instruire. Deux mois s'étoient écoulés depuis l'accouchement de la comtesse , lorsque ce scélérat charge un messager d'apprendre au comte les amours supposés de Geneviève & de Drogon , ainsi que la dévotion des deux coupables , & il lui demandoit ses ordres.

Le comte , fidèle compagnon de la gloire & des travaux de Charles-Martel , l'avoit suivi , du siège d'Avignon , à la prise de Narbonne ; il avoit eu part à la défaite d'Ameré , roi des Maures , qui , voulant venger Abdéram , périt avec tous les siens sous les efforts des François.

Cette journée si glorieuse , avoit coûté cher à la nation : une infinité de soldats , plusieurs officiers avoient

été tués ou blessés, & l'époux de Geneviève étoit de ce dernier nombre; retenu par sa blessure, il attendoit impatiemment, dans une ville du Languedoc, que sa guérison lui permît de rejoindre une épouse que l'absence lui rendoit encore plus chère.

Son cœur tressaillit de joie à l'arrivée d'un messager du pays de Trèves: mais qui pourroit exprimer la rage & l'indignation dont le saisissent les affreuses nouvelles qu'il vient de recevoir? Il a peine à croire qu'il ait bien entendu: il fait répéter le messager; il l'interroge; il veut savoir enfin tous les détails, toutes les circonstances de cette infame trahison. Celui-ci répond suivant les instructions du perfide Golo. Quand Sifroi demande depuis quel temps la comtesse est accouchée: — Depuis un mois, monseigneur; c'étoit-là le chef-d'œuvre de la calomnie; Sifroi étoit parti depuis près d'onze mois: il se rappelle les époques, & son déshonneur lui paroît démontré.

Va, (dit-il au messager) remercie Golo de ses soins, & charge-le... de toute ma vengeance: que la malheu-

reuse qui m'a outragé demeure enfermée jusqu'à mon retour ! que personne sur-tout ne l'approche ! je veux , je veux moi-même la confondre , la punir , que son vil complice expie , dans les tourments , l'énormité de son crime... Hâte ton voyage , je suivrai de près tes pas , & je traiterai comme coupables ceux de mes serviteurs qui n'auront pas exécuté mes ordres.

Le malheureux cuisinier , empoisonné par les soins de Golo , ne tarda pas à mourir : mais son sang ne suffit point au plus détestable de tous les hommes ; & , pour consommer son ouvrage , il lui faut encore plus d'un crime.

Il marche au-devant du comte , & l'attend à Strasbourg ; près de cette ville étoit une femme célèbre par son art dans la nécromancie ; elle prédisoit l'avenir , faisoit retrouver les effets perdus , donnoit des philtres amoureux , guérissoit les maux incurables ; on admiroit sa science ; on redoutoit sa malice ; elle étoit crainte & visitée de plusieurs lieues à la ronde.

Golo va trouver l'espèce de magicienne : elle étoit sœur de sa nourrice, & depuis long-temps vendue à ses intérêts : il lui prodigue l'or, & l'instruit de ce qu'elle doit dire à Sifroi, s'il vient la voir.

Le paladin, à peine remis de sa blessure, s'étoit mis en route ; la honte & toute la rage de la jalousie le consumoient ; il aime encore éperdument, il idolâtre celle qu'il croit infidèle : mais son amour accroît sa fureur & redouble ses tourments ; Golo s'offre à sa vue, verse des larmes ; il plaint son cher maître, & semble vouloir le consoler ; le comte l'interrogeoit sans cesse ; & Golo craignant de se couper dans ses réponses, lui propose enfin de consulter une magicienne, qui le rendra témoin de tout ce qui est arrivé au château.

Sifroi ne peut résister à la curiosité qui le presse (1) : il se rend vers la

(1) Que le lecteur ne soit point étonné de voir un homme du rang de Sifroi recourir aux connoissances prétendues de la sorcellerie : c'étoit la maladie d'esprit de ces

nuit, avec Golo, dans une maison écartée, où la forcière faisoit sa demeure; le comte expose un métal séduisant à ses yeux, & l'engage à lui présenter ce qui s'est passé pendant son absence; la rusée vieille refuse long-temps, proteste de son ignorance; elle irrite par la résistance les desirs du comte, qui redouble ses dons & ses prières. Cette femme, feignant de se rendre, prend Sifroi par la main, & le mène avec Golo, dans un souterrain pratiqué sous sa cave, & dont elle dissipe l'entière obscurité à l'aide de deux chandelles dégouttantes d'un suif verdâtre; elle trace, avec une baguette, deux cercles magiques, dans lesquels elle fait entrer Sifroi & son confident; ensuite elle place, au fond d'un vase plein d'eau, une espèce de miroir, & prononce, d'une voix rauque, quelques mots inintelligibles; ses yeux sont étin-

temps; & aujourd'hui dans notre siècle de lumière, il y a encore des cerveaux affectés de ce mal: il est vrai qu'ils n'osent l'avouer.

celants ; les cheveux se hérissent sur la tête ; elle tourne trois fois autour du vase , souffle autant de fois sur l'eau qu'il contient , & appelle le comte qui s'incline & jette les yeux sur le miroir ; il apperçoit distinctement son château ; il soupire , en reconnoissant l'appartement de sa femme ; il est minuit : tout semble reposer dans l'enceinte de ces murs ; une porte s'ouvre : un homme en sort avec précaution ; Sifroi reconnoît Drogan : il le voit monter par un escalier dérobé , à la chambre de la comtesse ; elle-même lui en facilite l'entrée. O honte ! ô fureur ! elle l'embrasse , elle reçoit ses caresses... L'époux indigné ne se possède plus : il brise , d'un coup de pied , le vase magique , & sort , en rugissant de fureur , de cet antre infernal.

La perte de la comtesse est jurée ; mais Golo , qui appréhende l'effet de ses regards & de ses discours sur le cœur de son mari , persuade au comte qu'il ne doit point la revoir ; il vient même à bout de le déterminer à s'en défaire secrètement pour éviter l'éclat ;

le trop crédule Sifroi approuve ce dessein, & en remet entièrement à Golo l'exécution. Le machinateur de tant de crimes est de retour au château : il jouit déjà de sa vengeance, & ne peut dissimuler sa joie ; il fait part de son secret à la nourrice : l'indiscrete confidente le révèle à sa fille, qui, touchée des malheurs & de la résignation de la vertueuse comtesse, vient toute en pleurs lui annoncer que sa mort est résolue.

Geneviève, sans murmurer, leve les yeux au ciel & se soumet à son sort : mais que deviendra son enfant ? C'est ici que la tendresse, toute l'ame d'une mère s'est déployée. — Madame, il doit mourir avec vous. A cet excès de barbarie, le courage de la comtesse l'abandonne ; elle baigne de pleurs son malheureux fils, invoque de ses cris le suprême Protecteur de l'innocence. Bonne fille, dit-elle à celle qui lui avoit appris cette nouvelle, toi que j'ai vue seule sensible à mes maux, aies pitié de la plus à plaindre des femmes. Je ne te demande qu'un léger service, & Dieu, Dieu t'en saura gré,

va dans un cabinet voisin de mon appartement : tu y trouveras de l'encre & du papier, tâche de me les apporter en secret. Des bijoux sont auprès, prends-les, prends, ma chère enfant... tout ce que je possède pour ta récompense.

La jeune fille court & revient avec ce que la comtesse demandoit : elle trace à la hâte un billet, qui, par le même moyen, est déposé dans le cabinet de son mari.

Le jour commençoit à peine à paroître, lorsque deux hommes inconnus à Geneviève viennent, par ordre de Golo, la faire sortir de la tour : elle prend dans ses bras son cher Tristan, & marche au milieu de ses bourreaux ; un charriot couvert l'attendoit à la porte : avant d'y monter, l'infortunée tourne la tête vers le château : son cœur est prêt à se briser de douleur : — « Adieu donc ! (dit-elle » en soupirant amèrement) adieu » théâtre de mon bonheur & de mes » infortunes ! Quand Sifroi reviendra » dans cette enceinte , que ces lieux » lui rappellent mon souvenir ! ah !

» puissent ces murs que j'atteste,
» prendre la parole, & le convaincre :
» de mon innocence ! » On la presse
de partir : elle jette encore un regard
douloureux, étend la main. — Adieu !
adieu pour jamais !

Après une heure de marche dans
la forêt, on parvient à un endroit où
le bois plus épais rendoit le passage
du charriot impraticable : Geneviève
descendue est conduite au travers des
ronces & des halliers, sous une espèce
de voûte que forme un rocher cou-
vert d'ifs & de cyprès : c'est là qu'elle
doit subir son sort ; un de ses guides
a déjà saisi l'enfant, il a déjà levé, pour
le frapper, le cimeterre dont il est
armé : Geneviève précipitée à ses
pieds, les embrasse, s'écrie, demande
pour toute grace de mourir la pre-
mière : on ne leur a pas ordonné de la
faire mourir deux fois : — Ah ! si vous
êtes père (dit-elle au barbare attendri)
si vous êtes père, foyez, foyez touché
des larmes d'une mère ! du moins
n'égorgez pas son fils devant ses yeux !

O pouvoir des larmes, des larmes
maternelles ! empire irrésistible de la

beauté suppliante ! — Non, s'écrie l'un des bourreaux, en jettant loin de lui son poignard, je n'aurai jamais le courage d'ôter la vie à une si touchante créature : achève l'ouvrage (dit-il à son camarade) si tu as la force, & prends seul la récompense. — Mais pourquoi (dit l'autre) la ferions-nous mourir ? Laissons vivre la mère & l'enfant : peut-être un jour nous saurons-nous gré d'avoir eu quelque compassion. — Tu as bien raison, tu as bien raison : il n'est pas possible d'exécuter de semblables ordres. Vivez, (dit-il, se tournant vers la comtesse) mais songez que votre vie & la nôtre dépendent du secret, & cachez-vous si bien dans ces vastes forêts, qu'on ne sache jamais si vous êtes encore au monde.

Les émissaires de Golo retournent vers leur maître : la langue d'un jeune chien qu'ils lui présentent, au lieu de celle de Geneviève, qu'il leur avoit demandée, lui donne lieu de croire que sa vengeance a été satisfaite.

La comtesse, rappelée à la vie dont elle avoit déjà fait le sacrifice, s'empresse de s'enfoncer dans la forêt, aussi

vîte que l'épaisseur du bois & sa propre foiblesse lui permettent de marcher : la frayeur anime son courage , lui donne des forces , & lui fait oublier ses besoins : mais la nuit qui s'approchoit , la contraint de s'arrêter ; l'obscurité redoublée par les branches qui la couvroient , le silence qui règnoit autour d'elle , lui font éprouver un frémissement involontaire ; nul abri ne se présente pour passer cette nuit fâcheuse. Déjà le froid & la faim se font sentir ; Geneviève assise sur une mousse fraîche , dont la terre est couverte , prend son fils dans ses bras , le réchauffe , le caresse , le nourrit ; cependant tout l'épouvante : la feuille agitée par les vents , le bourdonnement d'un insecte , le vol de quelque oiseau nocturne , le moindre bruit , le moindre mouvement la fait tressaillir : mais le Tout-puissant veilleoit sur elle ; sa Providence écarte les brigands , éloigne les animaux nuisibles ; bientôt Geneviève sent fermer sa paupière appesantie ; un doux sommeil vient rafraîchir ses sens , & lui faire oublier ses maux. L'innocence & la vertu ne sont donc pas entièrement en proie au succès du crime !

Le sentiment de la douleur attend le malheureux à son réveil : il renaît au point du jour, dans l'âme de l'infortunée Geneviève, qui se hâte de se remettre en marche, tenant toujours son enfant dans ses bras, & ne cessant de jeter les yeux de tout côté. Les besoins de la nature, ces besoins si simples, si peu nombreux, contre lesquels sa main prodigue a su pourvoir tous ses enfants, se font éprouver à la comtesse de Brabant, & elle ne sait comment les satisfaire; il lui faut une retraite, & de quoi soutenir sa malheureuse existence; déjà son sein épuisé ne peut plus fournir à son enfant le suc destiné à le nourrir : c'est du sang & non du lait qu'elle en tire, après les derniers efforts. Dieu bienfaisant ! s'écrie-t-elle avec amertume, vous qui nourrissez les petits des oiseaux, qui entreprenez la vie de tout ce qui respire, permettez-vous que ce malheureux enfant périsse; s'il avoit du moins une goutte d'eau, une seule goutte d'eau ! N'aura-t-il échappé à ses bourreaux que pour succomber à une mort aussi cruelle ?

Elle s'arrête après cette courte &

fervente prière, & détournant les yeux pour ne pas voir son enfant qui se débattoit sur la poussière, elle s'en éloigne de quelques pas, & elle-même est prête d'expirer : un bruit léger se fait entendre; Geneviève sort de son accablement mortel : elle écoute : elle croit reconnoître le murmure d'un ruisseau : elle court, voit effectivement un filet d'eau limpide qui s'échappoit des racines d'un vieux saule; elle pousse un cri de reconnoissance vers le Ciel, retourne, ou plutôt vole à son fils, le désaltère, & après un moment de repos, elle essaie de trouver quelque abri près de cette source précieuse.

Le terrain dans cet endroit étoit inégal & pierreux; des pointes de rochers sortoient de toutes parts entre des châtaigniers aux rameaux desséchés & de chétifs arbrustes qui sembloient exposer l'image de la stérilité; à peu de distance, deux énormes pierres jointes par le sommet, & adossées au côteau, formoient une voûte assez spacieuse, sous laquelle Geneviève en entrant, marqua aussi-tôt son domicile.

Cependant la faim augmente : quelques fruits sauvages frappent les re-

gards : elle se hâte d'y porter la main , & d'en manger : le besoin les lui fait trouver délicieux , quoique dans une autre circonstance ils lui eussent paru acides & amers. En achevant ce repas frugal , elle entend un mouvement semblable à celui d'un cheval marchant dans l'épaisseur d'un bois : avant qu'elle ait eu le temps de se rendre compte de la cause & des effets de ce bruit , une biche sort tout-à-coup d'un taillis , & assez près de la grotte , sur le devant de laquelle étoit l'enfant : elle le voit , s'en approche , le flaire doucement & lui présente la mamelle , que l'enfant saisit avidement.

La mère est dans l'extase de ce spectacle , & la biche qui l'apperçoit n'en est point effrayée ; Geneviève lui tend une poignée d'herbes fraîches : l'animal les prend de sa main , se laisse flatter , caresser , & s'éloigne sans précipitation.

Cette nuit fut bien moins pénible que la première : Geneviève est rassurée sur la situation de son fils ; le secours qu'il a reçu , l'a , en quelque sorte , ranimé ; la mère s'arrange de son mieux

dans la grotte & s'endort, en rendant graces à la Providence, & bénissant sa bienfaisance miraculeuse.

La comtesse en s'éveillant voit arriver l'officieuse biche : elle lui redouble ses caresses, & Tristan reçoit le doux fardeau dont l'animal cherchoit à se soulager ; bientôt un commerce de soins, de caresses & de bienfaits s'établit entr'eux ; l'obligeante nourrice vient, chaque matin, apporter son tribut journalier : on lui donne en retour quelques tendres bourgeons, qu'elle paroît manger avec reconnoissance, & quelques baisers dont elle semble connoître le prix (1).

(1) Nous ne pouvons nous refuser au plaisir de faire part à nos lecteurs d'une observation que fait à ce sujet le P. de Ceriziers.

« On demandera peut-être, dit-il, pour-
» quoi Dieu s'est ordinairement servi de bi-
» ches pour nourrir ses serviteurs dans les
» déserts ?...

» Ceux qui ont écrit sur les secrets de la na-
» ture, disent que la biche ne faonneroit
» jamais, si le ciel ne servoît de sage-femme

Geneviève a banni enfin toute crainte sur la vie de son fils & sur la sienne , qui l'intéressoit beaucoup moins ; mais son chagrin ne se dissipe

» à la naissance de son fruit par un puissant coup
» de tonnerre. Delà nous tirons deux belles
» connoissances : 1°. que ce n'est point de mer-
» veille si le cerf est timide , puisque c'est la
» crainte seule qui le met au monde... 2°. La
» difficulté que la biche a de produire son
» fruit , ne vient que de sa grandeur : d'où il ar-
» rive que le faon , ayant suivi sa mère peu de
» temps , la quitte pour aller aux viandes....
» La biche ayant trop de lait , se fait souvent
» tirer aux autres animaux , pour se soulager ;
» Dieu , qui lui a donné une inclination pour
» son intérêt , s'en sert quelquefois pour notre
» nécessité , la poussant , par un secret ins-
» tinct , à nous être prodigue d'un bien qui
» lui seroit dommageable ».

Nous ne garantissons point assurément les découvertes physiques du P. de Ceriziers ; & il n'est pas besoin de s'appuyer de semblables miracles pour établir la bienfaisance prévoyante & universelle de l'Être suprême.

pas avec les inquiétudes : l'image de son époux armé contre ses jours, & qui l'a condamnée sans vouloir l'entendre, est sans cesse présente à ses yeux ; elle pense avec désespoir que sa mémoire est flétrie, que son nom est en horreur ; elle regarde tristement le malheureux fruit de ses chastes amours : le fils de Sifroi, pour qui tant de bonheur & de gloire sembloient préparés, est destiné à traîner dans les déserts une existence solitaire & misérable ; il n'aura ni famille ni patrie ; il ne verra jamais l'auteur de ses jours, & cependant les méchants sont heureux ! Golo triomphe !... O Sagesse éternelle, ose quelquefois dire Geneviève, dans son cœur, feroit-ce là le prix que tu promets à la vertu ? Et ne verserois-tu que pour les scélérats le bonheur sur la terre ?

A ces accès de désolation succèdent bientôt les larmes & les prières, qui conviennent mieux à l'ame douce & sensible de Geneviève ; la flatteuse espérance n'est pas pourtant encore éteinte au fond de son ame ; elle se jette dans l'avenir, elle ne prévoit rien de certain & de fixe : ce ne sont que de vains présages qu'elle entrevoit : il y a des évé-

nements possibles, &, elle n'en sauroit absolument douter, Dieu sera touché quelque jour de tant de misère & de tant de patience.

Les mois, les années s'écoulent, & si les maux, en se prolongeant, n'ont pas diminué, ils sont devenus moins actifs par la sensibilité qui s'est émouffée. Le jeune Tristan prononce déjà le doux nom de mère; il suit par-tout les pas de Geneviève, qui se partage entre les soins qu'elle lui rend, & ceux qu'elle apporte à trouver des fruits & des racines, pour sustenter sa malheureuse existence.

Ces mets grossiers suffisent à la nourriture : l'expérience lui a appris à les découvrir, à les choisir, à les conserver; le temps & l'habitude ont endurci son corps aux injures de l'air & à la variété des saisons; les vêtements qu'elle apporta sont en partie usés de vétusté : mais elle est parvenue à supporter encore cette privation. Le ruisseau voisin, qui lui fut si précieux dans le commencement de son exil, sert à la désaltérer, & souvent elle se repose avec son fils sur les bords de cette source bienfaisante.

Là, se penchant, un jour, sur le crystal de la fontaine, Geneviève s'arrête à considérer dans l'eau son image réfléchie; elle se cherche en quelque sorte & ne se reconnoît point : ses cheveux en désordre flottoient sur ses épaules, & couvroient son visage hâlé par les vents & brûlé par la chaleur; ses yeux enfoncés avoient perdu leur doux éclat; son teint n'avoit plus ni brillant, ni fraîcheur; elle se pénètre avec effroi du changement que peu d'années ont apporté dans ses traits. Que de souvenirs, à cette vue, se réveillent en son ame! Songeons que ce spectacle s'offroit aux yeux d'une femme, & que son sexe a de la peine à se familiariser avec de tels objets; oui, la comtesse se retrace en soupirant les charmes qui lui gagnèrent le cœur de Sifroi; elle se rappelle les jours heureux de son enfance, son mariage, ses plaisirs, les innocentes occupations de sa vie champêtre : cette image du passé l'accable. Ah! s'écrie-t-elle, laissant couler un torrent de larmes, j'ai tout perdu! j'ai tout perdu! hélas! mon bonheur a fui ainsi qu'une vaine beauté qui n'existe plus! il ne reste,

ô ciel ! de Geneviève, qu'une ombre errante & malheureuse, que déjà la mort appelle ! ah ! mon fils ! mon fils ! où retrouveras-tu une mère ?

Sept ans sont passés depuis que l'épouse de Sifroi, séparée, pour ainsi dire, de l'univers entier, languit au fond des Ardennes ; au bout de ce long temps, elle sent ses forces diminuer ; sa foible constitution ne peut plus soutenir son fardeau d'ennuis ; le relâchement des fibres, la pesanteur de la tête, les douleurs dans les membres, un affaïssement général, tout lui annonce que sa fin est prochaine ; encore une fois elle verroit sans regret terminer une vie de souffrances & d'amertume : mais quel avenir déchirant ! elle va laisser son fils seul, sans appui, sans secours : pourrat-il seulement chercher, trouver sa nourriture ? S'il ne périt pas faute de soins, aura-t-il assez de prudence pour se cacher ?... échappera-t-il à ses ennemis ? Ces idées empoisonnent la consolation qu'elle avoit de mourir, tant elle est malheureuse ! Son esprit se trouble, son mal augmente, une fièvre violente se déclare, & Geneviève,

qui croit n'avoir plus que quelques moments à vivre , appelle son fils :
« — Mon cher Tristan , il faut
» nous séparer ! le ciel met enfin un
» terme à mes longues douleurs &
» me conduit au repos éternel.... Ne
» vous affligez pas , mon fils : mon
» bonheur va commencer ; si quelque
» chose l'altère , c'est la situation où je
» vous laisse : mais j'espère que Dieu ,
» qui vous a si miraculeusement con-
» servé , ne vous abandonnera pas au
» besoin. Continuez , mon fils , de le
» prier , de lui demander ses bontés ;
» malheureux ! vous n'avez point d'au-
» tre père ; mais pour les mériter , ces
» bontés , dont vous avez tant ressenti
» les effets , écoutez attentivement les
» derniers ordres de votre mère , &
» soyez exact à les suivre.

» Quand je ne serai plus , couvrez
» mon corps d'un peu de terre , dans
» cette même grotte , & hâtez-vous
» de quitter ces lieux... vous pleurez ,
» mon enfant ! ne vous laissez pas
» aller à la douleur ; non , ne me
» regrettez pas , mon cher Tristan ;
» au point de vous oublier vous-
» même ;

» même ; mais souvenez-vous quel-
» quefois de moi , de ma tendresse ,
» de mes soins pour vous. Tâchez de
» vous rendre au pays de Trèves :
» cherchez - y le château du comte
» Sifroi. Retenez bien ce nom , mon
» fils , il ne doit jamais sortir de votre
» mémoire ; épiez l'occasion de vous
» trouver sur les pas du comte ; &
» quand vous le verrez , jetez-vous à
» ses pieds , présentez-lui cet anneau ,
» qu'il reconnoitra sans doute ; & si , à
» cette vue , il se trouble , s'il vous de-
» mande de qui vous l'avez reçu , dites-
» lui , mon cher Tristan , que votre
» mère , en expirant , le remit entre vos
» mains ; qu'elle mourut sans murmu-
» rer , & sur-tout qu'elle mourut in-
» nocente. J'ose croire que Dieu vous
» inspirera & touchera le cœur de votre
» père en votre faveur. Adieu ! adieu ,
» mon fils ! puissiez-vous être plus
» fortuné que votre malheureuse
» mère ! »

Ce discours si touchant avoit achevé
d'épuiser les forces de Geneviève : une
sueur froide la saisit ; elle reste sans
mouvement : son fils , effrayé , pousse

des cris perçants , qui , répétés par les échos des rochers , vont frapper les oreilles d'un chasseur égaré dans la forêt.

Cependant Sifroi , de retour dans son château , restoit en proie à des foudres cuisants ; Golo cherchoit en vain à le distraire ; il multiplioit les efforts pour lui faire perdre , dans les plaisirs , le souvenir de son ingrate épouse. Peu-à-peu les fureurs de la jalousie se sont apaisées ; l'amour s'est réveillé avec toute sa force ; & le comte , se rappelant sans cesse la beauté , la candeur , la tendresse & la vertu de sa chère Geneviève , ne peut croire que tant d'excellentes qualités n'aient été que le masque de l'hypocrisie ; il commence à craindre d'avoir été trop crédule , trop vindicatif. Pourquoi a-t-il négligé de l'entendre ? il auroit vu la vérité dans ses yeux , dans son maintien ; mais c'en est fait , le mal est sans remède : il n'en reste plus que le remords : & le temps , d'accord avec Golo , travaille à en diminuer l'effet.

Il s'étoit écoulé trois ans depuis le meurtre supposé de la comtesse , lo

qu'un jour Sifroi , dévoré d'ennuis , & renfermé dans son cabinet , trouve par hasard , en feuilletant quelques papiers , le billet que la comtesse y fit glisser avant son départ ; il reconnoît les traits de cette main chérie ; & d'une voix tremblante , il lit ces tristes mots :

« Adieu , Sifroi , je vais mourir ,
» puisque vous le commandez. Je ne
» vous trouve point injuste , car sans
» doute vous me croyez coupable ,
» & cependant je proteste devant vous
» & devant Dieu , que je meurs pour
» vous avoir été fidèle. Le Ciel un
» jour vous fera peut-être connoître
» mon innocence , & vous regretterez
» alors d'avoir fait périr , sur un faux
» soupçon , votre épouse & votre en-
» fant. Vivez heureux , si votre con-
» science vous le permet ; je vous par-
» donne ma mort , oui , je vous la
» pardonne , & souhaite que votre vie
» soit moins triste que celle de l'infortu-
» née , mais innocente Geneviève ».

Sifroi , à cette lecture , semble agité des furies ; il maudit l'auteur de l'imposture ; il se maudit lui-même pour y avoir ajouté foi ; il s'arrache

les cheveux ; il se frappe ; il voudroit s'ôter la vie.

Golo entend du bruit : il vole à l'appartement de son maître , & l'observe par une ouverture : il le voit frapper du pied , marcher à grands pas ; il le voit reprenant le billet , qu'il relit à plusieurs reprises. Le scélérat croit devoir laisser passer l'orage ; & lorsqu'au bout de quelques jours , le comte lui montre cet écrit en lui faisant mille reproches , Golo s'étonne de ce que son maître se laisse abuser par des mensonges évidents. — Quel accusé ne sera pas innocent , si on veut l'en croire ? quelles preuves donne la comtesse en sa faveur ? suffit-il de nier son crime , pour n'être pas coupable ? Monseigneur en croira-t-il plutôt une déclaration intéressée , que le témoignage de tous ses domestiques , & celui même de ses yeux ? n'en a-t-il pas assez vu chez la magicienne , pour justifier sa vengeance ? Il devroit n'avoir aucun doute sur la conduite d'un serviteur zélé , & bannir toutes ces idées tristes & sombres qui l'affligent si mal-à-propos.

Sifroi ne fait que répondre, & pourtant il n'est pas convaincu : une voix secrète ne cessoit de crier au fond de son cœur, de lui reprocher qu'il avoit versé le sang innocent. Golo redouble d'efforts pour l'occuper & le délivrer de ces accablantes pensées; mais elles sont comme un fardeau qui pèse sur son cœur, & dont rien ne le peut soulager; pendant le jour, il fuit la société qui l'importune; il évite la présence même de Golo: elle le fatigue & le tourmente. Cet artisan du crime a quitté le château, & ne vient visiter, que par intervalles, le comte qui, après avoir passé les journées dans une espèce de solitude funèbre, est encore effrayé du silence de la nuit: ce chevalier, si connu par son intrépidité dans les combats, est agité de vaines terreurs: il se voit entouré de fantômes, d'ombres vengeresses, de hideux spectres; des figures horribles se présentent à lui dans son sommeil; Sifroi tremblant se réveille en poussant des cris; il appelle ses serviteurs; il se jette dans leurs bras; il les conjure de le défendre & de le délivrer.

de ces affreuses visions ; mais l'enfer, l'enfer est dans l'ame du méchant , & par-tout il traîne avec lui son bourreau.

Cependant l'infame magicienne , dont l'art funeste a fasciné les yeux du comte , a comblé la mesure de ses iniquités : elles ont éveillé la vigilance des loix. Arrêtée par ordre des magistrats , convaincue de maléfices & d'abominations , elle a reçu l'arrêt qui la condamne à la mort : dans ce moment terrible , où il n'est plus temps de dissimuler , elle craint de paroître devant Dieu , chargée d'un crime qu'elle n'a pas encore avoué : elle en fait la déclaration à ses juges , & convient que , toute coupable qu'elle est , elle n'a rien tant à se reprocher dans sa vie infectée de souillures , que d'avoir causé la mort d'une femme & d'un enfant , l'un & l'autre innocents. Elle raconte alors comment , par la séduction de Golo , elle a consenti à faire illusion à Sifroi , & comment elle a reçu de son crime un double salaire.

Le comte apprend bientôt cet événement : cette nouvelle , qui jadis l'eût

enivré de joie , le navre de douleur. Quelle horrible situation ! il a donc l'affreuse certitude qu'il a fait mourir injustement un serviteur fidèle , une femme adorée , un enfant l'espoir & le seul rejetton de sa maison. Mais Golo , Golo , doit subir la peine de sa scélératesse : il n'y aura point de supplice assez violent , de tourments assez longs pour lui faire expier tant d'horreurs.

Le comte , qui craint de perdre sa vengeance , en donnant l'alarme à ce monstre infame , cherche un prétexte pour l'attirer au château : une grande partie de chasse est indiquée , & Golo y est invité sans affectation. A peine a-t-il passé le pont-levis , qu'on le saisit , qu'on l'enchaîne & qu'il est conduit dans cette même tour où il a osé renfermer sa vertueuse maîtresse.

Sifroi veut que le châtiment soit public , & puisse à jamais effrayer les scélérats. Un repas somptueux est ordonné pour le retour de la chasse , & Sifroi , ordonnant le secret à sa suite , court au rendez-vous général donné aux chasseurs.

Il fuit la chasse , mais il a le cœur trop plein & l'esprit trop occupé pour y mettre de l'attention ou de l'intérêt. Tandis que le gros des chasseurs se précipite avec ardeur sur la trace du gibier qu'on a lancé, Sifroi laisse aller son cheval à l'aventure, jusqu'à ce qu'écarté de tout le monde, il n'entend plus, ni le son des cors, ni la voix des chiens, ni celle des piqueurs.

L'infortuné se livroit à la douloureuse image qui remplissoit tous ses sens; il s'entretenoit avec lui-même de son malheur, lorsque des cris aigus se font entendre à quelques pas de lui: ils ont l'accent de la désolation & paroissent implorer du secours: le paladin pousse son cheval vers le lieu d'où ils sembloient partir; il arrive au travers des halliers, à une espèce de caverne dans laquelle il entrevoit un enfant presque nud, qui redouble ses cris en l'apercevant. Le comte descend de son cheval, & après l'avoir attaché à une branche, entre dans la grotte, en demandant, d'un ton qui inspire la confiance à l'enfant,

quel sujet lui peut causer tant d'affliction ? celui-ci ne répondoit rien : il embrassoit , en pleurant , un amas de feuilles entassées au coin de la caverne , & sur lesquelles le comte vient à distinguer une créature pâle , agitée de convulsions , & se débattant , en un mot , dans les angoisses de la mort : saisi & touché jusqu'au fond du cœur de ce spectacle , Sifroi prend avec précipitation de l'eau dans sa main , la fait respirer à la mourante , qu'il a reconnue pour une femme : il la couvre aussi-tôt de ses habits , la réchauffe ; & tandis que l'enfant surpris le regarde , non sans marquer de l'embarras & même de la crainte , le chevalier voit avec joie que cette personne expirante a repris la connoissance : il voudroit l'interroger ; elle est trop foible pour lui répondre ; mais l'ame déjà pleine de reconnoissance : — Qui êtes-vous , dit-elle au comte ? daignez me l'apprendre : ah ! c'est le ciel , oui , c'est le ciel , je reconnois sa bonté , qui vous a envoyé pour secourir la plus malheureuse femme. Au doux son de cette voix ,

qui cependant étoit presqu'éteinte, Sifroi sent son âme profondément émue. — Mon nom, mon nom, dit-il, est... le comte Sifroi.... Le comte Sifroi ! interrompt Geneviève avec un cri ; & elle est retombée une seconde fois dans une défaillance totale des sens. Sifroi, toujours plus agité : Qu'ai-je entendu?... qu'ai-je vu?... Mon petit ami, s'adressant à l'enfant, n'ayez aucune peur : cette infortunée?... C'est ma mère, c'est ma mère, répond, en pleurant amèrement, l'innocente créature : elle est bien malheureuse, ma mère ! (allant se jeter dans ses bras) car elle pleure toujours ! & le comte portoit toujours ses regards sur la mourante. Ces traits défigurés, ce visage exténué, lui offroient quelque ressemblance... En ce moment une biche effrayée accourt vers la grotte, se jette à terre auprès de l'enfant, lui lèche les pieds, comme pour implorer sa sensibilité : celui-ci lui rend aussi-tôt ses caresses avec les graces si touchantes de son âge, & dit en les redoublant : C'est-là ma bonne nourrice,

Cependant vingt chiens s'approchoient , en faisant retentir l'air de leurs cris : les piqueurs sont à leur suite : toute la chasse arrive : l'enfant pousse des cris affreux. — N'appréhendez rien , mon petit ami , je prends votre biche sous ma protection , & en disant ces mots ; le comte défendoit , contre les chiens , l'animal tremblant , & en même temps il attachoit toujours plus ses regards sur Geneviève , que le bruit a rappelée à elle-même : elle veut faire un effort , se lever : elle ne peut que prononcer : Sifroi ! celui-ci ne cessant de l'examiner : — Seroit-il possible , s'écrie-t-il ?... le ciel m'auroit rendu.... — Votre épouse , & toujours fidèle , répond la comtesse , en s'écriant à son tour. Sur-le-champ Sifroi s'est précipité à ses pieds. — Geneviève.... Geneviève... que je revois ! ah ! femme adorable ! contemple à tes genoux le plus coupable.... le plus repentant des hommes : oui , je ne fus qu'un barbare , un monstre de cruauté , d'injustice.... ma vie entière ne suffira point pour réparer mon crime.... Geneviève !... serois-tu assez généreuse pour me

pardonner?... La comtesse, oppressée par l'excès du sentiment, ne peut que tendre à son mari une main défaillante, en signe de pardon & d'amour.

Que de telles situations sont au-dessus de l'art de la parole ! Seroit-il possible d'exprimer les transports des deux époux, tout ce qu'ils se dirent, leurs confidences mutuelles ? le moyen de peindre en effet l'ivresse de Sifroi, qui, mari & père à la fois, a retrouvé une femme & un fils ? Cœurs sensibles ! remplissez-vous de ce tableau si attendrissant : laissez couler dessus vos larmes, ces larmes si douces, si délicieuses, la première des jouissances de l'homme.

Un brancard fait à la hâte, & couvert de feuillages, sert à transporter la comtesse au château. Sifroi marchoit à ses côtés, en lui tenant une de ses mains. Il arrive, il déclare à tous ses domestiques, ses amis, ses vassaux rassemblés, quelle fut son erreur, & comment la Providence a pris soin de l'en retirer.

Pourquoi prolongerions-nous le

récit de leurs aventures? Geneviève aura bientôt dû sa guérison au retour heureux qu'elle éprouve; elle jouira d'un bonheur non interrompu. Sifroi, plein d'amour & de remords, réparera, par les plus tendres caresses, par les plus doux sentiments, les maux qu'avoit produits sa fatale crédulité. Le traître Golo, malgré l'intercession de la comtesse, qui voudroit, en faveur de sa félicité présente, lui pardonner son désastre passé, & dont il étoit l'unique auteur, Golo sera devenu la proie des oiseaux qui se disputeront ses membres écartelés. Le bonheur & la vertu vont désormais habiter ce château, que souillèrent si long temps la douleur & le crime. Laissons jouir nos époux réunis, & félicitons-les de ne plus fournir de lugubres sujets à nos pinceaux.

Le P. de Ceriziers ajoute à cette histoire celle de la mort de Geneviève, arrivée quelques années après; il nous assure que plusieurs miracles s'opérèrent à son tombeau, qui fut placé par Sifroi dans une chapelle élevée sur la grotte même qui avoit servi

d'asyle à Geneviève; il nous apprend encore que Sifroi se fit hermite, qu'il occupa en cette qualité cet endroit, & que son fils suivit son exemple: tous ces faits peuvent être très-vérifiables, mais étrangers à notre anecdote, ils présenteroient peu d'intérêt à nos lecteurs.



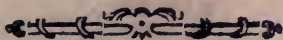
ALEXANDRINE

DE BA***,

O U

L E T T R E S

*DE la Princesse ALBERTINE;
traduites de l'Allemand; Paris,
in-12, 1786.*



⁸
JE suis persuadée, dit le traducteur (qui est une demoiselle) qu'on lira avec intérêt ce Roman, qui, pour parler plus exactement, est une histoire véritable; tout y est vrai : les personnages ont existé, & sont liés au cercle des évènements historiques qui embrassent la période de 1697 jusqu'à nos jours. Il n'en faut pas tant pour déterminer le degré de confiance qu'on doit à ce Roman, qu'il suffisoit de lire, pour s'y intéresser infiniment.

Voici un avant-propos de la princesse Albertine elle-même.

Je dois au public , à mon aïeule , à moi , le récit que je vais faire ; les détails naïfs qu'il contiendra seront sans intérêt , quand l'innocence trahie , la beauté délaissée , le courage persécuté , la vertu malheureuse auront perdu le droit de toucher le cœur des hommes. Non certainement , ajouterons-nous , non , ce droit n'est point encore prescrit ; les hommes savent s'attendrir sur des malheurs dont la cause est si pure. Encore une victime ! pauvre sexe ! Commençons.



C'EST pour vous , mon cher fils , que je prends la plume. Vous aurez un jour des enfants , une fille peut-être.... une fille ! c'est pour elle que j'écris. Vous lui remettrez cette correspondance. En apprenant tout ce qu'elle doit à sa bisaïeule , elle apprendra à se prémunir contre une sensibilité toujours funeste : aimer ! ce sentiment si doux , & qu'on nourrit avec tant de complaisance ! il faut.... qu'allois-je dire ? Non , qu'elle ne l'étouffe

point : malheureuse celle qui n'a jamais rien senti ! que de maux quand on aime un ingrat, quand cet ingrat est un méchant homme ! Votre fille saura du-moins que la beauté ne défarme pas toujours les méchants ; elle saura que l'amour-propre est une autre passion qui n'a point de limites : il les étend sans cesse, le plus souvent aux dépens de l'amour, aux dépens de l'amitié ; elle craindra d'élever ses yeux trop au-dessus d'elle ; car celui qui tombe à ses pieds, le premier de ses adorateurs, méconnoît bien vite celle qu'il idolâtroit ; une fois devenu heureux , il commence à rougir. Mais votre fille comptera peu de noms au-dessus du sien. Hélas ! la malheureuse Alexandrine n'eut pas tant de bonheur ! Elle avoit cependant reçu le jour d'un père & d'une mère dont l'origine étoit ancienne & très-noble : un monstre crut que c'étoit encore trop peu ; il étoit prince : il l'avoit oublié, il ne s'en ressouvint que quand il n'étoit plus temps. Tout étoit dit pour Alexandrine.

François-Guillaume de Ba** étoit

originaire de Furnes & descendoit d'une famille noble, qui, depuis un temps immémorial, versoit son sang dans les armées: &, par une de ces bizarreries que l'histoire renouvelle souvent, elle servoit sans avoir eu le bonheur de s'élever par des grades brillants; toujours attachés au service, les enfants succédoient aux pères, & sembloient avoir hérité de leur valeur, qui étoit presque l'unique héritage de famille. Combien de ces gentilshommes qui sont aussi vieux que la monarchie, & qui, le parchemin sur la table, humilient tant de princes; mais qui, ignorés, mal récompensés, jamais enrichis par des alliances financières, peuplent les chapitres nobles de leurs filles & de leurs fils, & meurent de faim sous des châteaux battus en ruine! Tous les chapitres, les premières maisons de Flandre s'honoroient de tenir à la maison de Ba*: les généalogistes la mettoient au-dessus de celle de T.... pour l'ancienneté.

François étoit parvenu, encore jeune, au grade de capitaine d'une

des cinq compagnies du régiment de Horne, créé autrefois par Charles V. Dans le même temps, dans le même corps, dans le même rang, servoit le prince Albert-Octave de Ti.... cadet d'une maison dont les chefs avoient toujours été plus avides de gloire que de richesses, & de laquelle cinq garçons & trois filles étoient appelés à partager le peu de biens que laissoient libres des substitutions géminées.

Réduit à *sa paie* pour se soutenir, Albert-Octave n'avoit pas l'imprudente hauteur d'un prince; il vivoit dans une franche intimité avec *ses camarades*, & sur-tout avec de *Ba*** son compatriote; mais tandis que celui-ci, non moins, & peut-être plus brave que lui, languissoit dans les postes honorables & pénibles de la simple milice, l'autre, à la faveur de ses alliances & de son nom, perça la foule & arriva aux grands emplois. On se souvint qu'il étoit petit-neveu de ce fameux comte de Tilly, généralissime de la ligue catholique en Allemagne, successivement vainqueur

de Mansfeld, des ducs d'Altembourg, de Weimar, d'Alberstad, de l'armée Danoise, le seul général que pût opposer Ferdinand à Gustave, malgré lequel Tilly prit Brandebourg, Magdebourg, Leipfick, & qui l'eût empêché de moissonner tant de lauriers dans la Germanie, si, blessé d'un coup mortel au passage du Lech, le va-leureux comte n'avoit, en mourant, délivré le héros Suédois de l'unique adversaire qu'il redoutât.

Albert-Octave prouva qu'il descendoit de ce fameux comte, par les actions de valeur qui le signalèrent au siège de Luxembourg. En 1689, l'évêque-prince de Liège le nomma général de la petite armée qu'il leva, pour se défendre contre les François. Il commandoit dans Liège, quand le marquis de Boufflers vint bombarder cette ville; il y donna des preuves de courage, d'intelligence, d'activité. Le marquis fut obligé de se retirer, après avoir perdu le temps en menaces & en efforts inutiles.

Charles II le rappella en Espagne l'année suivante, pour lui donner du

commandement en Catalogne ; mais la paix le réduisit dans un état d'oïveté, ainsi que le capitaine de Ba**. Celui-ci se retira avec son épouse à Anderlecht ; petit village près de Bruxelles, où il vivoit tranquille, s'occupant d'élever, selon son rang, Alexandrine sa fille, & Paul son fils.

Mais bientôt la guerre, qui embrasa l'Europe, vint l'arracher aux douceurs du repos ; nommé lieutenant-colonel, il se sépara d'une femme à qui des manières aussi nobles que son extraction, attiroient la considération universelle, & que ses aimables qualités faisoient adorer dans son domestique.

L'armée que commandoit le maréchal de Luxembourg, étoit celle qui, l'année précédente, avoit saccagé le Palatinat. Cette déplorable contrée fut de nouveau dévastée : le fer, le feu, y exercèrent leurs ravages affreux. Les possessions de de Ba** ne furent pas respectées. Il s'étoit épuisé pour faire la campagne ; les ressources manquèrent à son épouse ; ce triste état dura peu. Madame de Ba**

retourna avec sa famille à Bruxelles, où elle entretint, tant qu'elle y demeura, un équipage & le train convenable qu'exigeoit sa condition.

Ce fut dans ce temps-là qu'Albert-Octave vint habiter la même ville; il voulut revoir son ancien compagnon d'armes qui y étoit : le lieutenant-colonel s'empressa de le recevoir, lui présenta sa femme, son fils, sa fille; le prince lui promit d'avoir soin de son fils, de le pousser dans le service; il regarda sa fille, & se tut.

Alexandrine, brillante des graces de la jeunesse, tenoit encore de la nature tous les charmes de la beauté : elle devoit à sa mère les avantages d'une excellente éducation, & elle possédoit des talents. Les rares qualités de son ame, qui sembloient se peindre sur son front, ajoutoient un tendre intérêt à la surprise qu'excitoit l'éclat de sa figure. On ne croyoit que l'admirer encore, & déjà on l'aimoit.

Albert-Octave ne fut ou ne voulut pas résister à tant d'attraits; aimer fut le premier de ses soins, se faire aimer, le plus cher de ses vœux. Eh !

quel projet plus heureux pouvoit-il tenter ! Il étoit libre, la condition d'Alexandrine lui permettoit, & d'avouer ses feux sans honte, s'il parvenoit à la toucher, & d'acquitter, par le don de sa main, celui d'un cœur tout neuf. Rien sur la terre est-il au-dessus de la félicité qu'offre la douceur d'une union légitime avec un objet estimable ! les visites du prince se multiplièrent ; afin de les colorer de quelque prétexte, il proposa de prendre le frère d'Alexandrine pour page de guidon : son père le lui accorda ; cachant son ardeur sous le voile d'une affection respectable, il appelloit Alexandrine *sa jeune fille* ; mais le masque étoit transparent : monsieur & madame de Ba** eurent peu de peine à le percer ; tous deux lui firent des observations sur son assiduité singulière ; il leur ouvrit son ame, demanda leur aveu pour la recherche de leur fille, & obtint la permission d'entretenir avec elle une correspondance, qui, de son côté, fut aussi vive que passionnée.

Alexandrine répondoit avec toute

la réserve d'une jeune personne qui savoit tout ce qu'elle se devoit, peut-être la disproportion d'âge, celle de l'état du prince, contribuèrent-elles à la rendre timide & circonspecte. D'ailleurs, le sentiment que l'âge d'Albert-Octave devoit inspirer, n'étoit pas celui qui, pour un amant plus jeune, va, croît, se passionne, brûle, monte jusqu'au délire, & dicte ces lettres touchantes, ces lettres animées, qu'on ne peut lire sans la plus vive émotion. Alexandrine mêloit à son amour tant de respect, qu'elle le métamorphosoit, sans s'en appercevoir, en amitié, en estime, en une confiance paisible & durable; elle avoit déjà toutes les qualités qui font une épouse aimable & vertueuse, sans avoir possédé celles qui font une amante vive & exaltée; Albert-Octave paroissoit se contenter de cette mesure; l'épithète de *ma fille bien aimée*, dont il se servoit communément, n'étoit pas de nature à enflammer les sens d'Albertine.

L'avènement de Philippe au trône de Castille, éloigna Albert-Octave, obligé de se mettre à la tête d'un
corps

corps d'armée. Mais toutes les fois que les marches ou les campements de sa division lui permettoient de se dérober aux devoirs, aux soins du commandement, il voloît aux pieds de sa chère Alexandrine; il la voyoit, lui parloit, & ne la quittoit que pour lui écrire ou pour lui répondre.

Les hostilités les séparèrent. Albert-Octave joignit l'armée aux ordres du marquis de Bedmar, qui échoua au siège de Hulst, tandis que les ennemis, plus heureux, prirent Verloo. Le marquis, pénétrant le projet des confédérés, qui, appelés par les Liégeois, vouloient chasser les François que leur évêque avoit reçus, détacha, le 12 septembre 1702, le prince, avec six cents hommes, pour contenir la ville, où le maréchal de Boufflers parut vouloir camper. Mais ayant appris que le comte d'Athlone, à la tête des Impériaux, le duc de Marlborough à celle des Anglois, & Cohorn à celle des Hollandois, s'approchoient avec soixante mille hommes, il pourvut à son évacuation, & alla se poster à Tongres. Ce fut au
Juin 1787. D.

milieu de la confusion des partis & des désordres de la guerre, que le père d'Alexandrine mourut.

L'époque de cette mort changea les destinées d'Alexandrine. O si ce père brave & vertueux avoit vécu, Albert-Octave n'auroit pas trompé & la mère & la fille. C'est après cette mort, qu'il lui écrivit l'engagement suivant: *« Je promets, par ce mien billet, de me » marier avec mademoiselle de Ba** , » quand elle le voudra, & que cela pourra » s'exécuter ».* Le prince DE TILLY.

Le 3 Octobre 1702, il se retira de Liège avec cinq régiments de cavalerie & de dragons, après avoir renforcé la garnison des citadelles de deux bataillons d'infanterie & d'une compagnie de bombardiers. Il revint à Bruxelles, porté sur les ailes de l'amour & de l'ambition. Il apprenoit que Philippe V l'avoit nommé chevalier de la toison d'or, & que le prince de Bergues, gouverneur de la ville, doyen de l'ordre, devoit le décorer incessamment du collier.

Alexandrine fut aussi sensible qu'Octave, à la nouvelle faveur qu'il recevoit.

du Roi. Elle l'en félicita avec ce mouvement qui annonce le plaisir qu'on ressent de voir honorer celui qu'on estime. Elle consentit que son mariage précédât cette glorieuse journée. Il insista pour que la cérémonie en fût fixée au lendemain. Elle lui fit observer qu'il n'auroit pas le temps de donner, à un acte de cette conséquence, tout ce qu'il devoit avoir de solidité, qu'il falloit au moins employer un jour entier à se préparer, à obtenir les dispenses des formalités nécessaires. Il céda : mais il ne voulut renvoyer, qu'au surlendemain, le moment de son bonheur.

Dès le matin du 16 Octobre, il vit la mère d'Alexandrine ; tous les trois ensemble, ils concertèrent leurs démarches respectives, il sortit en disant qu'il alloit au palais de l'archevêque, pour lui demander la dispense de la publication des bans & la permission de se faire donner la bénédiction nuptiale par son chapelain. Le prélat ne fit aucune difficulté de tout accorder ; & le 17 Octobre 1702, entre six & sept heures du matin,

dans l'oratoire du prince, en présence de son valet de chambre, de son chirurgien, de la mère d'Alexandrine, & d'une jeune femme de chambre, un prêtre reçut la foi que ces deux époux se donnèrent ; il bénit le serment solennel qu'ils firent à Dieu d'être , pour le reste de la vie, l'un à l'autre ; ensuite il rédigea l'acte de célébration , qu'il remit en original entre les mains de l'époux, qui le garda, sous prétexte d'un secret nécessaire pour le moment ; son beau-frère, alors chef du département de la guerre, qui lui ménageoit à Madrid une place importante, ne lui auroit point pardonné cet engagement : telles furent les raisons qu'il donna toujours à la mère d'Alexandrine. Quant à la nouvelle mariée, pleine d'innocence, d'estime & de tendresse, elle se fût reproché comme un crime de douter de la probité & de l'honneur de son cher prince.

Albert - Octave passa l'hiver dans les enchantements d'un amour heureux. Son assiduité auprès d'Alexandrine, la liberté avec laquelle on le

voyoit s'introduire de jour & de nuit dans une maison qu'habitoit une veuve respectable; la fréquentation de la mère & de la fille au palais, où elles mangeoient le plus souvent; l'indiscrétion des témoins, firent bientôt percer le mystère du mariage, qu'il cachoit peu dans les Pays-Bas, où il ne lui importoit point qu'on en fût instruit, pourvu qu'il ne fût pas déclaré.

Alexandrine fut reconnue pour la femme d'Octave, par les deux frères de son époux. Elle avoit donné à ses gens la livrée de son mari. Passoit-elle devant les corps-de-gardes, les sentinelles lui présentoient les armes comme à leur commandante générale. A la cour, à la ville, seigneurs, prélats, magistrats, officiers, grands & petits, tous avoient pour elle le respect qu'étoit en droit d'obtenir la princesse de Tilly. Albert la traitoit lui-même de *princesse*. Voilà la princesse, disoit-il en annonçant sa présence.

Elle devint enceinte. Albert parut dans l'ivresse de la joie. Alexandrine ne partageoit point cette joie : il manquoit quelque

chose à son bonheur. Cet *incognito*, quelque transparent qu'il fût, la certitude que tout le monde avoit de son mariage, ne suffisoient point pour la rassurer. Elle suivoit de l'œil Albert-Octave, & ne le perdoit jamais de vue. Elle lui demandoit compte de tous ses sentiments ; elle vouloit toujours le voir dans le même état d'amour & d'ivresse. Hélas ! elle sembloit pressentir sa destinée, & savoir qu'elle n'en reculeroit la catastrophe, qu'autant qu'elle captiveroit son époux. Le retour de la belle saison éloigna Octave. Ciel ! combien ses adieux parurent froids à Alexandrine !

Comme vous m'avez quittée, cher prince, lui écrivoit-elle ! un départ ! une absence bien longue peut-être ! & je ne reçois, en dédommagement de toutes les peines que je vais souffrir, qu'un adieu stérile, mal prononcé, que des regrets légers ! vous étiez pensif, distrait : ce n'est pas moi qui vous occupois. Ah ! cher Octave, je tremble. Serois-je mère, pour être malheureuse ? votre enfant verra-t-il sa mère abandonnée ? Octave, ... je ne

fais... mais je tremble. Je vous ai toujours caché mes rêves ; ils sont tous affreux. Oui, je devois vous les cacher ; ils vous font une grande injure. Vous m'aimerez , Octave ? votre épouse ne tardera point à vous suivre ? Aimez-la ; Alexandrine n'a connu de l'amour & de l'amitié , que cette part de sensibilité que vous avez versée dans son cœur. Alexandrine ne sait aimer que vous & sa mère. O ma mère ! elle l'a voulu , elle m'a donnée à vous , toute à vous : Octave , soyez tout à moi : je porte un gage sacré de vos promesses & de mon état ». Albert s'excusoit ainsi : « Quelle raison avez-vous , ma fille bien aimée , pour croire que je cesse de vous être dévoué ? comment me faites - vous une semblable injustice , à moi qui ne pense qu'à vous aimer , qu'à vous conserver pour mon unique amour , jusqu'à mon dernier soupir ? Vous avez observé que j'étois pensif en prenant congé : hélas ! je n'en avois pour motifs que d'être dans la nécessité de vous quitter. Rassurez-vous , ma chère fille : soyez-moi fidèle , & vous trouverez en moi

un mari qui ne cessera de vous chérir. Donnez-moi de vos nouvelles ; si quelque chose peut diminuer la peine que me cause votre absence , c'est de recevoir de ces lettres où vous m'assuriez de votre affection. Bon soir , ma chère fille , pensez à moi comme je pense à vous , & comptez sur mon cœur ; car vous le tenez à vous de manière que jamais rien ne pourra le rendre inconstant.

Octave écrivoit uniformément , régulièrement : ses lettres consoloient Alexandrine qui avançoit dans sa grossesse , mais dont la santé s'altéroit. Elle écrivoit à son époux : « Je ne fais si à votre retour vous me retrouverez ; ma santé diminue de jour en jour. Si vous étiez là auprès de moi , votre présence me feroit oublier mes douleurs. Quelquefois je crains de vous revoir. Je ne suis plus si belle. Ah ! s'il étoit possible que la tendresse de mon époux s'évanouît avec ma beauté , quel malheur ! je ne le crois point. Je lui dirois , en lui présentant son enfant ; Octave , voilà ce qui m'a enlaidie. Octave ,

une épouse qui devient mère, peut-elle jamais enlaidir ? Ma laideur seroit dans l'absence de mon amour, dans l'oubli de mes devoirs. Ne crains pas que cette laideur du vice défigure jamais la tendre Alexandrine. T'aimer deux fois, parce que tu es mon époux, parce que je t'ai rendu père ; voilà la tâche de ton épouse : & toi, la tienne est réciproque ; tu m'aimeras deux fois plus. Qu'il naisse donc, cet enfant chéri ! qu'il ne déchire plus le flanc qui l'a conçu ; qu'il reçoive dans son heureux berceau, tes caresses, oui, tes caresses avant les miennes ! ce sera moi qui sentirai toute la douceur de celles que tu lui prodigueras. Cette pensée me fait verser des larmes. Qu'elles sont douces ! Ton enfant remue.... ah ! Octave, il te rend tous tes baisers. Reçois-les, & reviens au plutôt les rendre à sa mère.

Albert-Octave ne répondit point à cette lettre, mais il accourut ; il vit son épouse, l'embrassa, & retourna avec la même célérité à Bruxelles. C'est pendant son absence que je vins au monde (c'est toujours la princesse

Albertine qui parle.) O ma mère ! elle m'attendoit pour sa gloire & pour son bonheur, & je causai long-temps toutes ses infortunes & presque son ignominie. Aussi-tôt qu'elle put écrire à son mari, elle lui manda : il est né, cet enfant attendu ! c'est une fille, c'est le portrait de sa mère. Octave, ce sera deux fois moi que tu auras ; cette pensée me flatte : mais tu n'étois pas là ; ma tête n'a pu se reposer sur ta joue ; je t'ai cherché , je t'ai appelé avec des cris de fureur, tu n'y étois pas. O que je plains l'épouse qui donne un enfant à son mari absent ! J'ai voulu te le présenter, cet enfant ; c'est à toi qu'il appartenoit, après l'avoir offert à Dieu. Tu n'y étois pas.... la douleur, la fatigue.... je suis tombée dans un assoupissement profond. A mon réveil, j'ai demandé mon enfant, mon époux ; j'ai retrouvé ma fille.... mais toi.... tu n'y étois pas. Où est-il donc, me suis-je écriée avec douleur ? où est-il ? Ma mère me serroit dans ses bras ; ma fille a souri un moment à sa mère. Octave, viens, regarde, jouis : vois sourire ta fille....

tu n'y étois pas. O combien tu as perdu ! moi, quen'ai-je pas perdu ! sans ma mère, je n'aurois pas reçu la moindre caresse ; je n'aurois eu que de la douleur. Cet abandon me tue ; j'en repousse la pensée. Aime ta femme, aime une mère ; je sens avec orgueil la beauté de ces titres, ils ne prescriront jamais dans ton cœur : c'est moi & ma fille. Octave, souviens-toi qu'ici c'est moi & ma fille ». J'attends ta réponse.

Il écrivit & pria qu'on attendît son retour pour me faire baptiser. Il arriva en effet, & désigna la journée suivante pour cette cérémonie. Pendant la nuit, il reçut un courier du marquis de Canalets, qui lui donnoit rendez-vous sur le champ à Anvers. Il partit avec précipitation, laissant à mon aïeule l'ordre exprès de m'en faire baptiser en son nom. Le 12 août 1702, je fus baptisée dans l'église paroissiale de Bruxelles, & j'eus nom Albertine - Josephe, fille d'Albert-Octave de Tilly, général des armées d'Espagne, & d'Alexandrine-Josephe de Ba * *. Le curé sur l'extrait baptistaire mit en note qu'il

ne m'avoit point qualifiée *légitime*, parce que, quoique ma mère & mon aïeule l'eussent assuré qu'il existoit un mariage entre les parents, on ne lui en avoit point fourni la preuve authentique.

Ce fut la première fois qu'Alexandrine s'aperçut que les papiers de son mariage n'étoient point à sa disposition. Elle écrivit à son époux, en lui envoyant mon extrait de baptême. « Lisez la note humiliante que le curé a ajoutée à cet acte : elle flétrit ma fille, elle me tache. Vous ne l'avez point prétendu. Envoyez-moi au plutôt mon acte de mariage. Moi seule, c'est moi qui aurois dû en être dépositaire. Vous n'aurez rien de plus affectueux de moi aujourd'hui. Je suis fâchée. « Les écrits qui peuvent vous donner du contentement, répondit mon père, & vous préserver de tout souci, sont dans la cassette de ma secrétairerie. Desirez-vous savoir quelque autre chose, ô mon aimée fille » ?

Ce billet étoit laconique : mais il s'en excusa, en apprenant à ma mère que le marquis de Canals lui avoit

fait part que sans délai , il se rendit à Madrid , où Sa Majesté catholique vouloit lui donner des preuves de son estime & de sa confiance. Un voyage aussi subit acheva d'accroître les embarras d'un commandant déjà surchargé d'occupations. Il le témoigna à ma mère qui se plaignoit de son silence. Elle alla avec mon aïeule à Anvers où il les combla d'amitiés. Il enjoignit à ma mère de se retirer à Bruxelles , lui protestant que si dans six mois il n'étoit pas de retour , il l'appellerait auprès de lui. Après cette entrevue , il séjourna peu dans les Pays-Bas.

J'étois encore dans un âge trop tendre pour consoler ma mère. Hélas ! que sa vie étoit triste ! on la respectoit à Bruxelles ; on l'honorait ; mais son époux , mais ses lettres froides , mais ces papiers qu'elle avoit demandés & qui ne se trouvoient point ! Mon aïeule pénétra plus avant dans l'ame d'Octave , & lui écrivit : « Ma fille est votre femme : elle est d'un sang égal au vôtre : rien ne peut vous faire rougir d'être son mari , comme rien ne peut l'enorgueillir d'être votre femme.

Rien ne peut vous obliger à garder un plus long mystère : vous êtes le maître de vos actions, & celle de reconnoître publiquement Alexandrine pour votre épouse, ne vous attirera rien d'humiliant. Où sont donc les papiers qui constatent son état ? Pourquoi voulez-vous qu'elle ne vous suive point ? pourquoi n'est-elle pas présentée à Madrid ? vous me répondrez sur ces trois points : vous me répondrez, Octave.

Ma mère écrivit en même-temps à Albert, me tromperiez-vous ? qu'est-elle devenue cette cassette, ces papiers qui assurent mon état & celui de ma fille ? Je ne puis donc pas les avoir ? vous m'affligez, Octave, bon Dieu ! que vous m'affligez ! quels seroient donc vos motifs ? moi qui vous aime.... cette Albertine que j'embrasse si souvent pour l'amour de vous, & si souvent par vos ordres, quel est leur tort ? le nom de mari, ce nom si doux, quand il est joint à celui de père, qu'a-t-il de désagréable pour vous ? ou je me suis bien trompée, ou vous savez aimer. Qui pourroit vous attendrir,

vous attacher , sinon le bonheur d'être aimé de votre épouse , & d'aimer votre fille ! Pourquoi me tenir si loin , quand ma place est auprès de vous ? vos serments l'ont marquée d'une manière touchante. Tant de privations ne sont-elles point senties ? les dévorerais-je toute seule ? Ah ! malheureuse ! non , je ne veux pas me plaindre. Je vous attends , Octave , me voilà , appelez Alexandrine , son enfant est dans ses bras : ils attendent ; appelez votre fille , appelez votre épouse. Que suis-je maintenant ? rien , que par vous. Finissez cette incertitude , rapprochez les distances ; & si vous voulez me rendre heureuse , ne me parlez plus d'absence. « J'ai reçu , lui répondit Octave , votre lettre , ma fille bien aimée , & vos déplorations de n'avoir pu obtenir la cassette où étoient les écrits concernant notre mariage. Ce n'est pas ma faute , si mon frère l'a emportée avec lui ; mais pour remédier à tout , je vous envoie mon blanc-seing , pour que vous en fassiez tout ce que vous estimerez qui conviendra mieux , que vous preniez votre

ûreté , enfin que vous ordonniez de ma dernière volonté & de mes dispositions en cas que je meure. Je vous en prie , écrivez-moi.

Un pareil abandon présentoit un trop grand caractère de bonne foi & une trop grande confiance. Il en falloit moins à ma mère , qui n'avoit en amour que l'expérience d'aimer , & qui dans la sévérité de ses mœurs , croyoit l'hymen autant un titre à la fidélité du mari , qu'un engagement pour la femme à cette même vertu. Le blanc-seing de mon père ne fut employé à aucun autre usage qu'à la tranquilliser. Elle se renferma , vécut dans la retraite & la solitude d'un veuvage anticipé : seulement elle voyoit assez souvent la famille de l'intendant militaire , où se rassembloit tout ce que Bruxelles avoit de plus considérable. Ma nourrice m'y portoit , & j'y recevois les caresses de toutes les dames. Ce fut ainsi que ma mère passa trois années , entretenant avec mon père une correspondance qui alloit s'éteignant insensiblement , & dans laquelle rien n'étoit si bien marqué ,

que sa répugnance pour leur réunion en Espagne où il lui interdisoit constamment de venir.

Que faisoit cependant Albert-Octave loin de ma mère ! le tumulte des camps & la faveur du monarque l'occupoient tout entier. En parcourant les mémoires du marquis de Saint-Philippe, on voit qu'aussi-tôt après son arrivée auprès de Philippe V , il fut envoyé en Estramadure avec quelques régiments ; qu'il pénétra en Portugal , où il désola la province d'Alentejo ; qu'au siège de Portalègre, il força le retranchement & l'estacade que les assiégés avoient élevés derrière une demi-lune , & fut ainsi la cause que la ville se rendit. Il plut au Roi qui , à la formation de sa nouvelle maison , lui donna la compagnie des Gardes-Flamandes. Mon père , pour se rendre digne de plus en plus des bienfaits de son souverain , alla se mettre à la tête d'un corps de douze mille hommes assemblés en Aragon. Il chercha les Anglois dans le dessein d'engager un combat , qu'ils évitèrent. Il reprit Alcagnizaz où il faillit de faire prison-

nier le comte de Cifuentès , força les révoltés à Calandra & revint recevoir les éloges qu'avoit mérités sa conduite. Sa Majesté y fut trop sensible. Elle fit donner à mon père , en qualité de capitaine des gardes-du-corps , un tambour dans sa chapelle , en avant des grands , & proche de sa personne. Cette innovation brouilla la cour , piqua les grands , dont plusieurs , le duc de Medina Cœli entr'autres , ne voulurent plus reparoître à la messe du Roi.

Au milieu de tous ces honneurs , mon père tomba dangereusement malade. Dans ces moments où la vie semble s'échapper , fuir , où l'on voit l'horizon se rapprocher , baisser & disparoître , dans ces moments où la vérité reprend ses droits , Octave déclara au capitaine de Ba **, mon oncle , que sa sœur étoit sa légitime épouse. Il pleuroit en faisant ces aveux. Il écrivit... Se peut-il, ô ma chère enfant , que je ne reçoive point de vos lettres ? j'en suis dans une angoisse mortelle. Je fais mes diligences pour vous faire passer des fonds , car je n'entends pas, chère épouse , que vous

manquiez de rien , jusqu'à ce que je vous fasse venir pour déclarer notre mariage ; ce qui ne tardera pas , ainsi que je vous l'ai promis. Ne prenez aucun ennui. Je suis tout à vous. « Ma mère lui répondit : » Je vous remercie de votre lettre. J'ai tant souffert , que je ne fais plus rien sentir que le malheur. Pardonnez si ma joie s'exprime faiblement ; c'est à vous à la ranimer , en accomplissant des promesses auxquelles j'aimerois tant à croire. Au reste , mes devoirs ne m'ont jamais paru pesants ; ils ne m'ont rien coûté. J'ai appris que l'obéissance étoit le premier devoir d'une épouse , & la patience , le second. L'un & l'autre ont été mis à l'épreuve. Je ne vous en ai point accusé : je ne m'en plains point : ordonnez de mon sort. Votre fille Albertine se porte bien ; elle croît , elle embellit ; elle aura comme sa mère une ame sensible & douce ; elle ne fera jamais le malheur de personne. »

Mais les jours , les semaines , les mois se suivirent , s'écoulèrent. Albert-Octave avoit oublié sa parole , sa femme , son enfant. Il n'écrivit plus , n'en-

voya plus aucun secours , abandonna à la Providence le soin de faire vivre une belle-mère vénérable , une compagne jadis adorée , & une fille encore enfant.

Alexandrine ne murmura point : elle renonça à l'esprit d'attendrir un homme dur : elle ne voulut ni descendre à la prière , ni s'humilier elle-même par des plaintes. Albert-Octave lui parut tout ce qu'il étoit : un méchant homme : s'il n'étoit pas mon père, j'aurois dit, un scélérat, lui qui, à la tête des armées , se rendoit tous les jours esclave de sa parole ; lui , que l'honneur sembloit pousser aux combats ; il ne trouvoit donc l'honneur que dans les camps & sur des monceaux de trophées. Et son épouse ! c'est-là qu'étoit le véritable honneur , celui de tous les instants. Il lui devoit , non de la fortune , c'étoit trop peu , mais du bonheur , mais son cœur , mais la fidélité , mais une foi inviolable. Ah ! s'il avoit pu écouter l'honneur , la religion , la nature , les loix ! il n'entendit rien , ne regretta rien , laissa une épouse , une fille dans le plus entier abandon , dans la misère.

Je saurai la supporter cette misère , se disoit Alexandrine. Elle se tut , rien ne transpira de sa bouche. Elle s'isola insensiblement. Chaque jour , elle reforma son train , sa dépense ; mais le temps est si long pour les infortunés ! Il y avoit long-temps que le superflu avoit été retranché : il falloit réduire le nécessaire. Les préjugés de rang , d'état , lui imposoient l'obligation de rester dans l'inaction. Ses mains étoient condamnées à ne point travailler pour la faire vivre , dans la crainte qu'Albert-Octave n'eût un seul reproche à lui faire : elle savoit garder le silence ; mais sa misère étoit connue. La vertu est encore un bien , puisqu'elle arrache des larmes à des indifférents , puisqu'elle fait conserver à la pauvreté le respect & la considération publique. Alexandrine ne pouvoit jouir que de sa vertu : elle adoucissoit quelquefois ses ennuis & ses discrètes souffrances.

Un de ces hommes de bien , grand par sa naissance , grand par sa dignité , l'archevêque de Malines , ne se borna pas à une estime stérile : il demanda la

permission de rendre visite à ma mère. « Madame, lui dit-il, pardonnez si je viole vos secrets. Quand tout le public parle & vous plaint, vous seule, princesse, ne parlez & ne vous plaignez. Mais le délaissement du prince est notoire; on le déteste. Que ne tentez-vous un dernier effort sur son cœur! il est des hommes assez malheureusement nés, pour avoir besoin d'être frappés par de grands coups & qui ne sentent rien, si-tôt qu'ils sont placés à une trop grande distance des objets; le prince est un de ces infortunés qu'il faut poursuivre & pénétrer ». Je vous remercie, monseigneur, de l'intérêt que vous me témoignez. Je n'ai point l'orgueil de vous dissimuler mon état: ce seroit mentir, & je ne fis jamais un seul mensonge. Je souffre tout ce qu'on peut souffrir. Je me devore, je meurs... mais je ne ferai point la démarche que vous me conseillez. Octave m'a trompée: il m'a trompée avec une bassesse digne du plus vil de tous les supplices. Un autre, un homme moins élevé en dignités que lui, subiroit une peine infan-

mante. Que puis-je avoir de commun avec lui ? jugez-le , jugez-moi. Qu'ai-je à lui demander ? que puis-je en obtenir ? que me donneroit-il qui ne me fassé rougir ? son cœur ? je n'en veux point ; sa fortune ? à quel titre ! l'honneur de passer pour son épouse ? dites, monseigneur , ne fait-on pas que je la suis ? tout le monde à Bruxelles n'en est-il pas certain ? ma conscience qui me suffit , ne me l'a-t-elle pas dit ? mon état ici n'est point équivoque. J'y reste : j'abandonne un homme aussi noir : je meurs. « Pardon, encore une fois, princesse ! mais la fortune » ! Oui, la fortune... « Permettriez-vous à un personnage qui par état a de grandes obligations à remplir, de prendre auprès de vous ce rôle, dont les évêques des premiers âges de l'église s'acquittoient avec tant de vertu ? je ne puis croire que le prince refuse de payer vos dettes. C'est à titre de prêt. « Je vous entends , monseigneur , n'allez pas plus loin. Regardez mon mobilier : j'ai quelques ressources encore ; quand je n'en aurai plus, alors j'emprunterai pour vivre, & c'est à vous

que je donnerai la préférence. Je vous parle avec toute la franchise que vous avez droit d'attendre de moi ; mais je méprise trop celui qui emprunte , pendant qu'il peut encore se suffire à lui-même ».

L'archevêque se retira pénétré de la plus profonde vénération , & revenoit consoler Alexandrine avec tous les ménagements du respect. Ce qu'il n'avoit pu obtenir de ma mère, mon aïeule l'obtint. C'est moi qui fus le puissant argument dont elle se servit pour convaincre Alexandrine : la tache d'illégitimité , qui sembloit obscurcir ma naissance , & qu'il falloit faire disparaître , détermina ma mère : elle se mit en route , comblée des bénédictions de tous les habitants de Bruxelles. Que de vertus ! que de malheurs , disoit-on !

Il étoit difficile de prendre pour cette touchante émigration , une conjoncture aussi peu favorable. L'Espagne étoit déchirée par plusieurs corps d'armées , qui tenoient à différents partis. La France & l'Autriche s'y dispu-toient, l'une, l'honneur de sou-
tenir

tenir un Bourbon sur le trône de Madrid, l'autre d'y placer son archiduc. En mettant pied à terre à Madrid, Alexandrine & sa mère apprirent que Philippe V faisoit le siège de Barcelone avec Albert-Octave, qui le suivoit par tout. L'échec que les troupes Espagnoles reçurent devant cette ville, les fit refouler à Madrid dans le plus affreux désordre. Le Roi n'y entra que pour en sortir. Albert-Octave fut envoyé en Estramadure. La Reine se retira à Burgos avec toutes les dames. La plupart des membres des divers tribunaux s'y rendirent : Alexandrine, sa mère & moi nous grossîmes cette foule illustre qui désertoit la capitale.

C'est à Burgos que nous reçûmes les premières nouvelles d'Albert-Octave : & quelles nouvelles, grand Dieu ! Instruit de l'arrivée de son épouse, il lui dépêche un courier. Celui-ci s'annonce ; on s'empresse à le recevoir : il remet un paquet de la part du prince. Alexandrine se hâte de le prendre : elle jette les yeux sur l'adresse. ... Femme infortunée !

Juin 1787.

E

retiens ton ame.... redouble ton courage.... L'adresse étoit à mademoiselle, mademoiselle de Ba**. La lettre, que les pleurs l'empêchèrent pendant long-temps de lire, contenoit ce qui suit : « J'ai beaucoup de chagrin de celui que je vous ai causé, madame. *Vous êtes ma femme* ; mais je vous ai dit qu'il étoit impossible que cela se manifestât à cette heure : accordez-moi cette grace. Que si vous me la refusez, je dirai que ce n'est pas la vérité, en vous assurant, madame, que rien ne m'empêchera de vous aimer & de faire tout ce qui dépendra de moi, pour votre satisfaction. Ayez patience, & croyez que je suis tout à vous ». Dans le paquet étoit joint un ordre à un de ses administrateurs, de payer à ma mère 600 florins de Brabant.

Qu'il garde sa pension, s'écria ma mère, & que je meure ! Non, lui répondit mon aïeule, les ménagements doivent disparaître : il n'est plus temps d'en avoir. La bonne foi révoltée s'indigne ; sa probité m'est suspecte ; il faut que je m'en assure. Il vous fait craindre de méconnoître l'engagement

sacré qu'il a pris avec vous ; il faut que vous le confessiez publiquement ; balancer seroit vous rendre sa complice ; ce seroit l'aveu tacite d'une défiance inconciliable avec les faits qui se sont passés. Votre mari est puissant : la vérité l'est davantage. Il intriguera , noircira , corrompra , qu'importe ; vous toucherez , vous intéresserez , vous convaincrez. Il aura pour sa défense le parjure , la calomnie , le crime ; vous vous présenterez avec loyauté , candeur & innocence. Il vous fuit , mais vous pouvez le rencontrer. Si vous embrassez ses genoux , ne vous relevera-t-il pas , pour vous approcher de son sein ? si vous lui présentez sa petite Albertine , l'appellant *mon père* , ne répondra-t-il pas , *ma fille* ? Ces dernières paroles émurent Alexandrine. Vous avez raison , dit-elle , il me verra. Vous m'inspirez un projet que je n'aurois jamais conçu. Je le chercherai ; il me verra , il verra sa femme , la plus douce des femmes. Je lui montrerai du moins que tous mes devoirs me sont sacrés. Albert , vous pouvez outrager , repousser votre

épouse , mais vous ferez forcé de l'estimer. Je reste en Espagne.

Les troubles y continuoient , une infinité de maux s'y faisoient sentir de plus en plus. La cour revint à Madrid : Alexandrine l'y suivit ; & quand Philippe V y fut de retour , on vit la légitime épouse d'un capitaine des gardes , donnant le bras à sa mère , la main à sa fille , venir à pied au palais , implorer à-peu-près dans l'habillement du pauvre , la justice du monarque , & solliciter sa pitié. Ce spectacle pénétra tout le monde de compassion. Les calamités générales laissèrent des larmes pour les particulières. Le monarque , plus attendri que personne , écouta avec bonté , & promit sa royale intercession. Ce qu'il dit , ou fit dire à Albert-Octave , je l'ignore.

Mais , quelque temps après , M. Amelot , ambassadeur de France à Madrid , & qui étoit le premier ministre de Castille , se transporta chez les deux dames. Là , il annonça à ma mère qu'Albert-Octave consentoit à lui fournir une somme d'argent , qui passeroit

par ses mains, qu'elle n'avoit qu'à lui en faire sa quittance. Ma mère prend la plume & commence à écrire: *J'ai reçu de mon mari*; le ministre l'interrompt, en lui faisant entendre que la volonté du Roi étoit qu'il ne fût plus question de cela. « Monsieur, le Roi est le maître de ma vie, comme il l'étoit de celle de mes ancêtres, dont plusieurs l'ont sacrifiée à son service; mais il ne peut rien sur mon honneur; moi-même, je n'en saurois disposer ». Frappé de cette réponse, l'ambassadeur l'assura qu'il en rendroit compte au Roi. En effet, peu de temps après, il lui rapporta que le souverain lui laissoit la liberté d'établir sa demande en justice, & lui promettoit de subvenir à ses besoins.

Le duc de Medina-Celi se déclara ouvertement en faveur de ma mère. Nous allons plus vite que le romancier, & nous placerons nos lecteurs dans les jardins de Madrid, où Alexandrine se trouva en présence d'Albert-Octave. « Un arbre avancé nous déroboit à sa vue. Ma mère lisoit; je jouois devant elle. Elle leva les yeux

au bruit que faisoit une troupe de personnes qui s'approchoient. Elle reconnut Albert, & ne se déconcerta point. Le ciel, dit-elle, me présente une occasion favorable ; j'en veux profiter. Albertine, écoutez : regardez ce monsieur qui vient au milieu de cette foule, c'est votre père : allez au devant de lui ; allez prendre sa main & la baisiez : ne quittez pas cette main : entendez-vous ? Aimable sécurité de l'enfance ! J'obéis à la lettre, je ne marchai point, je courus ; j'arrivai droit à mon père. J'étois le portrait de ma mère, & par conséquent belle : ceux qui suivoient mon père, s'écrioient : *La belle enfant !* Je les repoussai, je me précipitai dans les jambes d'Octave ; je pris sa main, qu'il me donna, & je la baisai. Il s'arrêta : — Petite enfant, qui êtes-vous ? — Albertine. — Quel est votre père ? — C'est vous. — Quel conte ! allez, petite, retrouver votre mère. — Elle est là contre cet arbre. — Là ! — Oui, me voilà, Octave, dit ma mère en s'avancant. Ce nom d'*Octave*, dit avec dignité, en imposa à tous les assis-

rants. Mon père avoit perdu l'usage de la parole : il avoit le maintien humilié d'un criminel convaincu : —

Vous me vengeriez de tous les affronts que vous avez accumulés sur ma tête , si la vengeance étoit digne du cœur d'Alexandrine ; vous me faites la plus grande pitié , & votre confusion me touche plus que vous ne pensez. Messieurs , dit-elle aux assistants , permettez que je profite de l'occasion que le ciel m'envoie , & que j'entretienne en particulier mon mari.

— Mademoiselle.... — Octave , dites madame. — Madame ! — Je la suis votre épouse & princesse. — Ce lieu n'est ni propice à des éclaircissements ni convenable à nos personnes , j'irai vous voir. — Quand ! — Dans quelques jours. — Non , ce soir. — Ce soir ! — Oui , ce soir ; songez que voilà votre fille , votre épouse , & que l'une & l'autre sont sans ressource , à la mendicité. — Que dites - vous ? — Ce que vous savez. — Voilà ma bourse. — Je la reçois. Messieurs , dit-elle , en appelant les personnes qui n'étoient qu'à une petite distance ,

ne trouvez pas mauvais que je reçoive publiquement de l'argent : je n'ai rien à refuser de mon mari. — Mademoiselle ! — Madame , Albert , prononcez madame en ma présence : derrière moi calomniez-moi , déniez-moi ce titre de respect , j'y consens ; mais quand vous me parlerez , vous vous souviendrez que je n'ai point mérité l'injure. Je vais vous attendre. Albertine , baissez encore une fois la main de votre père. Je la baisai en la couvrant de mes larmes. — Elle pleure ! dit Octave. — Elle sent déjà toutes les peines de sa malheureuse mère. Octave ! se peut-il ! Des torrents de larmes s'ouvrirent dans les yeux d'Alexandrine. Elle étoit douce : ce moment de fermeté lui avoit trop coûté. Les sanglots l'oppressèrent : elle faillit tomber à la renverse. Mon père la vit chanceler , tendit ses deux bras & la reçut : il la porta jusqu'à son carrosse , & il ordonna qu'on nous ramenât à notre logis.

Ma mère attendoit Octave dans des tranfes que je ne puis bien exprimer : ce soir-là , elle n'avoit pas voulu me

faire coucher comme à l'ordinaire : elle avoit elle-même arrangé ma coëffure : elle s'étoit plusieurs fois présentée devant mon miroir, & s'en étoit retirée avec une sorte de complaisance. Les yeux, les sens, ont tant d'empire sur les hommes ! Ma mère étoit pardonnable d'essayer toutes ses ressources sur eux ; mais Octave ne venoit point : le sommeil m'accabloit : je m'endormis sur les genoux de ma mère : elle étoit appuyée sur une table, ses yeux se tournoient vers un portrait de mon père, qu'elle avoit ouvert. Il entre brusquement : elle n'eut que le temps de se lever, & de me poser doucement sur son lit. Cette vue parut attendrir mon père, qui changea aussi-tôt de contenance. Approché de la table, il fut encore surpris d'y voir son portrait ouvert. — Voilà mon livre, lui dit ma mère, il est l'unique matière à mes réflexions. Il me désole, il m'afflige ; mais quelquefois il me console. Je l'ai toujours gardé, non point comme un besoin du luxe, mais comme un effet de première nécessité. Octave pleura &

se tut : il ne fut que prendre la main de ma mère & la mouiller de ses larmes. Le silence fut long ; il fouilla dans ses poches, & en tira de l'or, qu'il mit sur la table : — Madame, je passe avec vous le reste de la nuit, couchez-vous ; ma place est auprès de vous, vous le savez. — Je sais tout, mais vous n'ignorez point que vous voulez tout oublier ; voilà une plume, du papier : écrivez que cette nuit vous avez couché avec Alexandrine de Ba**, votre femme. — Avez-vous besoin d'un pareil écrit ? — Il n'y a que trop long-temps que je suis réduite à vous accuser. — Quand je viens, quand la manière avec laquelle je me présente, vous en dit plus que vous n'en espériez, pouvez-vous conserver des soupçons ? — Des soupçons ! est-ce là le mot ? Octave, vous m'avez trompée ! que vous importe, si vous êtes de bonne foi, l'écrit que je vous demande ? vous hésitez ! n'en parlons plus, n'en parlons plus. Qu'avez-vous donc à me dire ? Sans cette enfant, je n'aurois point troublé votre tranquillité ; mais elle me demande son père, & vous l'êtes.

— Oui, je le suis, je suis votre époux : attendez tout du temps ; mille considérations.... — Il est tard, Octave, demain vous reviendrez, je vous attendrai. — Non, ma chère Alexandrine, non, je reste ; il y a si longtemps que je vous ai traitée en étrangère ! vos nuits m'appartiennent comme vos jours. Alexandrine jetta sur lui un regard de dédain : — Ah ! tout vous eût appartenu, ingrat ! que me demandez-vous ? faut-il que je sois toujours votre victime ? — Vous m'avez montré jusqu'ici un caractère aimant & doux ! combien vous êtes changée ! — Malheureux ! c'est vous qui m'avez aigrie, qui m'avez déchirée ! vous m'avez méprisée. Je n'ai souffert que par vous ; vous voulez donc troubler mon repos la nuit & le jour ? — Je vous retrouve auprès de ma chère fille, un cœur flétri & qui a cessé de sentir. Ma chère Alexandrine, vous ne savez pas ce que vous rejetez. — Je ne rejette rien, je ne reçois rien. Les loix me doivent une justice, quand Octave ose me la refuser. Voilà une plume, du papier : écrivez, Octave, &

j'accorde tout à mon mari. De quel front me demandez-vous quelque chose, si vous rougissez de m'avoir pour épouse ? Vous m'avilissez à mes propres yeux : vous n'avez sur moi des droits, qu'autant que vous reconnoîtrez mes titres. Un état équivoque est au-dessous de moi. Je descendrois cette nuit, par ma complaisance, dans la classe de ces femmes abjectes, qui se prêtent à tous les desirs de ceux qui les sollicitent. Il est tard, Octave, vous dis-je, je vous attendrai demain. — Ainsi donc, vous refusez votre époux ? — Ah ! soyez-le, faites-en hautement l'aveu, & vous verrez que, dans l'univers entier, il n'y aura point de femme plus glorieuse de son mari que moi. — Adieu, Alexandrine.

Ma mère ne revit plus mon père. Le monstre n'avoit cherché qu'à la déshonorer : il prouva quelle étoit son intention, par les persécutions qu'il lui suscita. Le duc de *Medina-Celi* avoit pris hautement la défense de ma mère, qui n'avoit pas cru devoir rejeter sa protection, dans l'état de délaissement où elle étoit réduite. Mais le duc, premier ministre du Roi, n'étoit

pas dans les intérêts de son maître. Il fut accusé de trahir l'état, en instruisant la cour d'Angleterre du secret des négociations. L'accusation fut suivie avec chaleur; mon père y contribua avec un acharnement sans exemple; mais, ce que l'on n'auroit jamais imaginé, il fit si bien, qu'il fit passer ma mère pour complice de cette trahison. Le duc la venoit voir souvent; il passoit auprès d'elle de longues soirées: on voulut croire qu'elle avoit été informée du crime du duc, & qu'elle n'avoit pas voulu le révéler.

Le duc fut arrêté le matin, & le soir on vint saisir ma mère. Jugez de son effroi! jugez de la consternation de mon aïeule, vieille, infirme, qui tomba mourante sur son lit! On profita de son évanouissement pour enlever Alexandrine, à laquelle on m'arracha; vous n'avez pas d'idée, ô mon fils! de la dureté & de l'insolence de ces sbirres qui sont porteurs des ordres du Roi. Nulle considération ne les arrête; nom, sexe, rang, rien ne leur en impose; du moment qu'ils sont maîtres de vous, vous êtes déjà une victime;

ils vous interrogent, fouillent, pillent, dévalisent, ne rendent aucun compte & volent avec impunité : ce n'est que le préliminaire des peines qu'on va souffrir : on est jeté dans un recoin d'un château fort ; tout est mort pour vous ; plus de communication avec personne ; le monde a disparu ; il faut, si l'on ne veut point endurer le tourment de Mézence, perdre tous ses souvenirs ; l'épée du tyran est suspendue à un fil sur votre tête : elle menace jour & nuit. On meurt cent fois, & l'on renaît pour trembler. Malheureux ! qui êtes dans ces prisons, retenez le murmure, la plainte, la confiance ; détruisez-vous en secret & consumez-vous sans bruit ; ressemblez à ces momies enfermées dans les colonnes d'Egypte, qui ne montrent d'humain que les formes extérieures, & dans qui la sensibilité est morte.

Heureusement, personne ne chargea Alexandrine. Le Roi donna une preuve de sa clémence en faveur du duc, qui avoit été condamné à mort, en l'exilant à Fontarabie, où il mourut l'année suivante. Ma mère reçut

du monarque l'accueil le plus touchant; mais qu'il fut cruel pour elle d'apprendre que son mari avoit été son accusateur ! Je le punirois, lui dit le Roi , si le malheur des temps me le permettoit. Vous voyez la situation de mes affaires , les soulèvements que je suis obligé de réprimer. Le prince est aimé du soldat : ses talents & sa valeur me sont utiles; je suis contraint de dissimuler ; mais poursuivez - le devant les tribunaux ; tout cede à la loi : je pourrai vous protéger ouvertement.

Mon père s'étoit hâté de gagner Pampelune , lieu de sa résidence en qualité de vice-roi & de commandant général du royaume de Navarre. Il avoit pressenti que pour réussir dans l'infame projet de se défendre , il lui étoit essentiel d'être attaqué sur son foyer , & dans les lieux où dépositaire de l'autorité, il pouvoit en imposer aux organes de la loi.

Nous ne suivrons point sa narration qui entre dans les détails des obstacles qu'Albert élevoit sans cesse , &

par lesquels il signaloit sa mauvaise foi. Il touchoit enfin au terme de sa prospérité. Appelé au commandement général , il fit une campagne assez misérable , qui l'année d'après fut suivie d'une désastreuse. Il perdit à la fois son bonheur & sa considération. Les officiers qui servoient sous lui faisoient peu de cas des paroles d'un chef qui déclaroit tout haut qu'il n'y falloit pas compter. Ses lauriers se flétrirent. Battu à plate couture sous les yeux du Roi , au combat d'Alménara , sa place fut donnée au marquis de Bay : & quand le duc de Vendôme eut rétabli l'ascendant des armes Castillanes , que l'Espagne n'eut plus d'ennemis : retiré tantôt à Sarragosse , tantôt à Barcelone , comme dans un honnête exil , il ne parut plus à la cour. O homme ! qui que tu sois , ne t'expose jamais à être tourmenté par les remords qu'enfante l'injustice. Cet instrument des vengeances divines , qu'on ne peut repousser , t'ôtera l'estime , la confiance que tu dois avoir en toi-même pour faire des actions nobles & généreuses ; il te rendra l'objet de ton mé-

pris , de celui des autres , & te réduira à de honteuses foibleſſes ; ce fut ce qui arriva à Albert-Octave.

Dans ce temps-là, ma mère craignit d'avoir tout perdu par l'abdication de Philippe V. Tous les fléaux ſembloient s'être réunis pour accabler ce bon Roi. Des campagnes malheureuſes l'avoient réduit à un état d'humiliation. Louis XIV avoit vu tous ſes lauriers flétris. Le congrès de Cambrai n'avoit pas pu concilier les intérêts de l'Empire & de l'Eſpagne. L'Empereur vouloit que Philippe rendît aux provinces de l'Aragon & de la Catalogne leurs privilèges , & qu'il renonçât à la toifon d'or , parce que cet ordre avoit été inſtitué par les anciens ducs de la Bourgogne , qui n'appartenoit plus au Roi. Ces puérides prétentions annonçoient à quel degré d'infortune la guerre avoit abaiffé Philippe. Aux revers politiques , il ſ'en joignit d'autres. Une grande ſécherelle déſola l'Eſpagne , y cauſa la ſtérilité & beaucoup de maladies. Un orage ſubit & terrible inonda Madrid & les environs. Les champs offroient

le spectacle d'une mer ; beaucoup d'habitants furent noyés , plusieurs maisons submergées.

Philippe crut devoir remettre le sceptre dans des mains plus heureuses & plus jeunes. Il se promettoit beaucoup des innovations qui se font à chaque révolution de regne. L'activité d'un nouveau ministère , donne plus de jeu à tous les ressorts : tout se meut , tout est poussé. La fortune semble sourire à un jeune monarque , & embellit volontiers les premiers actes de son rôle. D'ailleurs , Philippe étoit fatigué du trône , qui est en effet une fatigue pour le monarque qui veut le bonheur de ses sujets , & s'en occupe le matin & le soir. Il voyoit les hommes en place soupirer après le repos , mettre entre le travail & la mort cet intermede heureux de la vie qui repose l'homme de bien entre les souvenirs du passé & l'attente d'un paisible avenir. Heureux celui qui contemple sans nuages l'horizon de la vie , & qui dans ses derniers moments semble se promener dans un jardin en attendant la nuit !

Philippe V publia enfin son abdication par un décret du 10 janvier 1724, en faveur du prince des Asturies, qui regna sous le nom de Louis I. Philippe établit pour le jeune Roi un conseil privé, composé du marquis de Mirabal, de l'archevêque de Tolède, du grand inquisiteur, du marquis de Leyde, du marquis de Valero, du comte del Puerto, de dom Michel-François Givera, & se retira à Saint-Ildephonse, suivi de la Reine.

Louis I fut proclamé Roi à Madrid & dans toutes les villes de la monarchie. Le nouveau souverain ne fit rien sans consulter son père, qui gouvernoit malgré son abdication. Alexandre n'avoit que changé de protecteur. Louis l'assura de sa bienveillance, & la nomma hautement sa pensionnaire privilégiée. Le cardinal Belluga reçut des ordres de recommander son procès. Louis ne voulut jamais admettre à sa présence Albert-Octave; mais, hélas ! ce bon prince ne fit que se montrer sur le trône : la petite vérole l'enleva dans six jours. Il n'étoit âgé que de dix-sept ans. Quelles espérances

ces il donnoit ! toute l'Espagne pleura la mort de ce jeune prince , qui promettoit un regne heureux. Il avoit fait avant sa mort un acte de rétrocession de la couronne à son père. La Reine douairière revint en France , où elle fixa son séjour.

Philippe V refusa quelque temps de remonter sur le trône , objectant le vœu qu'il avoit fait de ne point renoncer à son abdication. Les desirs de la nation , les représentations des grands & des ministres , les prières de la Reine , les sollicitations des ambassadeurs ne furent pas capables de l'ébranler ; mais une assemblée de théologiens ayant annullé son vœu , & son confesseur lui refusant l'absolution , s'il ne sacrifioit son goût pour la retraite au bien de l'état , Philippe consentit par un décret du 6 septembre 1724 , à reprendre la couronne : il fit reconnoître l'infant Ferdinand en qualité de prince des Asturies.

Albert-Octave ne put plus recouvrer ni l'amitié de Philippe , ni la considération qu'il avoit perdue. Toutes les voix s'élevèrent contre lui. Il

osa cependant épouser publiquement la fille de son frère , & le Pape , trompé par son nonce , lui en accorda les dispenses. Ainsi plus d'espoir pour Alexandrine. Albert-Octave ayant été nommé capitaine - général de Catalogne , se transporta à Barcelone , mais il n'y jouit pas long - temps de sa nouvelle dignité. A peine il étoit arrivé qu'il tomba malade. Sa maladie longue & sérieuse le jetta dans une espèce d'imbécillité. Cet état étoit favorable à l'avidité de son épouse. Elle crut qu'un testament lui assureroit la possession constante des biens d'Octave , le testament exista : elle conduisit la main de l'imbécille Octave qui , sans savoir ce qu'il écrivoit , deshéritoit Alexandrine , me frappoit de batardise , & ne me laissoit qu'une pension alimentaire très-médiocre. Il me vouoit à une clôture éternelle. Ah ! il n'étoit plus : car sa conscience auroit retenu sa main. Si Alexandrine avoit pu connoître la vengeance , son ame auroit été satisfaite des remords d'Octave. Un religieux vint la chercher , venez , lui dit-il ; montrez-vous :

au pied du lit du mourant. Il vous verra... Ses remords feront le reste.

Alexandrine suivit ce bon prêtre, qui la plaça au pied du lit d'Octave, & lui remit un crucifix dans ses mains. S'approchant ensuite du prince, il écouta sa confession. Vous ne me parlez point, lui dit-il, d'Alexandrine & de sa fille. — J'ai pourvu à leur sort. — Comment? — Elles auront une pension. — Croyez-vous que ce soit assez? — Que faut-il de plus? — Alexandrine est votre femme; Albertine est votre fille. — Vous vous trompez. — Albert, l'heure terrible va frapper : l'heure de la mort s'approche. Jetez les yeux sur ce signe vénérable d'un Dieu, père de toute vérité. Albert, regardez cette croix, & osez jurer qu'Alexandrine n'est point votre femme. — Albert soulève sa tête, & jette les yeux mourants sur le crucifix qu'Alexandrine tenoit dans ses mains. Sa vue affoiblie ne reconnoît pas Alexandrine; mais sa présence lui rappelle un souvenir déchirant. Il se tait... Son estomac oppressé, s'enflait, se soulevoit, des mouvements con-

vulsiſſe le tourmentoient , ſon œil revenoit ſur le crucifix , ſur Alexandrine : — Quelle image eſt aux pieds de mon lit ! — Achevez. — Je crois voir Alexandrine tenant un crucifix. — La vertueuſe & malheureuſe Alexandrine n'a pour conſolation qu'un crucifix : c'eſt à ce triſte état que vous l'avez réduite. — C'eſt elle... c'eſt Alexandrine... Mon révérend père, ne puis-je la voir , lui parler ? mourrai-je ſans qu'Alexandrine m'ait pardonné ? — Ma mère verſoit des torrents de larmes & baiſoit le crucifix. Quelque ſilence que le religieux lui eût impoſé , ſa belle ame ne put retenir ſes mouvements. Au pardon qu'Albert ſollicitoit , elle éleva ſa main & fit ſur lui un ſigne de croix , ce ſigne de paix : à ce geſte , Octave ſ'écria d'une voix mourante : c'eſt toi , Alexandrine ; c'eſt toi, ma femme... Femme malheureuſe ! où eſt ma fille ? — Vous l'entendez , dit le religieux à ceux qui étoient préſents , voilà Alexandrine , la véritable épouſe du prince. Mais les convulſions qui avoient précédé & ſuivi cette reconnoiſſance, avoient tué Octave. Il

ne parloit plus ; tous les membres étoient paralyfés , il ne put figner le papier que le bon religieux lui préfentoit , pour faire une déclaration authentique de fes dernières intentions. Il expira devant Alexandrine.

L'époufe adultérine fut inftruite de cette apparition , & vint furieufe dans l'appartement du mourant. Vous ici , dit-elle à ma mère ? — Et vous , madame , lui répondit le bon père , pourquoi n'y étiez-vous pas ? Octave eft mort , abandonné de vous , entouré de valets , & Alexandrine eft venue remplir les devoirs d'une femme honnête & vertueufe ; refpectez la , elle eft fous ma fave-garde. — La fureur empêcha la princesse de fe contenir ; elle ne fut & ne put donner des ordres ; d'ailleurs on ne lui auroit point obéi : la reconnoiffance qu'Albert venoit de faire d'Alexandrine , en impofoit à tous les affiftants. La princesse raffembla avec une précipitation indécente tout ce qu'il y avoit de meubles précieux dans le palais & les fit emporter ; elle fe hâta de fuir , loin de Barcelone , loin de l'Espagne , &

crut

crut ne pouvoir être en paix que dans les Pays-Bas.

La mort d'Albert-Octave, la retraite de l'épouse adultérine n'apportèrent aucun changement à la situation de ma mère. Le tribunal de la nonciature où étoient déposées les pièces de son procès, restoit fermé : & quand il auroit été ouvert, la pénurie à laquelle se virent réduites mon aïeule, ma mère & moi, nous avoit mises hors d'état de tenter la moindre démarche. Voilà le terrible avantage de l'opulence sur le dénuement : le riche qui peut prodiguer l'or, avance ou retarde à son gré l'heure de sa décision. Si les circonstances sont favorables, il en profite ; ne le sont-elles pas, il attend.

Mais il nous restoit un protecteur : c'étoit le bon religieux. O que le ministère des autels est noble & touchant, quand il use de tout son crédit pour consoler la vertu souffrante, & pour faire rendre la justice qui est due à l'infortuné ! Ministère sacré de paix, de sûreté, de confiance, de réconciliation avec Dieu, avec les hommes ! ô sainte religion ! ô bons

Juin 1787.

F.

prêtres ! vous êtes deux grands bienfaits du ciel ! le révérend père avoit été se jeter aux pieds du confesseur du Roi & à ceux des ministres : il avoit attesté hautement l'état qu'Octave mourant avoit confirmé à ma mère : les ministres en avoient instruit Philippe V, qui touché de compassion & d'admiration à la fois, se chargea une seconde fois de pourvoir à son existence, jusqu'à ce qu'il lui assignât cent doublons par an sur la caisse militaire.

Ici, mon fils, commence l'histoire de ma vie. Je vais parler un peu de moi. Je croissois en âge & en beauté ; mes malheurs, ma jeunesse me rendoient encore plus intéressante. Don Joseph Ruiz de Castro, du conseil du Roi, son auditeur en la chancellerie de Grenade ; l'une des meilleures maisons d'Espagne, me vit, m'aima & demanda ma main. Le roman de nos amours ne fut ni agité, ni brillant : il fut simple comme moi & mené promptement à sa fin. J'étois pauvre, sans crédit, sans protection. Le malheur m'avoit fatiguée. Je me déterminai à épouser don Ruiz, & je reçus

sa main comme j'aurois accepté un bienfait. Heureusement pour moi il avoit des qualités aimables, il me fut facile de l'aimer. Le R i se mêla de notre union & accorda son agrément. Don Ruiz obtint de Sa Majesté, une permission de s'adresser à l'Empereur, pour le recouvrement des biens situés en Flandres, que mon père avoit laissés.

Ma mère provoquoit les informations nécessaires qui pussent assurer enfin son état par un jugement. De tous côtés, mille voix s'élevèrent pour rendre hommage à la vérité. Mon aïeule respectable par sa vieillesse, déposa des circonstances du mariage & de celles de mon baptême. La procédure arrivée au point de conviction requis, le tribunal de la nonciature renvoya la cause pardevant les juges naturels.

C'est dans ces circonstances que le vieux cardinal Belluga, célèbre en Espagne par l'austérité de ses mœurs, sa piété, sa probité, partit pour Rome, & voulut bien être le défenseur de la cause de ma mère.

L'incestueuse nièce & veuve d'Albert-Octave, à la nouvelle de ces pour-

suites , courut se jeter dans les bras du cardinal de Bossu , son ardent protecteur , que le zèle pour ceux dont il avoit épousé les intérêts , obsédoit , possédoit , dévorait. Il voulut faire renvoyer le procès en Brabant , en vertu d'un privilège des Brabançons , de ne pouvoir être tirés hors de chez eux pour plaider en matière ecclésiastique. Tous les ressorts que le cardinal fit jouer furent vains. Le procès resta soumis à la congrégation des cardinaux. Ce fut à Rome que nous plaidâmes. C'est là que la princesse employa l'abus de la séduction & du pouvoir. Elle gagna tous les défenseurs de ma mère , à prix d'argent : notre cause mal instruite , mal présentée , eût été perdue , si le ciel , qui prit pitié de nous , n'eût ramené une seconde fois le cardinal Belluga à Rome. Il découvrit la fraude , en informa la congrégation , & enfin il en sortit un jugement , qui ne laissa pas le plus léger nuage sur l'hymen notoire entre Albert-Octave & Alexandrine.

Vénérable aïeule ! vous qui conduisîtes ma mère à l'autel , qui joignîtes

vos prières à l'invocation que fit le prêtre sur le couple chrétien ; qui crût la remettre entre les mains d'un ami tendre , d'un défenseur zélé , lequel sous le nom d'époux , s'occuperait de son bonheur , protégerait sa foiblesse & ne souffrirait pas que l'insulte attaquât un honneur dont le ciel lui confioit le dépôt.... vous n'étiez plus , vous ne pûtes jouir du succès de votre fille.

La veuve nièce se jugea elle-même. Il ne fut pas possible de ranimer ses espérances éteintes. Elle connut clairement que les trahisons , les calomnies , les sophismes qu'elle avoit si richement payés , ne lui serviroient de rien. Une sombre mélancolie l'enveloppa. Elle languit , se dessécha , mourut , heureuse que la mort vînt la débarrasser du fardeau de la vie , qu'elle ne pouvoit plus supporter ! mais dans son testament elle consigna sa haine , & imposa à ses héritiers la loi injuste de poursuivre Alexandrine , & de lui ravir tout ce qu'on pourroit lui enlever. Les héritiers entrèrent parfaitement dans les vues de la nièce veuve , & se préparèrent à réduire au moins

dans la misère , celle dont ils alloient contester l'état.

Le jugement qui assuroit canoniquement l'état de ma mère ayant été rendu , elle se retira dans sa patrie & me laissa en Espagne , où don Ruiz étoit fixé. Elle nous abandonna le soin de poursuivre la restitution des biens. Elle fut reçue à Bruxelles & à Anvers comme elle l'avoit toujours été , comme *la princesse* , & maintenant *douairiere* de Tilly.

Vingt années s'étoient déjà écoulées ! depuis ce temps-là Alexandrine vivoit à Bruxelles comme *princesse douairiere* , inspirant à la fois le respect & la pitié. La pension de cent doublons qu'elle tenoit de la cour d'Espagne , fondeoit sa subsistance unique. Son domestique étoit composé d'un vieux secrétaire Espagnol appelé don Juan , & de deux filles ; tous les trois se dispuoient de zèle & d'attachement pour elle. Une inaltérable sérénité , qui de son ame passoit sur sa physionomie , régnoit dans sa maison : c'étoit le séjour de la paix. Jamais on n'y entendit ni plainte , ni murmure

contre ses persécuteurs. Elle se contentoit de faire par son courage , par l'innocence de sa vie , rougir les uns de leur injustice , les autres de leur acharnement.

L'année 1748 fut la dernière de sa vie. Vers le milieu de l'été , une légèreté foiblesse la saisit : on accourut pour la secourir. Soins perdus ! son heure étoit venue : elle s'éteignit sans connoître les angoisses de la mort , & rendit son ame à la Divinité , comme on voit à la naissance d'un beau jour , l'étoile du matin pâlir , s'effacer , se perdre dans les flots de lumière qui couvrent l'horizon.

Fille soumise , femme respectable , mère tendre , Alexandrine se livroit à ses devoirs , comme une autre se livre à ses plaisirs. Elle fut belle sans orgueil , grande sans hauteur , infortunée sans bassesse , toujours digne d'être heureuse sans l'avoir jamais été. Longtemps on a vu le secrétaire don Juan aller le samedi de chaque semaine pleurer sur sa tombe , y implorer les faveurs du ciel , & croire que de cette place , ses prières seroient plus favo-

ramblement écoutées. A sa mort elle se trouva dans un dénuement tel que son mobilier ne put fournir à ses obsèques. O ma digne mère ! quand en payant cette dette sainte , je t'acquittai envers l'église , ton ombre m'a fouri. Ah ! puisse la terre en paroître plus légère à tes mânes vénérés !

J'eus encore une mort à pleurer ; celle de mon mari , qui avoit la conduite de toutes ces grandes discussions. Je restai veuve avec six enfants , & une succession obérée par les frais énormes de deux procès à Rome , d'un en Espagne , & d'un quatrième de dix-huit ans dans les Pays-Bas. Je fus obligée de suspendre mes poursuites durant cinq ou six ans ; & quand je les recommençai , mes agents ou dévoués , ou peu instruits , ou peu fidèles & mal récompensés , me servirent comme je les payois.

En 1765 , je fus réduite à solliciter la honteuse & humiliante grace de plaider par charité , moi , grande d'Espagne , princesse , veuve d'un président au conseil de Grenade.... Je n'obtins pas cette faveur réservée à

l'indigence , parce que je n'étois pas assez pauvre : on ne me crut que mal aisée. C'est ce refus.

.
Ici ma mère (dit son fils) a quitté la plume. Ce refus abrégéa sa carrière ; elle mourut la même année 1765. Ainsi le tombeau ensevelissoit tous les miens. Ils étoient morts dans la misère ; victimes de la plus affreuse persécution.

.
On trouve encore des lacunes , & par la suite de l'ouvrage on voit que le fils d'Albertine étoit mort ; c'est son petit-fils qui continue. Comme l'intérêt finit ici , & que ce qui termine l'ouvrage n'est qu'un détail des efforts qu'il fait pour obtenir un jugement , nous en resterons-là. Nos lecteurs ne nous en demandent pas davantage. Nous sommes convaincus que cette lecture fera couler des larmes. Nous plaindrions ceux qui n'en auroient point à répandre sur les malheurs d'Alexandrine.

LES HEUREUSES INFORTUNES

D E

CÉLIANTE ET MARILINDE,

VEUVES PUCELLES.

Paris, 1638, in-12.



L'AUTEUR de ce roman, le sieur DES-FONTAINES, est déjà connu de nos lecteurs; nous avons rendu compte d'un de ses ouvrages, intitulé : *l'Inceste innocent, histoire véritable* : ceux qui voudront le connoître plus particulièrement, peuvent consulter la notice insérée dans le premier volume de janvier 1781, page 148. On se contentera de rappeler que ce n'est pas, à beaucoup près, un des meilleurs écrivains du seizième siècle, qu'il courut la carrière du théâtre, & qu'il fut un de ces auteurs dramatiques que l'essor de Corneille réduisit au silence. Sa prose est remplie de ces pointes & de ces concetti si fort à la mode

dans le siècle où il vivoit : il entasse métaphore sur métaphore , & n'est pas fort heureux dans le choix ; enfin ses vers ne valent pas mieux que sa prose. Son roman n'est cependant pas dénué d'intérêt ; mais à coup sûr il ne peut que gagner à être élagué & resserré (1).

Le sieur DESFONTAINES nous donne ce roman pour une histoire véritable , & si récente , qu'il a été contraint de changer l'ordre du temps , les noms des personnes & des lieux , *pour épargner , dit-il , la modestie des uns & la honte des autres.* On trouve même au commencement de l'ouvrage une clef des personnages qui y jouent un rôle. Nous nous faisons une loi de la transcrire ; mais comme il s'y trouve des noms fort inconnus , il est bien difficile de démêler le vrai du

(1) Le lecteur remarquera sans doute que le nom de *veuve* ne convient pas trop à la première des deux héroïnes : mais , comme son mariage étoit à la veille de se faire , le bon Desfontaines a cru pouvoir le lui donner , pour rendre son titre plus piquant. On voit que cette petite ruse est connue depuis long temps , & que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'un titre intéressant est une enseigne trompeuse.

fabuleux. A l'exception de Saint-Preuil, qu'il désigne sous le nom de Mélidor, & de quelques autres en petit nombre, tout le reste est fort obscur. Nous allons mettre cette clef sous les yeux du lecteur, & nous joindrons à l'extrait quelques notes sur les personnages dont les noms sont plus intéressants.

Clef de Céliante & Marilinde, veuves pucelles.

Cambises,	Le roi de France, Louis XIII.
Protosilas,	M. le prince, père du grand Condé.
Evandre,	M. le comte de Soissons.
Ericlée,	Madame de Chalais.
Mélidor,	M. de Saint-Preuil.
Céliante,	Madame de Charny.
Marilinde,	Madame de Marigny.
Mériphe,	M. de Charny.
Philange,	M. de Nouveau.
Filanire,	Madame Sévin.
Angélie,	Madame la présidente de Dessembray.
Thélame,	M. du Macé.
Bérénice,	Madame Prestalois.

Léonide ,	Madame la présidente Malle.
Ericine ,	Mademoiselle Doignon.
Bélinte ,	M. de Lingendes.
Araspe ,	M. de la Cliette.
Polyanthe ,	M. Boisset.
Palinice ,	Madame Boisset.
Babylone ,	La ville de Paris.
Nicopolis ,	Dijon.



LIVRE PREMIER.

MÉRIPHILE étoit un des premiers sénateurs de Babylone : jeune & bien fait , riche & d'une famille distinguée , il s'étoit élevé par son mérite à des emplois importants. Quoiqu'aimable & galant auprès des dames , dont il aimoit la conversation , son cœur n'avoit pas encore connu l'amour. L'étude , la promenade & les devoirs de sa place partageoient tout son temps. Quelquefois les muses lui déroboient quelques heures de son loisir , & sa vie s'écouloit pure & calme comme le ruisseau qui serpente dans la prairie. Content d'inspirer & de sentir l'amitié , il ne croyoit pas avoir

d'autres vœux à former , & se flattoit de passer ses jours dans une douce tranquillité ; mais l'amour se rit de tous les projets qu'on forme pour se soustraire à sa puissance ; il se fait surtout un plaisir malin de faire souffrir ces sages orgueilleux qui bravent ses efforts , & le repos de Mériphile étoit sur le point d'être cruellement troublé.

Il étoit fort lié avec un gentilhomme nommé Thélame , son égal en naissance , en fortune , comme en mérite , mais , ce qui vaut mieux , amant aimé de Céliante , jeune personne accomplie , pour qui soupироit la jeunesse la plus brillante de Babylone. Céliante étoit la seule femme qui eût paru émouvoir un peu l'insensible Mériphile ; mais son respect pour l'amitié , les confidences de Thélame qui lui faisoit part de son bonheur , avoient bientôt dissipé cette émotion légère ; Thélame & Céliante venoient d'être fiancés ; le jour étoit pris pour la cérémonie , & Mériphile regardoit déjà cette beauté comme la femme de son meilleur ami.

Dans l'intervalle , des affaires importantes l'obligèrent de quitter Baby-

lone : il se hâta de les terminer , pour être témoin du bonheur des deux amants , & revint avec la même promptitude. La veille du jour où ils devoient être unis , son premier soin fut d'aller rendre visite à Céliante , & de satisfaire à des devoirs que l'amitié lui rendoit bien chers. Il entre ; mais quelle est sa surprise ! & quel spectacle affligeant s'offre à ses regards ! Thélame pâle & mourant étoit étendu sur un lit de repos ; le sang couloit à gros bouillons de son côté par deux larges plaies , & Céliante éperdue de douleur & d'amour , le tenoit dans ses bras , & recueilloit ses derniers soupirs. Tous les spectateurs étoient attendris des plaintes touchantes que l'infortunée adressoit à son malheureux amant ; ses tristes accents , ses larmes & ses embrassements ranimèrent un instant Thélame. Chère Céliante , dit-il , d'une voix presque éteinte , le ciel ne permet pas que je passe mes jours auprès de vous. Ma félicité eût été trop parfaite ! Il faut y renoncer. Si vous m'aimez , vivez au nom de ce même amour , vivez , & souvenez-vous quel-

quefois du malheureux Thélame, d'un homme qui ne respiroit que pour vous. Heureux encore dans mon malheur d'expirer entre vos bras ! Adieu..... ce mot est cruel. C'est pour jamais.... adieu.... A ces mots , il expire , & ne laisse plus dans ses bras qu'un corps froid & inanimé.

C'est en vain qu'elle tient sa bouche collée sur la sienne , comme pour rappeler les esprits de son amant , ou pour confondre ses derniers soupirs avec les siens ; en vain elle appelle Thélame : Thélame n'entend plus ses cris inarticulés , ses plaintes douloureuses , & cette bouche qui ne s'ouvroit que pour l'assurer du plus tendre amour , s'est fermée pour ne se r'ouvrir jamais. Dans son désespoir , elle tenoit étroitement embrassé le corps de son amant , elle le baignoit de ses larmes , & faisoit couler celles de toute l'assemblée. Qu'elle parut belle & touchante à Mériphile ! le désordre de sa parure , ses cheveux épars , son sein qui palpitoit avec force , l'expression de douleur qui vivoit dans chacun de ses traits , les beautés que laissoit échapper l'abandon de son dé-

ſeſpoir : tout frappa l'ame de Thélame & l'embraſa du plus violent amour. Ah ! l'on a bien raiſon de dire que la beauté en larmes eſt encore plus puiffante que la beauté rayonnante de joie & couronnée des fleurs du plaifir. La défaite de Mériphile fut entière ; il reſtoit immobile & muet d'admiration , & les yeux fixés ſur la belle affligée , ſ'enivroit à longs traits du poiſon de l'amour. Enfin l'on arracha ſans peine Céliante du corps de Thélame , & la bienſéance obligea Mériphile de ſe retirer.

Mais il emportoit avec lui le trait qui l'avoit profondément bleſſé. Toute la nuit , il vit Céliante pâle , égarée , mourante ; il entendit ſes plaintes amères , & le ſon de cette voix , ſi douce & ſi touchante quoiqu'altérée par la douleur , retentit ſans ceſſe à ſon oreille & fit battre ſon cœur : il ſe propoſoit de la conſoler ! quel plaifir de ſécher ſes pleurs & d'eſſuyer ſes beaux yeux ! Il croyoit encore n'être que compatiffant , & déjà il brûloit de tous les feux de l'amour.

Revenons à la belle veuve que nous avons laissée prête d'expirer de ses regrets; elle s'accusoit d'insensibilité d'avoir pu survivre un instant à Thélame, & brûloit de le rejoindre; pour y parvenir, elle feint une indisposition, se met au lit, se fait ouvrir la veine, & assure qu'elle se trouve un peu soulagée; mais dès que la nuit est venue, & qu'elle n'a plus à craindre de surveillants, elle arrache ses bandes, & laisse couler son sang qu'elle offre à l'ombre de Thélame. Déjà elle s'affoiblissoit, & sa tête appesantie venoit de tomber sur son oreiller. Heureusement son bras étendu hors du lit, rencontra un flambeau, dont la chute réveilla sa cousine Angélie qui s'étoit endormie dans la chambre prochaine: elle se lève en sursaut, accourt, ouvre le rideau de Céliante, & la voit les yeux éteints, sans mouvement, & baignée dans son sang: à cet affreux aspect, elle jette de grands cris & répand l'alarme dans toute la maison. On accourt, on porte un prompt secours, & l'on vient à bout d'étancher

le sang ; Angélie fait garder sa cousine avec soin, & la force de renoncer à son cruel projet.

Mérophile étoit bien éloigné de penser qu'un acte de désespoir avoit été sur le point de lui enlever celle qu'il adoroit ; il revint le lendemain à dessein de lui faire agréer les consolations de l'amitié : fatale nouvelle ! Un coup de foudre l'auroit moins atterré , & il sentit bien à l'impression qu'il en reçut , que le spectacle de la veille avoit décidé pour jamais de son sort. Angélie & Léonide s'entretenoient des amours de Céliante & de l'infortuné Thélame : Mérophile en connoissoit bien des particularités ; mais l'amour les rendoit si précieuses ! Elles étoient nouvelles pour lui : il les écoutoit avidement comme s'il les entendoit pour la première fois , voici donc ce que lui apprit Angélie.

Les premiers détails ne présentôient rien de plus intéressant que le principe d'une inclination ordinaire. Une heureuse rencontre avoit offert les deux amants l'un à l'autre , & le même trait les avoit blessés tous les deux. La

contrainte où Filanire tenoit sa fille n'avoit fait qu'irriter sa passion pour Thélame, qui de son côté cherchoit toutes les occasions de la rencontrer & de lui faire connoître son amour; le hasard servit ses vœux; la fête de Diane arriva, & Céliante, comme une des plus belles personnes de la ville, recevoit les offrandes que le peuple faisoit à la déesse; jamais l'offrande n'avoit été plus riche, & l'on peut bien croire que Diane n'avoit guères que la moitié des vœux. Thélame s'avança d'un pas mal assuré; son trouble fut remarqué de Céliante & augmenta le sien; leurs yeux se rencontrent, se baissent & se cherchent encore involontairement, & Thélame ne vit point de sévérité dans les regards de sa maîtresse.

Le vase d'or destiné à recevoir les hommages des Babyloniens, avoit un peu de profondeur; Thélame en s'approchant pour y déposer un don précieux, y glissa un billet, & dit d'une voix basse & timide : Belle Céliante, puisque le ciel ne dédaigne pas les hommages de la terre, daignez accep-

ter le mien, quoiqu'indigne de vous. L'action de Thélame & ses paroles jettèrent Céliante dans un tel trouble, qu'un rose plus foncé colora ses belles joues, & que la main lui trembla pendant le reste de la cérémonie; son amant se retira, sans attendre de réponse; mais il eut la satisfaction de voir, l'œil d'un amant est si subtil, de voir, dis-je, sa maîtresse irrésolue porter la main au vase, l'en retirer, l'y reporter encore. Enfin, l'amour fut le plus fort : le billet fut ôté aussi prestement qu'il avoit été placé, & l'on ne risque rien d'affurer que le reste de la fête parut fort ennuyeux à Céliante.

Les lettres d'amour se ressembloient assez : ainsi le billet de Thélame qu'elle ne put se lasser de relire, ne feroit peut-être pas au lecteur le plaisir qu'il lui fit éprouver. Ceux qui ont déjà aimé se doutent bien que Thélame étoit sans cesse sur les pas de Céliante, au temple, à la promenade, chez les marchands : c'étoit son ombre, & Céliante ne se plaignoit pas de cette douce importunité.

On étoit dans la plus belle saison de l'année, & les dames alloient goûter la fraîcheur du soir sur les bords de l'Euphrate; Angélie, à la sollicitation de Céliante, avoit demandé & obtenu de Filanire la permission de prendre le frais. Céliante fut bientôt obligée de la mettre dans sa confiance, & l'officieuse cousine fit tomber le voile de sa parente, pour donner occasion à Thélame de les aborder; ce premier pas fait, la déclaration ne tarda point; elle fut reçue sans colère. La confiance s'établit entre les deux amants, & pendant tout l'été, ils se virent & s'entretinrent sous les yeux de l'obligeante Angélie, en qui la pauvre Céliante ne devoit pas toujours trouver la même complaisance; mais n'anticipons pas sur les événements.

Un soir que Thélame retournoit assez tard d'une conversation qui avoit pour lui tant de charmes, il vit à la clarté de la lune un homme attaqué par deux voleurs & qui se défendoit vigoureusement: son cœur s'émut à la vue de cette lâcheté: l'épée à la main, il tombe comme la foudre sur un des

assaillants , le renverse , & secondé de l'inconnu , blesse l'autre & le réduit à chercher son salut dans la fuite.

Polyanthe, c'étoit le nom du cavalier qu'il venoit de secourir , ne savoit comment lui témoigner sa reconnoissance : il le pria de ne point lui laisser ignorer le nom de son libérateur , & quand Thélame se fut nommé , Polyanthe se fut doublement gré de devoir un tel service à un cavalier généralement estimé & de la plus haute réputation. Thélame voulut le reconduire , & ne put se refuser aux instances qu'il lui fit de venir saluer sa femme. Palinice attendoit son mari avec une impatience égale à sa tendresse : elle frémit en apprenant le danger qu'il avoit couru , exprima sa reconnoissance du ton le plus honnête & le plus affectueux , & retint Thélame cette nuit , ne voulant pas exposer aux insultes des *bandouliers* , celui qui venoit d'en délivrer si valeureusement son mari.

Les deux époux comblèrent Thélame de soins & d'attentions ; il gaignoit à être connu , & Palinice, tou-

chée de tant de mérite , s'attacha tellement à lui , qu'un homme plus avantageux auroit pu concevoir quelques espérances ; mais ce n'étoit pas là le but de cette femme vertueuse : tous ses vœux tendoient à faire épouser à Thélame une jeune sœur fort belle & fort riche , douée de mille qualités , & digne de faire le bonheur d'un honnête homme ; elle lui en parla enfin avec le plus vif intérêt , & vit avec douleur ce cavalier se refuser à un projet qui faisoit sa plus douce espérance ; tout ce qu'elle put obtenir de lui , c'est qu'il verroit sa sœur chez elle , & le lendemain fut choisi pour cette entrevue.

Si Thélame avoit le cœur pris , la sœur de Palinice n'étoit pas moins préoccupée. Un jeune cavalier avoit su lui plaire , & son amour irrité par la contrainte , étoit devenu une partie de son existence ; elle s'étoit rendue à l'invitation de son aînée , & surprise du compliment qu'on lui faisoit , n'avoit répondu qu'en faisant l'éloge de son état , & en rejetant le mariage comme la plus fâcheuse servitude.

vitute. Palinice n'avoit pas été déconcertée par cette réponse de jeune fille ; mais sur de nouvelles instances , sa sœur avoit fait paroître tant de froideur , qu'elle craignit que son cœur ne fût déjà engagé ; elle obtint cependant que Céliante ne témoigneroit point son aversion au cavalier qui alloit s'offrir à ses yeux.

A peine leurs conventions étoient-elles terminées , que Thélame entra , résolu de défendre son cœur contre les charmes les plus doux , mais pourtant desirant de voir la beauté qu'on lui avoit vantée. La jeune personne , toute entière à sa prévention , n'avoit pas encore levé les yeux , lorsque le son d'une voix bien connue & bien chère , vint frapper ses oreilles & retentit jusqu'à son cœur : elle regarde : ô trop aimable surprise ! c'est ce Thélame qu'elle aime & dont elle est aimée. En un mot , la jeune sœur de Palinice n'étoit autre que la belle Céliante.

Thélame étoit sous le charme ; il ne sait s'il veille ou si un songe flatteur , une illusion du sommeil est venue surprendre ses sens ; mais non , c'est sa

Juin 1787.

G

bien-aimée, c'est Céliante, il n'en peut douter, & dans l'ivresse de sa joie, il tombe aux genoux de la sœur aînée pour lui balbutier son transport & ses expressions de reconnoissance. La bonne Palinice s'aperçut bien qu'elle n'avoit fait que rejoindre deux amants; elle s'en applaudit, & vit avec plaisir que l'amour avoit préparé l'union que desiroit l'amitié.

Enfin, grace à ses bons offices, Thélame eut l'agrément des parents de Céliante, & tout se dispoisoit pour leur union prochaine, quand leurs espérances furent renversées par la plus noire perfidie. Dès que les prétentions de Thélame furent devenues publiques, toute cette jeunesse qui étoit venue s'attacher au char de Céliante disparut & rendit justice au mérite supérieur de son rival; le seul Périandre s'opiniâtra dans son dessein; il étoit vain, présomptueux, important; mais Thélame pouvoit alarmer même la vanité d'un fat, & Périandre eut recours à une vieille magicienne soi-disant assez hideuse pour le faire croire, & d'une sordide avarice: Bé-

rénice , après avoir tiré de lui beaucoup d'argent , sous prétexte de faire des philtres ou d'autres charmes , finit par lui dire que tout son art étoit impuissant contre Thélame , & qu'il ne lui restoit plus d'autre ressource que de se défaire d'un rival aussi dangereux.

Le malheureux , dont l'amour tenoit de la rage , plutôt que de ce doux penchant qui nous lie à l'objet aimé , forme l'affreux projet d'assassiner Thélame , qui n'étoit point sur ses gardes , & dès le lendemain le surprend dans la maison de Céliante aux genoux de sa maîtresse , qui d'un air de complaisance passoit une main dans ses cheveux , tandis qu'il couvroit l'autre de baisers : cette vue redouble sa fureur , il tombe sur son rival , défarmé & pris au dépourvu , & goûte le barbare plaisir de le poignarder aux pieds même de Céliante : sa lâcheté fut bientôt punie : les domestiques accourus aux cris de l'infortunée , n'écoutèrent que le premier mouvement d'une juste fureur , & le percèrent de coups à côté de sa victime.

A ce triste récit , personne ne put retenir ses larmes , & l'amoureux Mériphile eût souhaité presque le sort de Thélame , pour être regretté aussi vivement par Céliante ; on vint lui dire en ce moment que la malade étoit éveillée & ne seroit pas fâchée de le voir : il vola auprès d'elle , & combien il fut pénétré de douleur , en voyant cette beauté naguere si brillante de plaisir & de santé , foible , abattue , pâle & défaite par la quantité de sang qu'elle avoit perdu. Hé bien ! lui dit-elle , en l'apercevant , on veut me forcer à vivre ou plutôt à mourir chaque jour. On aime mieux que je traîne une vie languissante , que de consentir à l'heureuse fin de tous mes maux. Vivons donc pour conserver le souvenir de mon cher Thélame , & attendons que le chagrin fasse l'office du fer qu'on me refuse.

Mériphile fut accablé de ces paroles ; cependant soutenu par l'espérance qui marche à la suite de l'amour , il entreprit de lui faire quitter sa funeste résolution ; il ne heurta

point de front sa douleur ; il la traita avec les égards & les ménagements les plus délicats , s'affligea avec elle , vanta l'époux qu'elle perdoit , & s'il parla de consolation , il ne la plaça que dans une perspective éloignée , qui ne pouvoit révolter la sensibilité ; Céliante souffroit , sans s'en douter , la main bienfaisante qui versoit du baume sur ses plaies ; bientôt il ne fut plus question de mourir ; elle parloit toujours de Thélame : mais Mériphile avoit tous les droits & toute la confiance de l'amitié : ce n'étoit point un amant : pouvoit-elle jamais en écouter un ? Mais il étoit devenu son meilleur ami.

L I V R E I I.

MÉRIPHILE , il y a peu de jours , étoit libre & se flattoit de jouir longtemps de sa liberté , & maintenant il ne respire que pour l'amour , & la bizarrerie de sa destinée veut qu'il brûle pour un objet dont le cœur est prévenu en faveur d'un autre. L'affliction aussi vive que profonde de

Céliante , l'alarme & l'intimide ; se défiant du succès , il croit devoir intéresser pour lui Angélie , & l'employer comme une puissante médiatrice auprès de sa cousine ; dans ce dessein , il redouble de soins & d'attentions auprès d'elle , & met en jeu pour la gagner les égards , les complaisances , les cadeaux galants qu'une femme peut recevoir sans blesser sa délicatesse.

Angélie ne manquoit ni d'attraits ni de vanité : elle prit pour son compte toutes les avances de Mériphile , & répondit bientôt à son amitié par un sentiment plus tendre ; Mériphile étoit trop honnête homme pour la laisser dans l'erreur , & crut que l'honneur lui imposoit la loi de la désabuser , ce qu'il fit avec tous les ménagements que fait employer un homme ingénieux & délicat ; mais l'amour propre étoit offensé , & l'on prétend que cette injure est une de celles que les femmes ne pardonnent jamais : Angélie dès ce moment lui jura donc une haine irréconciliable , &

dont les effets furent d'autant plus funestes , qu'elle fut long - temps la dissimuler.

Notre auteur prête à cette amante trompée un raffinement de perfidie dont nous ne croyons pas capable ce sexe charmant ; la franchise & l'abandon sont faits pour l'amour plutôt que pour les sombres détours de la haine ; il prétend , par exemple , qu'afin de rendre sa vengeance plus cruelle , elle voulut en faire Céliante l'instrument , & la rendre sensible à la passion de Mériphile , dans l'intention de se ménager ensuite le barbare plaisir de traverser leurs feux. Nos aimables lectrices nous pardonneront , sans doute , de nous écarter ici du plan de notre auteur. Disons plutôt que le hasard , ou plutôt l'amour , maître passé en évènements singuliers & tours ingénieux , & qui se plaît à rapprocher les amants , fit rencontrer Mériphile & Céliante dans une maison de campagne , où la belle malade étoit allée exhaler les tristes restes de sa mélancolie. Ajoutons que la figure

intéressante de Mériphile, son enjouement, sa conversation, & la passion profonde & respectueuse qui paroissoit dans ses yeux, dans ses regards, dans chacune de ses moindres actions, effaçoit insensiblement le souvenir de Thélame, & dispoisoit le cœur de Céliante à un nouvel engagement; y auroit-il si grand mal à oublier un amant mort pour un amant vivant? & ce n'est ni infidélité, ni inconstance.

Angélie étoit témoin des progrès de Mériphile, & l'on peut juger que cette vue étoit un supplice pour elle; elle avoit beau vouloir rabaisser son amant aux yeux de Céliante: la haine dictoit une satire, & l'amour prononçoit un éloge; vingt-fois auprès de Mériphile, elle exagéra l'humeur superbe & dédaigneuse de sa cousine, qui ne le souffroit que pour augmenter le nombre de ses triomphes, & toujours Mériphile l'entretenoit de la violence de sa passion, qu'il n'étoit plus en son pouvoir de vaincre. Plaignons Angélie: elle aimoit sans espoir & sans retour, & qui peut en

pareil cas répondre de son courage & de sa résignation ?

La position de l'infortunée rivale devenoit tous les jours plus fâcheuse, car tous les jours Céliante se rapprochoit de Mériphile ; enfin cet heureux amant avoit eu l'art de se faire écouter, en parlant d'un nouvel amour, & obtenu de sa maîtresse la permission de rendre sa recherche publique. C'en fut assez pour qu'Angélie qui avoit beaucoup de crédit sur l'esprit de sa tante, décidât Filanire à les rappeler à la ville.

Déjà Mériphile croyoit pouvoir compter sur son agrément, & sur celui de Palinice ; il étoit vu d'un bon œil par toute la famille dont il avoit l'estime. Ce fut alors qu'Angélie fit jouer tous les ressorts d'une haine active & réfléchie ; elle louoit Mériphile, mais avec tout l'art du dénigrement, avec tous ces *mais* perfides, dont la médifance connoît si bien l'usage & l'à-propos : bruits calomnieux, injurieux rapports, ruses de la méchanceté, elle employa tout, fut donner un tour défavorable à toutes ses actions, empoisonner les démarches les

plus innocentes , jeter des nuages sur sa fortune & jusques sur son honneur.

Le poison préparé par une main habile produisit tout l'effet qu'Angélie pouvoit en attendre : les parents de Céliante se refroidirent ; Palinice , elle-même , fut prévenue , & Filanire défendit à sa fille de songer à Mériphile , qui ne devoit jamais être son époux. Filanire étoit d'une humeur triste & sévère ; elle avoit cru que l'éducation des jeunes personnes consistoit dans une contrainte rigoureuse , & n'avoit jamais songé à se faire une amie de sa fille ; Céliante l'écouta d'abord avec une froideur respectueuse : mais généreuse comme elle l'étoit , elle ne put voir sans compassion le pauvre Mériphile abandonné de tout le monde , & pour l'en dédommager , elle conçut pour lui autant de tendresse qu'elle en avoit eue pour Thésame. Une officieuse amie nommée Ericine , se chargea de la correspondance des deux amants , & Mériphile eut obligation à la sévérité de Filanire du prompt succès de son amour.

Angélie crut devoir hasarder encore une tentative sur le cœur de l'amant dont elle caufoit le malheur : écoutée avec une politesse froide , elle revint le dépit dans l'ame , & sous un air calme & riant , ne médita que de sombres projets de vengeance & de fureur. La jalousie est clairvoyante : elle s'aperçut bientôt que sa cousine trouvoit moyen de recevoir des nouvelles de son amant ; Filanire , avertie par Angélie , fit de sévères réprimandes à sa fille : sa réponse franche & généreuse irrita cette mère chagrine , qui interdit à Céliante les visites & les assemblées , & la relégua dans une chambre obscure , dont la fenêtre donnoit sur une ruelle peu fréquentée.

Quel coup accablant pour l'amoureux Mériphile ! Il fut sur le point d'aller demander raison à Filanire de la tyrannie qu'elle exerçoit sur sa fille , & de la captivité où elle la retenoit ; mais l'amour & la fidèle Ericine lui inspirèrent un parti moins violent , & son bonheur vint de l'excès même de son malheur ; de l'aveu de Céliante , il se munit d'une

échelle de corde , la fit parvenir adroitement à sa maîtresse, qui, tous les soirs, l'attachoit à sa fenetre, & , pendant long-temps, eut le bonheur d'avoir des entretiens avec son amant.

C'étoit beaucoup : mais c'étoit trop peu pour l'amour. Mériphe exhorta Céliante à s'affranchir d'une injuste captivité , & à ne plus reconnoître une autorité dont sa mère faisoit un abus si cruel. Quelque confiance qu'eût la fille dans l'honnêteté de Mériphe, tout ce qu'il put obtenir d'elle, c'est qu'après son évafion, elle se retireroit au temple de Diane, jusqu'à ce que le ciel fléchît l'injuste rigueur de Filanire.

L'amant bien épris trouva le remède presque aussi rude que le mal : il fut cependant obligé d'y consentir, & convint du jour & de l'heure ; il fait avertir les filles de Diane, par une dame de ses amies, qu'à la pointe du jour, une demoiselle de condition se rendroit dans leur asyle ; à l'heure marquée, il fait tenir une voiture aux environs du logis de Céliante, & la trouve prête à le suivre. La nuit

étoit assez sombre ; il attache l'échelle & descend le premier , pour enhardir sa bien - aimée ; mais le sort n'étoit pas encore las de les persécuter , & leur réservoir de nouvelles épreuves.

Dans le moment , deux hommes viennent à passer , & voyant Mériphile en cette posture , le prennent pour un voleur : à leurs cris , Mériphile franchit d'un saut le reste de la descente & fuit , pour ne pas compromettre Céliante : Tanclade & Doristel , c'étoit le nom de ces deux importuns , lui barrent le passage ; il eût été reconnu , si , d'un coup d'épée qu'il porta au plus opiniâtre , il n'eût puni la témérité de l'un , & refroidi la curiosité de l'autre.

Qu'on se représente Céliante désolée , en voyant ses desseins renversés , peut-être sa réputation compromise , & son amant attaqué par deux hommes ; la précipitation avec laquelle elle a fermé sa fenêtre , après avoir détaché l'échelle , lui laisse ignorer si Mériphile est blessé ou mort ; il n'avoit reçu qu'une légère blessure , & comptoit n'avoir à s'affliger

que sur le sort de Céliante; mais un billet anonyme découvre à Doristelle le nom & la demeure de l'inconnu qui a tué son parent & son ami: & le lendemain Mérophile se voit arrêté, chargé de fers comme un vil criminel, & réduit à défendre son honneur & sa vie.

Tandis qu'il prépare ses moyens de défense pour sauver des jours consacrés à Céliante, que les parents de Tanclope veulent venger sa mort, Filanire, pour s'exempter du soin pénible de garder sa fille, au lieu de la consoler & de la plaindre, la mène elle-même au temple de Diane: Céliante respira en entrant dans cette retraite sacrée; n'étoit-elle pas cent fois mieux à l'ombre des autels, & dans la compagnie de ces vierges douces & sensibles, que sous les yeux d'une mère barbare & d'une cousine acharnée à la persécuter? Mérophile apprit avec joie qu'elle n'avoit plus à supporter la vue de l'artificieuse Angélie, & s'occupe avec plus de liberté de sa défense.

La fidèle Ericine n'avoit point été suspectée, & recevoit toujours les

lettres des deux amants : c'étoit la principale occupation de Mériphile & de Céliante ; leurs billets , gages de l'amour le plus tendre , pénétoient à travers les grilles du temple & les barreaux de la prison , & c'étoit ainsi qu'ils charmoient l'ennui de leur triste demeure.

Angélie ne doutoit pas que Mériphile ne succombât sous l'accusation intentée contre lui ; elle crut même un instant pouvoir jouir du spectacle de sa mort : en passant dans une place publique , elle vit une grande foule , & le triste appareil d'un supplice : ce ne pouvoit être que Mériphile , nul n'étoit si coupable à ses yeux ; la réponse qu'on fit à ses questions la confirma dans son idée : l'échafaud étoit préparé pour un gentilhomme qui en avoit tué un autre ; on croit aisément ce qu'on desire : elle ne douta plus que ce ne fût Mériphile , & courût aussi-tôt en semer la nouvelle dans tous les quartiers de Babylone , elle n'oublia pas sur-tout de la faire parvenir jusqu'à Céliante , pour troubler le repos de sa solitude , & percer son

cœur d'un trait déchirant. La belle recluse tenoit une lettre qu'Ericine venoit de lui remettre de la part de Mériphile, lorsque le bruit de sa mort vint frapper ses oreilles : quelle affreuse nouvelle ! c'étoit sans doute les derniers adieux de son amant, & les derniers témoignages de son affection ; prévenue de cette cruelle idée, elle n'ouvre la lettre qu'en tremblant, un nuage épais couvre ses yeux, & ce n'est qu'avec peine qu'elle vient à bout de la lire.

O bonheur ! Céliante passe, en un moment, de la mort à la vie : Mériphile parloit de sa justification prochaine, & nullement de son supplice ; elle reconnut bientôt que l'auteur de ce bruit étoit la cruelle Angélie, qui ne tarda pas elle-même à être détrompée, en voyant paroître un traître & un perfide, au lieu du généreux Mériphile : le criminel s'appelloit Thersandre, & mouroit pour un assassinat commis en la personne de Mendor, crime d'autant plus odieux, qu'il avoit été précédé de mille trahisons à l'égard de son meilleur ami.

L I V R E I I I.

Nous avons laissé Céliante au temple de Diane : les vierges qui l'habitent sont religieuses & sensibles ; mais leur ame pure & calme , dont aucun orage n'a jamais troublé la paix , ne peut apprécier les agitations & les tourments qui accompagnent une passion malheureuse. Céliante a besoin d'une compagne qui ait essuyé les mêmes épreuves : le sort la lui offre dans la personne de Marilinde , qui venoit de poursuivre à Babylone le supplice de Therfandre. Un penchant aussi doux qu'irrésistible , porte les malheureux à se rechercher , à verser leurs douloureuses confidences dans le sein l'un de l'autre : Céliante & Marilinde furent bientôt inséparables ; il y avoit d'ailleurs une conformité si frappante entre leurs destinées ! Marilinde , sur le point d'être unie à l'homme le plus digne d'elle , l'avoit perdu , comme Céliante , par le forfait d'un traître , & voici ce qu'une jeune demoiselle , nommée Hélione , qui l'avoit

raconta à la maîtresse de Mériphile.

Cambyse, vainqueur des Bactriens & des Mèdes, avant de retourner à Babylone, avoit jugé à propos de se reposer quelque temps à Nicopolis; un des gentilshommes des plus accomplis de sa cour, étoit Mélidor; la fortune lui avoit refusé le rang de prince: mais il en avoit le cœur & la magnanimité; il s'étoit distingué dans les guerres que Cambyse venoit de terminer, & ses services lui donnoient à la cour une considération au dessus de sa naissance; il n'étoit point de courtisan qui ne se fît un honneur de l'avoir pour ami, & plus d'une femme eût voulu l'avoir pour amant; cavalier accompli & généreux, il eût été trop heureux s'il n'eût pas donné son amitié au plus perfide de tous les hommes.

Un jour qu'il étoit à la porte du palais, il vit entrer plusieurs dames de la ville, qui venoient faire leur cour à la Reine; mais quoiqu'elles fussent toutes dans la fleur de leur printemps & de la beauté, elles étoient effacées par une jeune personne de leur

compagnie , dont la première vue le mit hors de lui-même ; il s'avança vers elle , & se présenta avec tant de bonne grace , & d'un air si respectueux , qu'elle ne put refuser d'accepter sa main pour la conduire. Nous passerons les longues descriptions & les compliments éternels , où notre auteur se perd & s'égare pour dire que Mélidor , qui avoit obtenu la permission de voir Marilinde chez elle , en devint de plus en plus amoureux , & ne crut pas devoir différer l'aveu de son secret.

Il étoit auprès d'elle , & sur un soupir qu'il laissa échapper , Marilinde le plaisanta fort agréablement ; il avoua qu'il aimoit ; la curiosité fut piquée : on voulut savoir le nom de l'objet qui l'avoit engagé ; il en fit un portrait charmant , parce qu'il étoit ressemblant ; & voyant que Marilinde insistoit encore , il tire , d'un air de mystère , une boîte de sa poche : Marilinde rougit ; le cœur lui bat ; elle commence à se repentir de l'avoir tant pressé : c'est sûrement le portrait d'une rivale : car pourquoi le dissimuler ? elle n'a pu être insensible au mérite de Mélidor.

Elle ouvre enfin d'une main tremblante : quelle est sa surprise ! cette boîte de portrait n'est qu'une glace qui lui présente son image : elle la rendit promptement à Mélidor ; mais sa rougeur , sa confusion , son trouble , la joie qu'elle ne pouvoit dissimuler , tout apprit à son amant qu'il étoit le plus heureux des mortels. Marilinde étoit franche , & voyant dans Mélidor un époux dont la recherche lui étoit honorable , elle ne crut pas blesser l'austère pudeur de son sexe , en lui laissant entrevoir que son devoir seroit d'accord avec son inclination.

Mélidor étoit transporté ; enivré de joie & d'amour , il couvroit de baisers une main qu'on retiroit mollement ; & dès ce moment nul obstacle ne sembla s'opposer à son bonheur ; il voyoit Marilinde dans toutes les fêtes de la cour , & imaginoit toujours quelque ingénieuse galanterie pour l'entretenir de sa passion. Un soir qu'après le bal de la Reine , il l'avoit conduite chez elle , il entendit , en revenant , un cliquetis d'épées , & peu de temps après , vit

un homme en désordre & couvert de sang poursuivi par deux autres l'épée à la main : il n'hésita point à voler à son secours , & le sauva d'une mort certaine : c'étoit Therfandre & ses ennemis , deux jeunes frères qui vouloient venger l'insulte qu'il avoit faite à leur sœur. Pauvre Mélidor ! que ta pitié te sera funeste ! tu ne connois pas la perfidie & la noirceur de l'homme que tu honores du nom de ton ami ! ton plus cruel ennemi ne pourroit te faire plus de mal.

Therfandre guéri de ses blessures , Mélidor crut devoir l'introduire chez Marilinde ; elle avoit une sœur plus jeune & non moins aimable qu'elle , nommée Ménalie , & le dessein de ce généreux ami étoit d'inspirer à Therfandre le projet de s'attacher à elle ; il se faisoit une fête de voir son ami heureux comme il l'étoit lui-même , & le même jour eût pu éclairer ces deux unions ; mais tout-à-coup , la cour quitte Nicopolis : il est obligé de la suivre , & voit avec douleur qu'il va éprouver les rigueurs d'une absence dont il ignore le terme. Ther-

sandre au contraire ne doit point quitter cette ville où sa place le retient sous les ordres de Protosilas : c'est donc à lui que Mélidor confie le soin de ce qu'il a de plus cher , & l'amitié veillera sur l'amour.

Avant son départ , il obtint de Marilinde , quoiqu'avec peine , le don de son portrait ; il l'enferme dans une boîte fort riche , où l'on voit d'un côté les chiffres enlacés des deux amants , avec cette inscription : *nous ne sommes qu'un* , & de l'autre , deux moitiés de serpent divisées , avec ces mots , *ou se rejoindre , ou mourir* ; Marilinde reçut celui de Mélidor en échange. C'est à ceux qui ont quitté une maîtresse adorée , à se pénétrer de la douleur d'une pareille séparation ; Mélidor sur-tout sembloit avoir un secret pressentiment de son malheur : vingt fois il prit congé de sa belle affligée ; vingt fois l'amour le ramena à ses pieds ; il fallut enfin l'arracher d'auprès d'elle , & un doux baiser que dans son trouble elle ne put refuser à son amant , scella leurs tristes adieux.

Depuis le départ de Mélidor, Thersandre continuoit ses visites ; il n'avoit pu voir Marilinde , sans prendre pour elle la passion la plus vive ; il céda en lâche à la première attaque de l'amour & se rendit sans combat ; il étouffe la voix de l'honneur qui lui représente que Mélidor lui a sauvé la vie , & qu'il va le blesser dans l'endroit le plus sensible , & ne s'occupa plus que des moyens de le supplanter dans le cœur de sa maîtresse. Le traître fut dissimuler quelque temps , & attendre qu'elle lui offrît elle-même l'occasion qu'il attendoit. Un jour, Marilinde ennuyée de l'absence de Mélidor , demanda à Thersandre si ses affaires pourroient lui permettre de revenir bientôt à Nicopolis : le traître joue l'embarras , & par des discours ambigus , jette l'alarme dans ce cœur sans artifice ; elle le presse de s'expliquer : il s'en défend long - temps ; enfin d'un air affligé & confus , comme s'il eût rougi lui - même de la perfidie de son ami , il lui avoue que Mélidor est infidèle ; à l'entendre , il n'a jamais été

sincère dans ses protestations ; obligé de vivre à la cour où il est considéré, & l'objet des vœux de toutes les femmes de Babylone, il n'a jamais eu un dessein bien sérieux de s'enchaîner à Nicopolis ; il a cherché seulement à occuper son cœur ; mais l'ambition a tous ses desirs, & bientôt même il va se lier à un grand parti. A ces mots, il tire une lettre qu'il disoit avoir reçue tout récemment de Babylone, & qui confirme son récit ; l'histoire avoit toutes les couleurs de la vraisemblance, & Marilinde, quelque idée qu'elle eût de la probité de Mélidor, ne put s'empêcher de la soupçonner ; cependant, les cœurs honnêtes ne supposent pas aisément l'artifice & la ruse : il leur faut plus d'une épreuve cruelle, pour leur apprendre qu'il est des scélérats adroits & consommés, dont on ne sauroit trop se défier.

En effet, soupçonner Mélidor ! Mélidor perfide ! grands Dieux ! comment croire désormais à la vérité, à l'honneur, si cet air ouvert, ces manières franches, cette candeur qui paroissoit

paroissoit résider sur les lèvres, ne couvrent que le mensonge & la noirceur ? Elle doutoit encore ; Therсандre qui lisoit dans son ame, lui porte bientôt le dernier coup. Il va trouver Fagomar , oncle de Marilinde , & après quelques fausses protestations d'amitié, il lui déclare l'intelligence que sa nièce entretient avec un homme de la cour, lui montre les lettres que Mélidor lui avoit adressées pour elle , & des réponses de Marilinde qu'il lui avoit dérobées pendant son séjour à Nicopolis. Il exagère les dangers de cette intrigue , & alarme tellement le bon homme , qu'il le décide à en parler à sa nièce pour la détromper & la prémunir contre les séductions d'un courtisan.

Ce discours de Fagomar , si conforme à ceux de Therсандre , ses lettres dont l'ingrat a déjà fait sans doute le sacrifice à sa rivale , dissipent tous les doutes de la triste Marilinde. Il est donc vrai que Mélidor n'est qu'un infidèle ! il faut donc renoncer à toutes ses espérances & voir s'écrouler l'édifice de son bonheur ! Est-ce là

Juin 1787.

H

la récompense de tant d'amour ? Mais le perfide seroit trop fier d'apprendre qu'il coûte des larmes à celle qu'il a si cruellement délaissée , trahie ; l'infortunée dévorera ses larmes , concentrera sa douleur , & rappellera à son secours toute sa fierté. Therfandre s'applaudit de son odieux succès ; il devient l'ami , le confident de Marilinde , & se flatte de la disposer insensiblement à des sentiments plus tendres. Mais il est temps que la vérité triomphe de la perfidie. Je vois Mélidor qui revient en hâte à Nicopolis , porté sur les ailes de l'espérance & de l'amour. Il va savoir la cause du long silence de son amante , & pourquoi toutes ses lettres sont restées sans réponse. Hâte-toi , généreux Mélidor , viens dissiper les nuages dont ton lâche ami a obscurci ton innocence , & rendre le bonheur à Marilinde.

Son premier soin est de descendre chez Therfandre , & son apparition inattendue cause un trouble si grand au perfide , qu'il lui en demande la raison. Mais Therfandre , consommé

dans l'imposture, s'est bientôt remis. Il ose embrasser celui qu'il trahit & le féliciter de son heureux retour. Ami, lui dit Mélidor, vous ne me parlez point de Marilinde? que dois-je penser de son silence, du vôtre? mais bien plutôt, que dois-je penser de l'embarras où ma question vous jette? me seroit-elle enlevée? aurois-je perdu son cœur? parlez, parlez de grace, & dissipez mes craintes mortelles. Le traître joua Mélidor comme il avoit joué Marilinde: elle étoit détachée de lui, & ne vouloit plus le revoir; des bruits injurieux à son honneur, & dont on avoit dit Mélidor l'auteur, en étoient la cause. Il avoit voulu la dissuader; mais sa prévention étoit si forte, qu'il avoit échoué dans son entreprise. Elle avoit pris en horreur jusqu'au nom de son ancien amant, déchiré ses lettres, foulé aux pieds son portrait, & déclaré même que sa main seroit la récompense du meurtrier de son détracteur. Il finissoit par le plaindre & par lui conseiller en même-temps de ne pas aller s'exposer à la fureur d'une

femme irritée qui à sa vue se porteroit infailliblement aux derniers excès.

Que devint le triste Mélidor à cet artificieux récit ? Qu'importe , dit-il , qu'elle attente à mes jours ? je ne les défendrai pas de son emportement & je présenterai mon sein à ses coups ; aussi-bien la vie m'est insupportable. Mais je ne veux pas mourir avant d'avoir appris mon crime de la bouche de l'infidèle. Il sort à ces mots , malgré les efforts de Therfandre , qui craignoit un éclaircissement , & marche à grands pas , triste , pensif , égaré ; enfin , après avoir erré dans Nicopolis , il arrive au logis de son inhumaine. Marilinde étoit déjà prévenue de son retour , & le portier avoit ordre de lui refuser l'entrée. Heureusement la jeune Ménalie revenoit en ce moment : elle finit la contestation , en demandant pardon à Mélidor de l'impolitesse de leur domestique , & l'introduisit dans la maison.

Marilinde , au bruit de la dispute , étoit passée dans un cabinet pour éviter de le voir. Mais comme il refu-

soit de sortir qu'elle ne l'eût entendu , elle parut dans l'appartement où il étoit entré , armée de dédain & de colère , & lui fit les reproches les plus amers ; en vain le pauvre Mélidor voulut se justifier d'avoir , comme on l'en accusoit , attaqué par ses discours la réputation de sa maîtresse. On fut sourd à toutes ses protestations , on refusa même de lui nommer son délateur , & l'on sortit enfin en lui lançant un regard foudroyant , & en lui jurant une haine éternelle.

Mélidor resté seul , étoit prêt à se percer de son épée , sans la jeune Ménalie qui l'arrête & lui promet ses bons offices auprès de sa sœur. Il sort & va instruire Thersandre du cruel accueil qu'il a reçu. L'infortuné ! il ignore que le récit de ses douleurs est plein de charmes pour son perfide ami , qui dans son ame triomphe de sa disgrâce & insulte à ses pleurs. Thersandre cherche à mettre l'amour-propre en jeu , à piquer d'honneur son crédule ami. Nouveau protégé , serpent souple & cauteleux , il se replie sous mille formes différentes ,

& fait jouer mille ressorts. Tantôt Marilinde se radoucit , grâce à ses sollicitations; tantôt de nouveaux rapports l'ont plus aigrie que jamais. Il se plaît à ballotter ainsi Mélidor , & le fait passer successivement de la crainte à l'espoir , & de l'espoir à la crainte.

Enfin , Ménalie touchée de compassion , ou peut-être piquée d'avoir été jouée par Therfandre qui avoit feint d'abord de lui rendre des soins , résolut de détromper Mélidor , & de lui dire à quel point il étoit la dupe & le jouet d'un perfide. Elle lui apprit qu'il étoit trahi , & que son rival le lendemain donnoit une fête à sa sœur dans un jardin à deux milles de Nicopolis. S'il est votre ami , lui dit-elle , il ne vous cachera pas cette partie; mais s'il garde le silence , c'est qu'il prétend tenir auprès de Marilinde la place que vous teniez avant lui.

Le généreux Mélidor avoit bien de la peine à soupçonner Therfandre. N'étoit-ce pas assez déjà de se voir abandonné par sa maîtresse , sans être encore trahi par son ami. Cependant

Ménalie lui en disoit trop pour ne pas lui donner au moins quelques soupçons; il résolut de les éclaircir, & feignant de partir pour la chasse, il se rendit sous un déguisement au lieu indiqué. Il en vit assez pour ne pas douter de son malheur. Il fut tenté de troubler la fête en attaquant son lâche rival sous les yeux de son infidèle. Mais un reste d'amour mal éteint, & son respect pour la réputation de cette belle personne le retinrent.

Il se contenta encore en revoyant Therfandre, & faisant tomber la conversation sur Marilinde, il affecta d'en parler assez légèrement & en termes un peu cavaliers. L'autre ne manqua pas d'en aller faire sa cour à sa maîtresse qui commençoit à le traiter assez favorablement: c'étoit-là que Mélidor l'attendoit. A peine le fait-il chez elle, qu'il le suit de près, pénètre sans obstacle, & le trouve aux pieds de Marilinde, qui paroissoit l'écouter sans colère. A cette apparition subite, tous deux restent immobiles, & Mélidor lui-même désespère de ne pou-

voir plus douter de la trahison de tout ce qu'il avoit aimé, les regardoit d'un air consterné.

Le silence est rompu par la fière Marilinde qui repoussant Therfandre, demande à son ancien amant d'où lui vient la hardiesse de forcer l'entrée de sa maison, & dans l'excès de son dépit, lui répète mot pour mot ce qu'il vient de dire encore d'elle à Therfandre. Grands Dieux ! s'écrie-t-il, je vous rends grace de n'avoir pas voulu permettre que Marilinde fût la récompense de la plus noire trahison. Je vous rends grace de ce qu'elle vient de m'accorder ce qu'elle avoit refusé à tant de prières, de soupirs & de larmes, en me nommant mon accusateur. Puis se tournant vers Therfandre : Cavalier, lui dit-il, vous avez la mémoire très-fidèle; je me flatte que vous n'oublierez pas qu'il faut nous voir ailleurs qu'ici. Vous avez parfaitement rendu mes discours à Madame, & cette fois au moins vous avez dit la vérité. Mais dites-nous avec la même exactitude quand, avant ce moment, j'ai mal parlé de Ma-

rilinde , & quelles atteintes j'ai portées à sa réputation. Parlez , il n'est plus temps de dissimuler ; le même courage qui vous l'a fait inventer , doit vous aider à le soutenir. Parlez , que Marilinde apprenne de votre bouche comment vous avez servi l'amitié.

Thersandre étoit confondu. Toutes ses impostures , comme un poids accablant , pesoient sur sa tête coupable ; il n'osoit lever les yeux. Enfin , comptant sur la générosité connue de Mélidor , il rejetta ses trahisons sur l'excès de son amour qui l'avoit égaré , en demanda pardon aux deux amants , & protesta que , s'il étoit refusé , il leur donneroit par sa mort la satisfaction qu'il pouvoit attendre de ses services.

Mélidor , touché de son prétendu repentir & des prières de Marilinde qui frémissait pourtant d'horreur d'avoir été sur le point d'être la proie d'un pareil scélérat , accorda noblement au lâche la grâce qu'il demandoit. Complaisance funeste & qui va bientôt lui coûter cher !

On juge bien que la paix se rétablit aisément entre les deux amants. Mélidor pardonna à Marilinde d'avoir pu douter de sa sincérité , & Marilinde à son serviteur les paroles feintes qui avoient servi à démasquer un traître. Leurs malheurs les rendoient plus chers l'un à l'autre. Ils ne pouvoient plus se quitter , & hâtoient par leurs vœux l'heureux moment qui devoit les unir pour jamais. Hélas ! tendres amants ! vous ignorez quel sort vous menace. Les roses de l'amour couronnent votre tête ; mais un affreux précipice se creuse sous vos pas.

Enfin , l'aurore fortunée vient de paroître. Le couple charmant marche au temple de Vénus , & se donne le gage d'une éternelle fidélité. Ils sont unis. On donne le reste du jour aux festins & aux réjouissances. Le déloyal Therfandre y assiste en habit de deuil & sans épée , pour ôter toute défiance ; il a juré d'ensanglanter la fête , & les caresses innocentes des deux époux irritent encore sa fureur. Pendant le bal , il prend Mélidor à l'é-

cart , comme pour lui faire quelque aveu , le perce de trois coups de poignard , l'étend fans vie sur le carreau , s'échappe à la faveur de la nuit , & s'éloigne de Nicopolis avant qu'on en sache la nouvelle.

A la fin du bal , Marilinde étonnée de ne pas voir Mélidor , le fait chercher dans tout le logis. Elle croit qu'on l'a fait cacher par plaisanterie , & s'offre en riant à payer sa rançon , quand Ménalie toute en larmes , & d'une voix entrecoupée de sanglots , vient lui apprendre qu'elle n'a plus d'amant ni d'époux , & que Mélidor est étendu mort dans la chambre prochaine & baigné dans son sang. Ménalie n'avoit pas achevé son déplorable récit , que Marilinde a déjà volé près de son époux. A cette vue , ne pouvant douter de son malheur , elle se jette sur le corps de Mélidor , le serre dans ses bras , confond ses pleurs avec son sang , lui jure de le rejoindre , mais de venger auparavant sa mort sur son meurtrier.

Thersandre seul étoit capable d'un coup aussi noir. Elle le fait chercher

dans toute sa maison. On court s'emparer de la sienne. Le gouverneur averti fait fermer les portes de la ville; mais le scélérat s'est dérobé par une prompte fuite à toutes les recherches. Marilinde pleure son époux, mais elle veut en même-temps le venger. Elle prend pour escorte un de ses cousins nommé Philange, se rend à Babylone, obtient de Cambyse la permission de faire arrêter le meurtrier par-tout où elle le trouveroit, & attend impatiemment ce jour de la vengeance.

L'assassin, après avoir promené en différentes contrées ses perfidies & ses remords, & laissé par-tout des traces de sa scélératesse, est ramené par les Dieux vengeurs aux lieux où il doit trouver la punition de tous ses crimes. Pour dissiper le trouble où le jette l'ombre sanglante de son ami, il trouve moyen d'être reçu dans les meilleures compagnies, & séduit la simplicité d'une jeune personne nommée Arthénice qu'il est sur le point d'épouser.

Le hasard, ou plutôt les Dieux las

de ses forfaits, ont conduit dans le temple où l'hymen va se célébrer, Marilinde qui faisoit un sacrifice à la mémoire de son ami. Quelle est la surprise de voir entrer Thersandre en habit nuptial, inenant par la main une jeune personne magnifiquement parée ! Elle laisse tomber son voile, envoie Philange chercher des gardes, & se poste avec eux sous un portique par où les nouveaux mariés devoient sortir. A peine voit elle paroître le scélérat, qu'elle lève son voile & se présente à lui. Lâché ! lui dit-elle, les Dieux sont justes, je te retrouve dans l'état où tu m'as laissée. La seule différence qu'il y ait entre nous, c'est que tu as encore une épouse, & que je n'ai plus d'époux ; mais nos fortunes seront bientôt égales. Quand tu m'as ravi Mélidor, j'étois comme toi en habit de fête & tu portois le deuil. Celui que je porte aujourd'hui ne te sera pas moins fatal. Ce n'est pas un lit nuptial, c'est un échafaud, c'est un tombeau qu'on va te préparer.

Pendant que Thersandre pâlit & frissonne, que la jeune épousée s'é-

vanouit, les gardes se saisissent de lui malgré sa résistance & le traînent en prison, où, dit notre auteur, il a passé de bien plus mauvaises nuits qu'il n'eût fait entre les bras d'Arthénice. Les preuves étoient claires; le procès n'a pas été long, le criminel a tout avoué, & le sénat l'a condamné à perdre la tête, arrêt qui vient d'être exécuté.

LIVRE IV.

Nous ne laisserons pas plus longtemps Mérophile en prison. Le sénat a reconnu son innocence: il est libre; la haine de sa cruelle ennemie est trompée, il ne reste plus qu'à tirer Céliante de sa captivité. Tantôt il veut forcer les portes du temple & l'enlever à main armée. Tantôt il préfère l'adresse & la ruse. Enfin la bonne Pali-nice que nous avons déjà vue paroître sous un jour avantageux, est touchée de ce qu'il souffre pour sa sœur, & s'offre à seconder son dessein. Elle accompagne Mérophile au temple de Diane, & demande à la

grande prêtresse , Céliante , au nom de sa mère , sous prétexte que Filanire veut la marier.

Céliante recevoit déjà les adieux & les embrassements de ses compagnes , lorsqu'Angélie parut. Elle apprit que Palinice emmenoit sa cousine au nom de sa mère , & se doutant bien que c'étoit pour l'unir avec Mériphile , elle rompit toutes leurs mesures , en avertissant Lucinde , c'étoit le nom de la prêtresse , que Filanire l'envoyoit pour porter Céliante à se consacrer au culte de Diane.

Mériphile furieux de voir échouer son projet , eut recours aux menaces , & dans son désespoir parloit de mettre le feu au temple. Palinice vint à bout de calmer ce violent transport , & le ramena dans un état digne de pitié. Il sembloit qu'il ne lui restoit plus d'autre espoir que la mort , lorsque le ciel lui offrit un secours inespéré dans la personne de Philange , cousin de Marilinde. Le rapport de leurs vertus , de leurs humeurs , & la conformité des infortunes de Céliante avec celles de cette belle veuve ,

les avoit liés ensemble & unis d'une amitié parfaite. Un jour que cet amant affligé entretenoit Philange de ses peines, ce cavalier, homme de tête & de résolution, lui offrit sa personne & un vaisseau qu'il commandoit. Mais comment faire sortir la belle captive? Lucinde veilloit continuellement sur ses actions, & Angélie étoit toujours en campagne. Enfin, après bien des expédients, voici celui que Philange lui proposa.

Il devoit feindre une passion violente pour Céliante, mettre Angélie dans ses intérêts, à quelque prix que ce fût, & l'engager à lui obtenir le consentement de Filanire. Ce premier pas fait, il devoit venir délivrer la prisonnière, & Mériphile se poster en embuscade pour l'enlever de ses mains. Tout réussit comme on l'avoit projeté. Angélie fut aisément gagnée. Peu lui importoit à qui Filanire donneroit sa fille, pourvu que ce ne fût pas à Mériphile, & la sévère Filanire, lasse de l'embarras que sa garde lui avoit donné, consentit de bon cœur à une alliance, d'ailleurs très-assortie.

L'accord fait, Angélie & Philange vont chercher Céliante au temple de Diane. Il étoit à trois milles de Babylone, & environné d'un bois fort épais. C'étoit là que l'amoureux Mériphile s'étoit embusqué avec six hommes bien armés ; une voiture l'attendoit à quelque distance, & son cœur battoit d'amour & de crainte. Le carrosse attendu paroît enfin. Il l'attaque brusquement & enlève Céliante si lestement, qu'Angélie ne put voir quelle route on lui faisoit prendre. Philange le suit, sous prétexte de lui enlever sa proie, & arrive heureusement avec eux, au port où il avoit fait tenir son vaisseau tout prêt. On s'embarque, on lève l'ancre & déjà ils sont en pleine mer, avant qu'on ait songé à les poursuivre.

Qu'on juge de l'étonnement de Céliante en reconnoissant dans son ravisseur l'amant le plus fidèle & le plus tendre. Tous les deux remercient Philange de ce service important avec tant de joie & de reconnoissance, que la vue de leur bonheur lui en parut la plus digne récompense. Jouissez

bien , tendres amants , du bonheur de vous revoir. Le fort , le fort cruel va bientôt vous séparer encore , & vous réserve de nouvelles disgraces. Une tempête furieuse s'élève , tout l'art du Pilote est inutile , & le vaisseau engagé dans des écueils , va périr sans ressource. Quelle situation pour des amants si long-temps privés l'un de l'autre , & qui ne se sont retrouvés que pour mourir ensemble !

Mérophile s'accuse d'avoir exposé sa maîtresse à un si grand danger ; mais Philange plus accoutumé aux hasards de la mer , au lieu de s'amuser à se plaindre , saute dans l'esquif , & dit à son ami d'y descendre Céliante. Celui-ci obéit , mais à peine l'a-t-il remise entre les bras de l'autre , qu'un tourbillon s'engouffre dans le vaisseau , le sépare de la chaloupe & le rejette en haute mer. Le fort de la tempête pousse Mérophile sur les côtes de la Grèce , & notre esquif voguant au gré des vents & des ondes , se trouve à la pointe du jour aux environs des isles Baléares.

Pendant que sans art & sans rames

il s'efforce inutilement de gagner le rivage ; un brigantin vient à passer. D'abord il croit que c'est une barque de pêcheurs. Mais un des pirates remarque du haut de la hune leur bonne mine & la richesse de leurs habits , & l'on envoie l'esquif pour les prendre. Toute résistance étoit inutile ; ils se résignent à leur sort , & entrent d'un air assuré dans le vaisseau des pirates , après être convenus qu'ils se diroient frère & sœur.

Argante étoit le chef des corsaires. Il reçut ses captifs avec une courtoisie qui les étonna dans un barbare , & que la beauté de Céliante eût inspirée à l'être le plus insensible. Il s'applaudit d'avoir trouvé une si belle proie , & ne tarda pas à l'entretenir de sa passion ; mais la discrétion de Céliante & l'adresse de Philange furent si bien ménager cet esprit brutal , qu'il voulut bien retarder la satisfaction de ses desirs jusqu'à leur débarquement. Quelques légères faveurs que sa captive ne pouvoit lui refuser sans l'irriter , flattoient son amour , & sa conversation l'occupoit agréablement,

lorsqu'un corsaire qui faisoit sentinelle sur le trinquet, le vint avertir qu'un vaisseau s'avançoit du côté de l'ouest. Aussi-tôt il donne ses ordres pour l'accrocher. C'étoit un navire monté par des Forbans qui l'avoient pris sur des marchands de Candie. Argante y faute l'épée à la main, suivi d'une partie des siens, & si l'attaque est vigoureuse, la défense ne l'est pas moins. Philange cependant à qui l'un & l'autre parti étoient odieux, passe au fil de l'épée tous ceux qu'il rencontre. Enfin Argante est tué dans la mêlée avec la plus grande partie de ses gens. Philange alors repasse dans le brigantin, & court à la chambre de Céliante qui se débattoit entre les bras de trois brigands. Cette vue augmente sa fureur, & sans leur donner le temps de se mettre en défense, il en renverse un aux pieds de celle qu'il avoit insultée. Les deux autres déjà étourdis par la pesanteur de ses coups, se rendent à sa merci & demandent grace. Ensuite il fait transporter dans le grand navire tout ce qu'il y avoit de précieux dans le brigantin, & y passe

lui-même avec Céliante , abandonnant l'autre au gré des vents & des flots.

Mérophile , que la tempête avoit conduit dans un des ports de la Grèce , s'étoit rembarqué & couroit les mers depuis quelque temps pour retrouver sa chère Céliante. Il apperçoit un vaisseau qui ne paroissoit pas tenir de route certaine. Comme personne ne se montre sur la poupe ni sur le tillac , il ordonne de l'aborder ; mais quel spectacle affreux se présente à ses regards ! il voit de tous côtés des cadavres , du sang répandu & les tristes restes d'un affreux carnage , sans que ni matelots ni soldats se présentent à sa vue. Après avoir contemplé ces objets funestes , il se dispoit à se retirer : un reste de curiosité le porte à ouvrir une chambre dans laquelle se trouvoit une petite boîte d'une forme élégante. Il l'emporte & l'ouvre en présence de Marilinde. Que devient-il lorsqu'il reconnoît les lettres qu'il avoit écrites à Céliante ? Car on voit bien que ce vaisseau délaissé , n'est autre que le

brigantin abandonné par Philange , & cette boîte est celle où Céliante renfermoit ce qu'elle avoit de plus précieux. Elle l'avoit oubliée dans le désordre où l'avoient jettée toutes les scènes d'horreur qui venoient de se succéder , & lorsqu'elle s'aperçut de sa perte , elle crut perdre son amant pour la seconde fois. Mériphile étoit inconsolable. Il ne doutoit plus de la mort de sa maîtresse. Tantôt il lui sembloit qu'il la voyoit éperdue & palpitante se débattre sous le fer sanglant des corsaires , & que sa voix mourante appelloit son amant à son secours ; tantôt l'idée de Philange percé de mille coups & expirant pour l'avoir servi , ajoute à sa douleur.

Marilinde n'étoit pas moins affligée. Elle perdoit un parent , un ami , & , s'il faut le dire , un amant , qui jusqu'à ce moment l'avoit adorée en secret , espérant que le temps la rendroit moins sensible au souvenir de Mélidor , & pourroit la disposer enfin à lui tenir compte de ses services. Son amour n'avoit pas échappé à l'œil clairvoyant de Marilinde. Elle

ne croyoit pas pouvoir oublier Mélidor ; mais pouvoit-elle être insensible à l'affection de son parent ? Non , elle eût regardé cette insensibilité comme une noire ingratitude , & la reconnoissance la dispoſoit à l'amour.

Revenons à Philange & à Céliante que les vents ont jettés ſur les côtes d'Arménie. La ville qu'ils découvrent eſt Taginaſte , capitale de ce royaume , & le Roi s'appelle Evandre , prince courtois & généreux. Céliante par l'avis de Philange a quitté les habits de ſon ſexe & pris le nom d'Euriale. Evandre les reçut avec une magnificence vraiment royale , & ſoupçonnant à leur air & à leurs manières qu'ils étoient plus qu'ils ne vouloient paroître , il preſſa Philange de lui apprendre ſes aventures ; mais Philange ſut éluder adroitement la curioſité du prince. Le ſang & l'amitié l'avoient uni ſi étroitement avec Euriale ſon frère , qu'ils étoient devenus inſéparables ; ils avoient long-temps voyagé & éprouvé diverſes fortunes ; mais ils n'avoient pas à ſe plaindre de leur ſort , puisſqu'il les

avoit sauvés du naufrage pour les mettre sous la protection d'un si généreux prince. Evandre respecta leur secret & se contenta de ce récit , & bientôt Philange & Euriale devinrent ses plus chers courtisans. Pendant que le ciel les y laisse respirer après tant de fatigues & de traverses , nous allons rejoindre Mériphile que la tempête n'a pas plus épargné.

Il avoit pris la route de Nicopolis ; mais les vents contraires l'avoient rejeté sur les côtes de Tyr. Malheureusement il eut la curiosité de voir Babylone , pour savoir ce qu'auroient fait Angélie & Filanire après l'enlèvement de Céliante. Il se rendit à la pointe du jour chez un de ses amis qui lui apprit la mort de la mère , & la retraite de son ennemie au temple de Diane. Enhardi par ces nouvelles , il ne se cacha plus avec le même soin , & se vit bientôt puni de sa témérité. Il fut en très-peu de temps reconnu , arrêté & jetté dans les fers dont il étoit sorti.

Le vaisseau restoit toujours à l'ancre , & Marilinde ne savoit à quoi attribuer

attribuer le retardement de Mériphile, lorsqu'un de ses gens qui avoit eu le bonheur d'échapper aux gardes, la vint avertir de sa prise & du sujet qui l'avoit fait arrêter. Marilinde avoit un courage au-dessus de son sexe. Les larmes étoient inutiles & les regrets impuissans. Elle prit la résolution de mourir ou de le sauver. Elle quitte le vaisseau, emporte ce qu'elle avoit de plus précieux, & entre sur le soir à Babylone sous l'habit d'un homme & sous le nom de Floriante. Dans la nuit elle envoie prier Bélinte, un des meilleurs amis de Mériphile, de venir la voir, concerte avec lui son projet, malgré ses représentations, & l'exécute de la manière suivante.

On étoit au fort de l'été. Elle se fait faire un habit d'homme d'un taffetas très-léger, & s'en revêt sous ses habillemens de femme. En cet équipage elle se transporte à la prison, se dit parente de Mériphile & demande à lui parler. Le crime du prisonnier n'étoit qu'un crime d'amour, & non un crime d'état. Elle obtint la grace qu'elle sollicitoit, & le geolier

même plus officieux qu'à l'ordinaire , la conduit dans la chambre du coupable.

Mérophile à sa vue oublia tous ses maux ; il lui sembla que ses beaux yeux dissipoiént les ténèbres du triste séjour où il étoit renfermé. Mais son étonnement redoubla à la proposition de sa belle compagne qui le pressa de prendre l'habit de femme qu'elle portoit , & une large coëffe pour sortir de sa prison à l'aide de ce déguisement. Il se défendit long-temps d'une condescendance qu'il traitoit de lâcheté. Il n'avoit garde , disoit-il , d'acheter sa liberté à ce prix , & de conserver ses jours aux dépens d'une vie si précieuse. Marilinde insista , & pendant qu'il contestoit encore , elle défit ses habits de femme , & l'en revêtit malgré lui. Il céda enfin , à condition que si elle ne sortoit pas le même jour , il viendrait reprendre sa place.

Ainsi déguisé & à demi voilé par la coëffe de sa généreuse amie , il ne pouvoit encore se résoudre à la laisser dans ces lieux ; vingt fois il entra dans sa chambre ; mais enfin Ma-

rilinde l'emporta ; irrésolu & tremblant , il se présente au guichet , reçoit plus de révérences que de questions , passe enfin & se voit libre , grace à cet heureux stratagème.

Dans quelles inquiétudes ne passait-il pas la journée ? Peut-être avoit-on reconnu Marilinde ; peut-être en ce moment étoit-elle traînée par des gardes & insultée par un vil guichetier qui chargeoit de fers ses mains délicates. Incapable de supporter cette affreuse idée , il sort malgré les efforts de son ami Bélinde , & s'en va roder autour de la prison , comme une ombre errante autour des tombeaux.

Cependant Marilinde songeoit à le rejoindre. Elle avoit passé le jour précédent revêtue de l'habit qu'il avoit laissé , couchée sur un lit sous prétexte d'indisposition , & le visage tourné vers la ruelle. Le matin elle reprit son léger habillement , & se mit en devoir de faire réussir son stratagème. Déjà elle étoit sortie de sa chambre d'un air tranquille & assuré , & passoit le premier guichet , quand par malheur elle rencontre entre les

deux portes l'infortuné Mériphile que sa générosité avoit pressé de retourner dans les fers. Il avoit la même robe & le même voile que le jour précédent , espérant à la faveur de ce déguisement rendre à Marilinde la liberté qu'elle lui avoit donnée. A cette rencontre , ils devinrent immobiles ; leur étonnement parut suspect aux gardes qui les pressèrent de questions & troublèrent tellement l'imagination de Marilinde , qu'elle tomba évanquie.

Les geoliers , tout barbares & incapables de pitié qu'ils étoient , s'empresèrent de lui porter du secours. Fatale secours ! funeste pitié qui acheva de la perdre ! Un d'eux plus officieux que les autres , ouvrit le pourpoint de Marilinde , pour lui donner de l'air , & découvrit la plus belle gorge du monde. Aussi - tôt il appella ses compagnons à ce doux spectacle. Mériphile est reconnu & plus étroitement resserré , & Marilinde en reprenant ses sens , a la confusion de se voir entourée de vils satellites qui fixent des regards profanes sur des

tréfors , faits seulement pour l'œil de l'amour.

Le lendemain , il fallut paroître devant le sénat , & notre généreuse héroïne s'y présenta avec une noble assurance , & sans descendre à des supplications indignes d'elle , avoua franchement son nom , sa patrie & le dessein qu'elle avoit formé de délivrer Mériphile , ajoutant que son seul crime étoit d'y avoir échoué. Sa noblé hardiesse , sa beauté , ses malheurs , les larmes qu'elle versa en achevant de parler & que lui arrachoit l'opiniâtreté de sa mauvaise fortune , émurent les plus graves sénateurs qui penchoient pour le parti de la douceur , & se sentoient inclinés à pardonner une faute que son âge & son sexe rendoient excusables.

Tout-à-coup Polyanthe , beau-frère de Céliante , s'élève & demande à parler au nom de toute la famille. Il représente la religion outragée , la sainteté des temples profanée , une fille d'une naissance distinguée ravie par deux séducteurs & perdue sans retour. Etoit-ce à une noble & vertueuse de-

moiselle , telle que se prétendoit Marilinde , à prêter la main à un enlèvement & son secours à d'infames ravisseurs ? Elle ne pouvoit se défendre d'être leur complice , puisqu'on la trouvoit dans la compagnie d'un de ces deux coupables. C'étoit - là un forfait que ni le sexe ni l'âge ne peuvent excuser , que les loix , que les Dieux mêmes punissent , & qui ne peut être expié que par la mort.

Je la desiré & je vous la demande , s'écrie Mériphile. Aussi - bien ai - je déjà trop vécu , du jour où j'ai vu cette infortunée enfermée dans un lieu qui n'eût fait que pour les criminels. Je suis le seul coupable , si c'est l'être que de délivrer une fille complice de la tyrannie de ses parents , qui l'enterroient toute vive , tantôt dans une tour , tantôt dans la solitude du cloître. J'ai donné la liberté à celle qui m'avoit été légitimement promise & injustement refusée. J'ai aidé à la délivrance d'une infortunée qui m'a conjuré de venir à son secours. On m'accuse de sa perte & de sa mort. Hélas ! j'ignore ce qu'elle est

devenue depuis que le plus funeste accident m'a séparé d'elle , & j'ai couru toutes les mers pour la retrouver. Au reste , on ne me verra point mendier la pitié ; prier qu'on me laisse la vie. J'embrasse la mort comme le terme de tous mes maux. Tout ce que je regrette en expirant , c'est d'avoir enveloppé dans ma ruine cette généreuse amie. Mais j'espère qu'en punissant un malheureux , votre justice rendra le jour & la liberté à l'innocence.

Ces paroles prononcées avec le courage qu'inspire le mépris de la mort , suspendirent le jugement du sénat qui fit remener en prison les deux accusés , en attendant une nouvelle audience. On ne les sépara , qu'autant que la bienfaisance l'ordonnoit. Ils se consoloient & s'encourageoient mutuellement. On prétend même qu'un sentiment plus tendre vint dissiper l'horreur de leur situation. En effet , ils sont seuls , délaissés de toute la terre , & vraisemblablement Céliante & Philange ont péri ensemble. Marilinde n'a pas précisément ressenti de l'amour pour son cousin. Mériphile n'aime

peut-être plus qu'une ombre, & cette ombre, ce vain fantôme peut-il défendre long-temps son cœur contre un objet réel, accompli, vertueux; qui vient de sacrifier sa réputation & sa liberté pour lui? Convenons que jamais inconstance ne fut mieux motivée. Cependant rassurez-vous, sexe charmant, vous, que la constance sur-tout a droit d'intéresser. Vous reverrez nos quatre amants fidèles, vous assisterez à leur union, & en faveur de cet heureux dénouement, vous leur pardonnerez sans doute une infidélité passagère & qui n'eut rien de caractérisé.

LIVRE V & dernier.

Nous avons laissé Céliante à la cour d'Evandre, pendant que Polyranthe demande raison de sa mort à Babylone. On se rappelle que les deux prétendus frères ont toute la faveur de ce prince & qu'il ne peut plus se passer d'eux. Le faux Euriale fait une impression encore plus vive sur la jeune Erichée, infante d'Arménie. Elle lui a fait raconter plus d'une

fois l'histoire imaginaire de ses malheurs , & la compassion l'a disposée à l'amour. Euriale ne peut long-temps s'y méprendre. Il a trop souffert de cette passion pour en méconnoître le langage & le caractère. En un mot , Ericlée brûle du feu le plus violent , & la modeste retenue de celui qu'elle aime ne fait que l'embraser davantage. Il faut parler ; il n'est plus temps de rien dissimuler , & Ericlée apprend que ce bel Euriale , si doux , si timide , si modeste , n'est qu'une jeune fille déguisée. Elle se défie encore du rapport de ses oreilles ; elle n'en veut croire que ses yeux , & la preuve fait succéder la confusion à l'étonnement , & la pudeur à l'amour , mais Ericlée est vertueuse ; & c'est sur-tout la vertu d'Euriale qui l'a charmée. S'il ne peut être son amant , Céliante deviendra sa meilleure amie. Elle ne peut plus lui refuser le récit de ses aventures : elle se voit obligée de donner la nuit à la curiosité de la princesse , & ces deux belles personnes s'inspirent une mutuelle admiration. Ericlée sur-tout ne peut se las-

fer de contempler les perfections de son amie qui s'assoupit entre les bras. Telle étoit Pſyché quand pour voir son amant endormi, elle prit la lampe fatale qui réveilla Cupidon. L'imprudence de l'infante n'eut pas des suites moins funestes.

Il étoit déjà grand jour ; Evandre entre chez sa fille, & quel spectacle pour un Roi, pour un père ! il voit des habits d'homme sur sa table, & sa fille couchée avec un des deux aventuriers qu'il a comblés de ses bienfaits. Il alloit suivre les premiers mouvements de sa colère, lorsque Céliante sort de son assoupissement, & dans le désordre du réveil, le détrompe & fixe son attention d'une manière bien plus agréable. Cette vue le rend le plus amoureux des hommes, les charmes qui ont frappé ses regards sont toujours présents à son imagination. Il n'est plus surpris du secret penchant qui l'entraînoit vers Euriale, & s'y livre sans réserve.

Bientôt sa passion est portée à l'excès. Un souverain n'est pas accoutumé à soupirer long-temps : il parle, &

voit avec étonnement & douleur que son titre & son rang inspirent à Céliante plus de respect que d'inclination. Sans doute , c'est Philange qui est son rival & son rival heureux. Mais peut-être l'ambition aura-t-elle le pouvoir de vaincre l'amour. Il achètera sa maîtresse au prix de sa fille & partagera avec Philange les deux Arménies. Ce dessein pris, la proposition le suivit bientôt. Philange la reçut avec toutes les marques extérieures de la reconnoissance; mais elle le jeta dans un violent embarras. Son existence étoit liée à celle de Céliante , & , si , comme il étoit vraisemblable, il ne devoit plus espérer de revoir Marilinde , sa compagne avoit tout son attachement , disons plus , tout son amour ; Céliante elle-même ne paroissoit pas insensible à ses soins & à tous les témoignages innocents qu'il lui donnoit de son affection , & Céliante lui paroissoit préférable à une couronne ; mais il falloit bien se garder de heurter de front un prince aussi puissant qu'aimoureux. L'adroit amant flatta habi-

lement la passion d'Evandre, & lui promet tous les bons offices auprès de son amie.

Nouveau sujet de douleur pour l'infortunée ! Comment soutenir longtemps le même personnage, ou comment échapper de la cour d'un monarque absolu, que l'amour rendoit encore plus clairvoyant ? Philange la console de son mieux & l'exhorte à ne pas rebuter trop ouvertement Evandre, mais à rejeter sa froideur sur son amour pour Mérophile qu'elle regrette encore. Elle suit ce conseil malgré sa répugnance, & laisse le Roi dans l'opinion qu'il viendrait à bout de la consoler. Animé par cette espérance, il se trouve le plus heureux des hommes, se contente de faire parler ses yeux & de dérober quelques baisers modestes sur ses belles mains.

Ce spectacle déplaisoit à Philange. Il va pour se distraire & concerter son évasion, se promener sur le bord de la mer. Un bruit confus de nautonniers le tire de sa rêverie, & lui fait naître la curiosité de descendre sur le rivage pour s'informer d'où vient ce

vaisseau. Il apprend qu'il est parti de Tyr , & demande au plus apparent s'il alloit quelquefois à Babylone & s'il ne s'étoit passé rien de remarquable dans cette superbe cité. Depuis le triomphe de Cambyse , répond le maître du navire , je n'ai rien appris que l'aventure funeste arrivée à un jeune seigneur & à une demoiselle qui ont été arrêtés le jour même qu'ils sont entrés dans la ville. L'un est d'une des meilleures familles de Babylone , & l'autre est de Nicopolis. On nommoit le gentilhomme Mériphile , & la demoiselle Marilinde. Il étoit question de rapt , & l'opinion commune étoit que les juges examineroient mûrement cette affaire , tant pour la condition de l'accusé ; qu'à cause du sexe de son complice.

Philange ne put apprendre ces nouvelles sans émotion. S'il souhaitoit de revoir sa cousine , il craignoit de perdre Céliante en retrouvant Mériphile ; mais enfin l'amitié l'emporta sur l'amour. Il gagna le maître du navire , & obtint de lui qu'il le ramèneroit en Syrie aussi-tôt que ses marchandises

feroient vendues. Le débit n'en fut pas long, & le départ fixé au lendemain. Précisément le bon Evandre que l'adroite Céliante avoit entretenu dans une discrétion respectueuse, avoit indiqué une chasse pour le même jour. Dès le matin Philange, pour détourner tout soupçon, accompagne le Roi & se montre des plus ardents; mais à peine le cerf a-t-il quitté le taillis, qu'il feint que son cheval est blessé & qu'il met pied à terre. Evandre emporté par son ardeur, poursuit le cerf, & Philange resté seul, se remet promptement en selle, & fuit de toute la vitesse de son cheval.

Céliante n'étoit pas plus négligente. Dès la pointe du jour, elle s'étoit fait préparer une chaloupe, & sous prétexte de prendre le frais, étoit descendue le long du fleuve jusqu'à son embouchure. Philange avoit si bien concerté le plan de leur évasion, qu'ils se trouvèrent tous deux au vaisseau en même-temps. On leva l'ancre, & le vent fut si favorable, qu'ils arrivèrent en six jours à Nicopolis. Le premier soin de Philange fut d'envoyer

un exprès à Mériphile pour lui apprendre leur arrivée , & l'idée qu'il alloit revoir sa chère Céliante , le rendit sans peine à ses premières amours. On juge bien que cette nouvelle étoit un excellent moyen de défense. Aussi Mériphile le fit-il valoir auprès de Cambyse , qui sur le bruit de ses aventures avoit voulu entendre les accusateurs & les accusés. Ce bon prince touché de ses infortunes ainsi que de celles de Marilinde, reçut très-bien son apologie; mais il ne pouvoit violer les loix du royaume, & pour tout concilier, voici le jugement qu'il porta.

Si Céliante vit encore , faites-la paroître; sa présence confondra vos accusateurs & prouvera votre innocence. Je vous donne un mois pour leur donner avis du danger où vous met son absence. Ce temps expiré , Mériphile sera obligé de combattre Polyanthe, ou tel autre champion auquel on commettra le soin de la querelle. Mériphile accepta la condition , & remercia le prince de la double

occasion qu'il lui offroit de se justifier & d'acquérir de la gloire.

Aussi-tôt Araspe , le même exprès que Philange avoit envoyé à Babylone, est renvoyé à Nicopolis. Il apprend à son arrivée que Philange & Céliante sont partis pour la capitale , & reprend aussi-tôt la route de Sidon. Au milieu de la traversée , pendant qu'il regarde de tous côtés , pour voir s'il ne découvrira pas quelque vaisseau , il apperçoit un spectacle bien digne de compassion : une jeune fille attachée à une pièce de bois , qu'elle embrassoit étroitement , flotloit au gré des ondes : Araspe la fait enlever & transporter dans son navire. A peine Aldérine , c'étoit le nom de cette demoiselle , a-t-elle rappelé ses esprits égarés par l'image de la mort , qu'elle lui raconte son malheur. Elle étoit attachée à Céliante , & s'étoit embarquée avec elle & Philange pour aller à Babylone au secours de Mériphile & de Marilinde , lorsqu'une tempête affreuse avoit jetté le vaisseau contre un écueil & l'avoit brisé en mille

pièces. Le sort sembloit l'avoir épargnée seule pour porter la nouvelle de ce déplorable accident.

Quelle triste nouvelle pour nos pauvres prisonniers ! il fallut bien cependant les en instruire , & ce fût alors qu'ils déployèrent toute la fermeté de leur ame. Après avoir donné à leurs amis les larmes qu'ils méritoient , ils s'embrassent pour la dernière fois , se disent un dernier adieu & s'encouragent à la mort. Le jour fatal est arrivé. On leur prononce leur arrêt dans la place publique. Marilinde est conduite à l'extrémité du camp , & Polyanthe entre dans la lice pour soutenir la vérité de son accusation. Il étoit monté à l'avantage & son sourcil hautain , sa superbe contenance eût intimidé tout autre que son rival. Il avoit fait peindre Céliante sur son écu , mais avec la pâleur de la mort , & on y lisoit cette devise : *Ce qui t'a plu t'épouvante.*

Mérophile parut de l'autre côté avec une contenance plus modeste , mais non moins assurée. Son bouclier portoit cinq corps étendus sur un

même tombeau avec cette inscription : *La mort réunira ceux qu'elle a séparés.* Déjà on partageoit aux combattants le soleil & la poussière ; ils prenoient du champ pour fondre l'un sur l'autre avec fureur. Leurs fiers courriers écumoient de rage & frappaient la terre à coups redoublés , lorsque des cris & des battements de main suspendirent leur ardeur & leur firent tourner la tête , pour voir la cause de ce bruit imprévu.

C'étoient deux nouveaux cavaliers qui accouroient au grand galop , en faisant des signes de la main , comme pour arrêter le combat. Enfin , nos inconnus s'approchent de Cambyse , lui font une révérence respectueuse , & l'un d'eux prend la parole en ces termes : Grand Roi , la même équité que vous observez dans les arrêts de votre justice, nous amène ici pour empêcher l'innocence d'être opprimée. Ce n'est pas que je doute de votre prudence. Vos heureux sujets éprouvent tous les jours la supériorité de votre esprit comme la bonté de votre cœur ; mais il est quelquefois des af-

fares si embarrassées, qu'elles mettent en défaut la pénétration même des Rois à qui les Dieux accordent des lumières qu'ils refusent au commun des hommes. Le Ciel alors se réserve le miracle de faire sortir la vérité victorieuse des nuages qui offusquoient son éclat. C'est ainsi qu'aujourd'hui il a fait ressusciter les morts pour sauver les vivants, & armé les coupables, pour délivrer les innocents.

A ces mots il met bas son armet. Son compagnon suit son exemple, & tout le peuple pousse un cri de joie en reconnoissant Philange & Céliante qui s'étoient sauvés de leur naufrage & hâtés d'arriver à Babylone pour sauver leurs deux amis. Aussitôt on fit approcher Polyanthe & Mériphile qui furent aussi prompts à s'embrasser, qu'ils étoient il n'y a qu'un moment ardents à se battre. Cambyse instruit de leurs diverses aventures, se fit un plaisir de réunir ces quatre amants, & ces deux couples, qui avoient les mêmes reproches à se faire, n'eurent pas de peine à se les pardonner. Les combats à outrance

furent changés en jeux & en fêtes. Le lendemain les deux mariages se firent avec autant de pompe & de joie que les époux avoient jusques-là éprouvé de traverses & de disgraces. Le souvenir de leurs maux fut l'affaïsonnement du plaisir , & l'auteur exhorte tous ceux qui leur ressembleroient dans leurs peines , à joindre comme eux l'amour & la vertu , pour arriver comme eux tôt ou tard au port de la paix & du bonheur , & recevoir la récompense due à la constance & à la fidélité.

N O T E S.

— ON voit qu'il seroit difficile de retrouver dans le siècle de Louis XIII les aventures qui font la matière de ce roman; la plupart des noms qui entrent dans la clef de l'ouvrage sont parfaitement inconnus.

• Protosilas est Henri II, de Bourbon, prince de Condé, premier prince du sang, tantôt bien, tantôt mal avec la cour, mis à la Bastille sous la régence de Marie de Médicis, & à la tête des armées sous le ministère du

cardinal de Richelieu. Après la mort de Louis XIII, il fut établi chef du conseil, & ministre d'état sous la régente, & servit utilement dans ces places importantes. Sa plus grande gloire est d'avoir donné le jour au grand Condé.

Evandre est Louis de Bourbon, comte de Soissons, grand-maître de France, & fils de Charles de Soissons, si connu par sa passion pour Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV. Poussé à bout par Richelieu, dont il avoit refusé d'épouser la nièce, la marquise de Combalet, il résolut de s'en défaire, mais le projet échoua. Il se retira à Sedan, traita avec la maison d'Autriche, & battit le maréchal de Châtillon en 1641, à la bataille de la Marfée, où il fut tué d'un coup de pistolet. Louis XIII vouloit qu'on fît le procès à sa mémoire; mais Puy-Ségur l'en détourna, en lui disant : Il étoit de votre sang & votre filleul; voudrez-vous exposer son corps à être traîné sur la claie, par un jugement solennel ? Laissez à Dieu, Sire, la vengeance de vos ennemis. Les historiens nous représentent le comte de Soissons comme un prince bien fait, plein de fierté, de feu

& de courage, mais d'un esprit médiocre, incertain & défiant. Il n'eut qu'un fils naturel, Louis-Henri, chevalier de Soissons, abbé de la Couture, qui quitta ses bénéfices, prit le titre de prince de Neuchâtel, & épousa, en 1694, Angélique - Cunégonde de Montmorency - Luxembourg. Il mourut en 1703, laissant une fille mariée en 1710, à Charles-Philippe d'Albert, duc de Luynes.

Ericlée, Madame de Chalais, est peut-être une parente, ou la femme même de cet infortuné Chalais, cadet de l'illustre maison de Taleyrand, grand-maître de la garde-robe, favori de Gaston, & amant de Madame de Chevreuse, décapité à Nantes, le 19 Août 1626, pour être entré dans un complot contre un ministre vindicatif.

Saint-Prueil, désigné ici sous le nom de Mélidor, étoit un seigneur rempli de graces & de bravoure. Amant favorisé d'une des plus belles dames de la cour, il eut pour rival auprès d'elle la Meillerayo, depuis maréchal de France, qui lui voua une haine éternelle, & que l'auteur semble avoir voulu peindre sous le nom de Therfandre. Saint-Prueil fut d'abord capitaine aux Gardes. Ce

fut lui qui fit prisonnier de guerre le duc de Montmorency, à la fameuse journée de Castelnaudary. Ce service lui valut la protection de Richelieu, & les récompenses de la cour. On fait qu'il se couvrit d'honneur par la générosité avec laquelle il sollicita la grace de son prisonnier, & l'on n'a pas oublié la réponse du superbe ministre : Saint-Preuil, lui dit-il d'un ton menaçant, si le Roi vous rendoit justice à vous-même, vous auriez la tête où vous avez les pieds. Il signala son courage à Corbie, qu'il défendit contre les Espagnols, en 1636, & facilita, en 1640, la prise d'Arras, dont il fut fait gouverneur. Peu de temps après, ses ennemis, soulevés par la Meilleraye, qui ne cessoit d'aigrir les esprits contre lui, le firent arrêter sous différents prétextes, dont le plus spécieux étoit, qu'il avoit attaqué & pillé la garnison ennemie de Bapaume, qui venoit de capituler, & qu'un trompette du Roi conduisoit à Douai. Il eût beau prouver qu'aussi-tôt après avoir reconnu son erreur, il avoit tout restitué; cette infraction de la capitulation, les violences & les concussions qu'on lui reprochoit, quoiqu'au-

torifées, en quelque forte, par des lettres du Roi & de ses ministres, le firent condamner à mort. La haine de la Meilleraye triompha; le cardinal le sacrifia, & l'infortuné Saint-Preuil eut la tête tranchée à Amiens, le 9 Novembre 1641, dans sa quarantième année.

Le reste de la clef ne nous offre plus d'autre nom connu, que celui de Lingendes, sous le nom de Bélinte. Est-ce Jean de Lingendes, poète François, qui florissoit sous le règne de Henri IV, & dont les poésies offrent, avec beaucoup de foiblesse, de la douceur & de la facilité? C'est ce qu'il est difficile de décider & peu important d'éclaircir.

Nous devons avertir nos lecteurs d'un changement que nous nous sommes permis de faire dans le dénouement de l'ouvrage. Desfontaines fait marier ensemble Philange & Céliante, Mériphile & Marilinde. Il nous a semblé que cette double inconstance détruiroit tout l'intérêt, & nous nous sommes contentés de la faire craindre un instant, pour rendre ensuite les deux amants à leurs premières amours. C'est encore là une de ces libertés qu'on nous pardonnera, à ce que
nous

nous croyons. Au reste, elle semble autorisée par la clef elle-même, qui traduit Mériphile & Céliante par les noms de M. & Madame de Charny, ce qui semble désigner un mari & une femme.

Nous avons avancé que les vers de l'auteur ne valent pas mieux que sa prose. Pour mettre le lecteur à portée d'en juger, nous joignons ici un échantillon des deux. Voici le commencement d'une pièce de vers, sous le nom de stances, envoyée par Mériphile à Céliante, lorsqu'elle est renfermée par Filanire :

Vous, qui violentez nos volontés sujettes,
 Voyez ce que je dis, voyez ce que vous faites !
 Plus vous l'enfermerez, plus ferme elle sera :
 Plus vous la forcerez, plus elle aura de forces :
 Plus vous l'amortirez, plus elle aura d'amorces ;
 Plus elle endurera, plus elle durera.
 Cachez-la, serrez-la, tenez-la bien contrainte ;
 L'attache de nos cœurs, d'une amoureuse étreinte,
 Rend, malgré vos rigueurs, notre couple mieux
 joint.

Nos corps sont désunis, nos ames enlassées,
 Nos cœurs sont séparés, mais non pas nos pensées ;
 Nous sommes éloignés, & ne le sommes pas, &c.
 Ne croiroit-on pas que ces vers, sur-tout les

Juin 1787.

K

premiers, font du poëme de la Madeleine?
& l'on se rappelle ceux de Boileau :

Jadis de nos auteurs les pointes ignorées,
Furent de l'Italie en nos vers attirées, &c.

La prose de Desfontaines n'est pas moins curieuse : nous citons au hasard.

Ma vie ressemble à ces tapisseries où l'on voit des dragons parmi des fleurs : c'est un continuel tissu de misère & d'amour, &c.

Ah ! infortuné Mérophile ! que le port de cette lettre te coûtera cher ! tu devois appréhender ce que peut une fille offensée, & donner le cours à ce torrent qui va furieusement ondoyer contre ton innocence, pour renverser les défenses de tes généreuses résolutions, &c.

L'encre se trouva gelée d'horreur à cette trahison, & la plume ne voulut pas servir à ce lâche & malheureux office, &c.

Le soleil, pour ne point voir tant de lâcheté en son pareil (Céliante) se hâtoit de se retirer, mais non pas sans rougir de honte, &c.

Céliante & Marilinde faisoient un autre océan de leurs pleurs, si bien que quand

l'orage fut apaisé, elles étoient encore au danger de leur propre déluge, &c.

Nous n'abuserons pas de la patience de nos lecteurs, en multipliant les citations, & nous laisserons notre auteur & son chien de style, comme disoit plaisamment Madame de Sévigné du chevalier de Méré, trop heureux si nous avons pu trouver un extrait intéressant dans un mortel roman de cinq cents pages !

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le volume de la *Bibliothèque Universelle des Romans*, pour le mois de Juin de la présente année. J'ai trouvé que le fonds des Ouvrages qui composent ce Recueil, étoit intéressant, que les analyses étoient bien faites, & les notes curieuses. A Paris, ce 31 Juillet 1787. SÉLIS, Censeur Royal, Professeur d'Eloquence, des Académies de la Rochelle, Orléans, Amiens, Berlin, &c.

T A B L E

*DES Articles contenus dans les
Volumes de Mai & de Juin 1787.*

M A I.

H ISTOIRE DES SÉVARAMBES, p. 3	
<i>Histoire de Sévarias, Législateur des Sévarambes, premier Vice-Roi du Soleil,</i>	40
<i>Hymne de Sévarias au Soleil,</i>	55
<i>Loix, Mœurs, Coutumes des Séva- rambes,</i>	69
<i>Histoire de Rémistar & de Rémiste,</i>	73
<i>Histoire de Foristan & de Caenis,</i>	85
<i>Religion & opinions des Sévarambes,</i>	89
<i>Religion primitive des Nations aus- trales,</i>	93
<i>Histoire d'Ahinomé & de Dionistar,</i>	95
<i>Culte du grand Être, & opinions de leurs Savants,</i>	110
<i>De la Langue des Sévarambes</i>	112
ASPASIE,	121

J U I N.

L'INNOCENCE RECONNUE,	3
ALEXANDRINE DE BA**,	63
LES HEUREUSES INFORTUNES DE CÉLIANTE ET MARILINDE, VEU- VES PUCELLES,	139





Author

209762

LF.C.

B582u

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.191-192.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

